65-37
1
2 2

VOYAGE
DANS LE CANADA,
OU
HISTOIRE
DE MISS MONTAIGU.

VOYAGE

DANS LE CANADA,

OU

HISTOIRE

DE MISS MONTAIGU.

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

PAR MADAME T. G. M.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

CHEZ LÉOPOLD COLIN, Libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 4.

1809.

PS
8403
R6V6
1809
V.2

66997

VOYAGE
DANS LE CANADA,
OU
HISTOIRE
DE MISS MONTAIGU.

LETTRE LV.

Miss Fermor, à miss Lucie.

16 janvier.

Il paraît, ma chère, que nous nous sommes embarqués trop avant ; sir Georges a été assez obligeant pour faire tous les préparatifs avant d'avoir obtenu le consentement d'Emilie : n'imaginant pas son refus dans le chapitre des possibilités, après m'avoir commu-

niqué leur plan d'opération comme une affaire arrangée, mon père fut l'ambassadeur qui fut dépêché vers Emilie de la part de sir Georges, pour l'informer de ses intentions généreuses en sa faveur.

Elle l'a reçu avec une noble dignité, et lui a fait cette réponse dictée par l'esprit et la délicatesse : que le délai venant d'abord de sir Georges, elle insistait pour que les conditions fussent observées très-exactement, et voulait attendre jusqu'à l'époque désignée dans le principe ; et, quelque favorable que pût être la première lettre de mistriss Clayton, elle se réservait aussi la liberté de le refuser alors, si après de sérieuses réflexions elle trouvait convenable de le faire. Elle a encore ajouté que, jusqu'à ce temps, il devait se fixer à Québec, à moins, ce qui lui semblait le mieux, qu'il ne retournât passer le reste de l'hiver à Montréal ; qu'il ne

devait jamais chercher à la voir sans témoins, leur situation actuelle étant fort délicate ; que, d'ailleurs, tant qu'il n'y surviendrait aucun changement, ils ne pouvaient rien avoir à se dire que leurs amis communs ne pussent entendre ; et la seule faveur qu'elle pouvait lui accorder en attendant leur mutuelle détermination, était de recevoir ses visites à Sillery, comme celles de tout autre gentilhomme. Je souhaiterais bien qu'elle pût le renvoyer à Montréal, car je vois clairement qu'il va rompre toutes nos petites parties.

Je fais amende honorable à ma bonne Emilie ; c'est une femme charmante, Lucie, et je veux être toujours son amie la plus chère : ainsi donc je retrouverai ma jolie petite société, et le bonheur embellira encore deux ou trois mois de ma vie ! Je viens d'envoyer un message à Québec, pour inviter à dîner mes deux chers privilégiés ; je suis

vraiment impatiente de les revoir, et je suis bien aise de les faire venir dans l'état actuel des choses, car ils font l'un et l'autre tout aussi peu de cas de sir Georges que moi; le personnage est aussi d'un ridicule incroyable, et je ne jouis pas médiocrement de son humiliation; le singulier mortel de se persuader ainsi qu'il est aimé! En vérité, je ne puis concevoir cette sotte présomption.

Émilie me fait demander à son appartement. Adieu, pour un instant.

Neuf heures.

C'était pour me faire voir une lettre de mistriss Melmoth, où elle la presse de terminer promptement le mariage; cette missive a bien le ton d'impertinence qui règne dans la famille : elle écrit avec cette politesse contrainte et l'aigre-doux d'une parente qui veut s'arroger des droits de supériorité; mais

Émilie a répondu avec la douce fermeté d'une Anglaise indépendante, qui est assez heureuse pour être sa maîtresse, et qui, par cette raison, est bien déterminée à penser par elle-même. Elle a refusé d'aller à Montréal dans le cours de l'hiver, et n'a pas craint de laisser voir d'une manière très-polie qu'elle n'avait besoin d'autres gardiens de sa conduite que sa propre raison, ajoutant un compliment très-flatteur à la louange de votre petite Bella, que sa modestie ne lui permet pas de répéter.

Eh! mon dieu! votre frère et Fitzgérald! Je vole à leur rencontre; qu'ils sont aimables dans leur empressement! Ils vont me rendre à la vie, car je n'ai fait que végéter depuis leur départ.

Adieu, ma chère. Vous voyez qu'il faut absolument que je vous quitte.

Bell Fermor.

LETTRE LVI.

Miss Fermor, à miss Lucie.

Nous avons encore, ma chère Lucie, les mêmes parties, les mêmes récréations dont nous avions pris la douce habitude, mais nous n'y apportons plus le même esprit; la contrainte et l'ennui semblent avoir pris la place de cette gaîté franche et naïve, de cette confiance, qui rendaient nos petites réunions si agréables. Ce vilain homme nous a tous infectés de son mal contagieux; il semble être plutôt fait pour troubler nos plaisirs que pour les partager; sa présence est, je crois, un meilleur antidote contre la joie que celle d'une vieille tante célibataire. Que ne peut-il donc nous quitter bientôt! Je lui dis inconsidérément toutes les

fois que je l'aperçois, sans réfléchir à mon impolitesse : Eh bien ! sir Georges, quand retournez-vous à Montréal ? Il rougit, me fait une réponse qui n'a pas le sens commun, et c'est alors seulement que je vois toute l'impertinence de ma question.

Mais dites-moi, je vous prie, ma chère Lucie ; parce qu'il n'a aucune espèce de goût, de disposition, pour la vie sociale, a-t-il le droit de venir ainsi contrarier ceux qui ont l'avantage de pouvoir en jouir ? C'est une question que je me propose de faire expliquer à quelque savant casuiste.

Il fait nombre d'efforts pour se rendre agréable ; il est frisé, poudré, parfumé, et se montre tous les jours avec de nouveaux habits couverts de broderies ; mais, en dépit de tous ses soins, il a la mortification de voir que votre frère plaît davantage sous un extérieur plus simple.

Adieu. Je suis paresseuse aujourd'hui.

Votre amie,

BELL FERMOR.

LETTRE LVII.

Le colonel Rivers, à Jonh Temple.

SI vous avez le dessein, mon cher Temple, de vous marier lorsque vous serez tout-à-fait las d'une vie de désordres, l'objet de votre choix vous aura sans doute une grande obligation de lui offrir un cœur où mille femmes perdues ont régné tour à tour ; un cœur étranger aux douces sensations, endurci par un long commerce avec ces créatures qui dégradent leur sexe, et qui ne peut apporter que le dégoût, la froideur, les soupçons, la dépravation de goût, dans le sein de l'innocence et de la beauté.

J'aime les femmes avec une ardeur passionnée ; cependant je ne puis compter dans ma vie qu'un très-petit nombre d'intrigues, pour un homme de mon état et de mon caractère ; j'ai toujours entretenu l'idée qu'un jour je pourrais devenir époux, et j'ai voulu préserver mon cœur du goût pernicieux de la galanterie, pour le rendre plus propre à sentir le bonheur que j'espérais trouver dans ce lien, et qui existe, je crois, dans une mutuelle affection. Une conduite opposée à ce principe, est souvent la seule cause qui rend les unions malheureuses ; les femmes apportent avec elles toute la candeur et la vivacité de sentiment dont elles sont susceptibles ; les hommes n'ont plus ces précieux avantages d'une âme honnête ; ils les ont perdus longtemps avant de rencontrer l'objet qui fixe leur choix. La jeune épouse voit que non seulement elle n'obtient pas le

retour de sa passion délicate et généreuse, mais qu'elle semble être tout-à-fait méconnue ; elle imagine qu'une autre femme lui ravit la tendresse de celui qu'elle aime; elle est malheureuse, elle soupire en secret ; l'époux remarque son mécontentement, son chagrin ; il l'accuse de caprice, et l'un et l'autre ont perdu sans retour tout espoir de bonheur.

Si je ne souhaitais pas aussi ardemment ce qui peut contribuer à votre félicité, je ne chercherais pas sans cesse à combattre vos principes; mais d'après la sensibilité que je vous connais, soyez sûr qu'ils répandront infailliblement le regret et l'insipidité sur la plus grande partie de votre existence.

Vous avez raison, relativement aux sauvages ; le seul moyen de les civiliser serait de donner à leurs femmes un peu de la douceur de leur sexe ; mais la tâche est assez difficile, car

aujourd'hui leurs manières ne diffèrent en rien de celles des hommes ; elles ajoutent même encore à la férocité de ces derniers.

Vous voudriez connaître l'état de mon cœur ; excusez-moi, John, vous n'avez aucune idée de l'amour ; et nous autres élus, qui sommes initiés dans ses mystères, nous ne les découvrons jamais aux profanes ; d'ailleurs, j'ai toujours pris une femme pour la confidente de mes sentiments ; j'ai même de la répugnance à prononcer le mot d'*amour* avec une personne de mon sexe.

Adieu ; je vais faire une partie de promenade avec plusieurs dames, et je ne puis vous écrire plus longuement.

Votre ami,

Édouard Rivers.

LETTRE LVIII.

Miss Fermor, à miss Lucie.

Je vous dirai, ma chère Lucie, que je suis de plus en plus charmée des manières françaises; il y a vraiment quelque chose de séduisant à se rendre aimable et jeune toute sa vie; sans doute il serait du dernier ridicule de dire en Angleterre ce que je viens d'entendre à un repas : une grosse et respectable maman de soixante-et-dix ans a porté la santé de l'*amour* et de l'*heureuse occasion* avec un jeune homme; mais ce n'est encore rien; figurez-vous qu'elles dansent jusqu'à leur dernier soupir : j'ai vu dernièrement parmi les Françaises la fille, la mère et l'aïeule, dans la même contre-danse.

Elles ont, en vérité, bien raison, et

je les aime pour leur jugement et leur bon esprit de chercher à répandre de l'agrément sur toute leur vie.

A propos d'âge, Lucie, vous saurez que j'ai pris la résolution de retourner dans ma patrie ; j'ai trouvé ce matin trois cheveux blancs, et l'on me dit que c'est une chose très-commune dans le pays ; ce vilain climat est en guerre avec la beauté : faire blanchir les cheveux et rougir les mains !... Décidément je ne resterai pas dans ces pernicieuses contrées.

Savez-vous, Lucie, que j'ai fait la connaissance d'un jeune homme tout-à-fait aimable, le capitaine Howard, qui a pris la singulière fantaisie de faire croire à tout le monde qu'il existe entre nous la plus grande intimité ? Il affecte de s'asseoir à mes côtés, de danser avec moi, de me parler à mi-voix, de me saluer avec un air de mystère ; enfin il me prodigue en public toutes les

petites attentions d'un amant en titre, quoique dans le particulier il ne m'eût jamais adressé le moindre compliment.

J'étais assise dernièrement avec lui sur le penchant de la colline, appuyée contre un arbre qui nous mettait à l'abri du soleil ; nous regardions le précipice effrayant que nous avions sous les yeux ; je me rappelai le saut périlleux de cette amante passionnée de l'antiquité : je lui fis part de mon idée ; et, feignant de vouloir l'imiter, je fis par badinage un pas en avant, le corps penché comme si j'eusse voulu m'élancer; nous avions jusque-là parlé de choses indifférentes, et son air était l'indolence même ; mais à ce petit mouvement que je fis, quoiqu'il n'y eût pas le moindre danger, il se leva précipitamment, me saisit avec force d'un air alarmé, comme s'il eût craint que je ne fusse exposée, et, du ton le plus passionné, me jura que sa vie dépen-

dait de la mienne, et qu'il ne survivrait pas un instant à ma perte; je le fixais avec étonnement, ne pouvant deviner la cause de ce langage tout-à-coup si véhément, lorsque, tournant la tête, je vis assis derrière nous un gentilhomme et une dame qu'il avait remarqués, quoique je ne les eusse pas vus : ils allaient se retirer. Je vous en prie, Madame, lui dis-je, ne craignez pas de nous déranger; nous n'avons pas de secrets : cette déclaration a été faite pour que vous puissiez l'entendre, car nous parlions du beau temps avant que vous n'eussiez paru.

Il affecta de sourire, quoique je visse bien qu'il était mortifié; mais comme ce sourire montrait les plus jolies dents du monde, je le lui ai pardonné. Il est réellement fort bien, c'est dommage qu'il ait cette manie ridicule de préférer l'ombre à la réalité.

Je le prierai cependant de porter

ailleurs ses petits soins de préférence; car ce badinage, quoique innocent, peut faire tort à mon caractère et causer de la peine à ce pauvre Fitzgérald. Je crois que je commence à l'aimer sérieusement, l'aimable Irlandais; car il me rend plus délicate dans tout ce qui regarde mes conquêtes, et je sens d'ailleurs diminuer chaque jour mon esprit de coquetterie.

29 janvier.

Mistriss Clayton a répondu, ma chère; elle veut bien accorder à Émilie l'honneur de la nommer sa belle-fille, en considération du bonheur de son fils et des engagements qu'il a contractés de sa propre volonté, quoiqu'elle observe judicieusement qu'un mariage convenable pour le capitaine Clayton, ne l'est plus autant pour sir Georges. Elle dit un mot de l'offre qu'on lui fait d'une demoiselle de qua-

lité, riche à cinquante mille livres sterlings, et la promesse d'un titre irlandais; elle ajoute encore qu'il est quelquefois plus sage de rompre des engagements indiscrets que de les remplir.

Sir Georges nous a montré, à mon père et à moi, cette lettre assez impertinente, selon mon avis, et il nous a dit à ce sujet mille platitudes; il ne lui manque plus que de la communiquer à Émilie, et je lui en donnerais volontiers le conseil, car je devine l'effet qui en résulterait. Je vois d'une manière positive qu'il voudrait se faire un mérite de remplir ses engagements, si toutefois il s'y détermine; il laisse entrevoir une crainte légère d'affliger son cœur, et je suis persuadée que s'il pensait qu'elle pût survivre à son infidélité, toute sa constance et son amour céderaient au devoir filial et à l'appât séduisant d'un nouveau titre.

Neuf heures.

Après de sages réflexions, sir Georges se détermine à écrire à Émilie, et à joindre la lettre de sa mère dans la sienne : il se prépare à jouir du triomphe de la générosité qu'il a de remplir ses promesses, lorsqu'il est en son pouvoir de faire mieux ; c'est un projet bien vu, et je l'encourage à le suivre : mon père, qui souhaite la réussite du mariage, hausse les épaules et me fronce le sourcil ; mais le petit homme est inébranlable dans sa résolution, et il écrit en ce moment dans la chambre de mon père. Je voudrais bien voir cette lettre; je pense que ce doit être une pièce curieuse ; elle est brève cependant, car il sort déjà de l'appartement.

Adieu ! Mon père attend ma dépêche; il doit la mettre dans une des siennes qu'il envoye à New-Yorck, et il me presse de finir. Je n'ai que le temps de vous embrasser. Votre amie,

Bell Fermor.

LETTRE LIX.

Sir Georges Clayton, à miss Montaigu.

CHÈRE MISS,

Je prends la liberté de vous envoyer une lettre que je viens de recevoir de ma mère ; je pense qu'il est nécessaire que vous en preniez lecture, quoique les vœux d'une mère tendre, malgré toute leur influence sur mon cœur, ne puissent jamais m'engager à rompre les engagements que j'ai eu l'avantage de contracter avec la plus aimable des femmes, et qu'un homme d'honneur doit regarder comme sacrés.

Je ne crois pas que le bonheur dépende entièrement du rang et de la fortune; je voudrais seulement que les idées

de ma mère à cet égard fussent plus d'accord avec les miennes, car il n'est rien que je souhaite plus ardemment que de lui être agréable en toutes choses. Cependant, quoi qu'il arrive, je remplirai des promesses dont rien ne doit me dégager, puisque d'ailleurs elles ont été faites dans un temps où nos fortunes étaient plus égales.

Je suis heureux de trouver l'occasion de vous convaincre avec tout le monde que l'ambition et l'intérêt n'ont aucun pouvoir sur mon cœur, lorsque le devoir me parle en faveur de mes engagements.

J'ai l'honneur d'être, ma chère Miss, avec un attachement respectueux,

Votre dévoué serviteur,

Georges Clayton,

P. S. Voudrez-vous bien avoir la bonté de fixer le jour de mon bonheur?

LETTRE LX.

Miss Montaigu, à sir Georges Clayton.

MON CHER MONSIEUR,

J'ai lu avec attention la lettre de mistriss Clayton, et je suis de son avis, qu'*il est plus sage de rompre des engagements indiscrets que de les remplir.*

J'ai d'autant moins de raisons de m'offenser que vous sacrifiiez au désir de votre famille l'espèce d'engagement qui existe entre nous, que je n'avais consenti à le former que par déférence pour la mienne. Vous m'avez inspiré dans tous les temps une amitié sincère, fondée sur une parfaite

estime, mais, je l'avoue, jamais cet amour exalté qui fait oublier tout pour lui seul ; je ne puis donc raisonnablement attendre de vous le désintéressement inconsidéré que donne cette passion. Un objet de cette nature demande une explication plus détaillée que nous ne pourrions le faire par écrit. Si vous voulez bien, dans le cours de la soirée, m'accorder un moment d'entretien, nous pourrons nous communiquer d'une manière plus intelligible nos pensées mutuelles à cet égard ; en attendant, soyez assuré que je ne vous détournerai jamais de la soumission et du plaisir que vous devez avoir à satisfaire les vœux d'une mère si bonne et si prudente.

Je suis, mon cher Monsieur, avec une estime sincère,

Votre, etc.

Émilie Montaigu.

LETTRE LXI.

Miss Fermor, à miss Lucie.

J'ai vu Émilie, ma chère, au moment où elle venait de lire la lettre de mistriss Clayton ; la joie brillait dans ses yeux, et son petit cœur paraissait agité d'un doux transport. J'ai remarqué deux choses bien clairement : la première, qu'elle n'a jamais eu le moindre goût pour cet insipide baronnet; la seconde, je la donne à deviner à votre sagacité. Toute sa personne est absolument changée ; sa figure, son maintien, ne sont plus les mêmes : c'est un être aérien qui semble ne plus vouloir tenir à la terre ; la rougeur du plaisir colore son visage ; enfin, jamais on ne vit un changement si prompt et si frappant ; jamais on n'éprouva plus de joie d'avoir fait

un nouvel amant, qu'elle n'en témoigne de la perte du sien. Elle a fait une réponse à sir Georges qui pourra bien le blesser ; car, tout en souhaitant qu'elle lui rende sa liberté, son orgueil voudrait qu'elle lui donnât de vifs regrets, et que son refus vînt de l'effort d'un amour désintéressé, d'une générosité romanesque, et non de ce qu'il est réellement l'effet de la plus tranquille et de la plus parfaite indifférence.

Dans tout cela je vois qu'une amante généreuse est une amante froide qui se persuade seulement qu'elle aime. Nous parlerons bien, dans l'éloignement, de tous les sacrifices que nous ferions à l'intérêt de celui qui possède nos plus chers sentiments ; nous dirons bien qu'il nous serait doux de contribuer à son bonheur, même aux dépens du nôtre ; mais lorsqu'il faut en venir à la preuve, je suis intimement persuadée que toutes les femmes pensent là-dessus comme

moi, et, je le déclare, je ne céderais jamais l'objet de ma tendre affection à la première princesse de l'univers. Tous les grands dévouements sont fort bons dans la théorie ; mais quant à la pratique, je vous le dis tout net, n'y comptez nullement pour Bella.

Il est vrai que, lorsqu'une femme découvre dans son amant quelque disposition à changer, elle a bien raison de se faire un mérite de la nécessité, et de donner à la chose un tour sentimental qui satisfait la vanité de l'amant, sans blesser la sienne propre.

Adieu. J'aperçois de loin sir Georges dans son brillant équipage, et je vais l'annoncer à Émilie.

Je vous embrasse.

BELL FERMOR.

LETTRE LXII.

Le colonel Rivers, à miss Lucie.

Oui, ma chère Lucie, votre frère, le meilleur de vos amis, regrette tendrement l'absence d'une sœur qui lui est plus chère encore par ses qualités aimables que par les nœuds du sang qui l'attachent à lui, et qui serait l'objet de ses premières affections, si elle n'était celui de son amitié fraternelle. Oui, vous réunissez à mes yeux les charmes, la candeur, la simplicité naïve de quinze ans, aux grâces accomplies, au jugement et à l'amabilité de vingt-cinq; vous joignez également la force et l'énergie de l'esprit, souvent réservées au seul caractère de l'homme, à la douceur, la vivacité, la délicatesse de celui naturel à votre sexe. Je puis le

dire à la modeste Lucie : elle est l'assemblage de tout ce qu'il y a de plus estimable et de plus séduisant ; la plus charmante des femmes, si j'en excepte une seule : vous me la pardonnez cette exception, ma Lucie ; peut-être aucun autre qu'un frère ne l'aurait faite.

Ma douce Émilie me paraît tous les jours plus aimable ; elle est maintenant à l'âge où tous les charmes sont développés, où l'esprit acquiert toute sa perfection : comment résister à tant de séductions réunies ? Je remarque en elle une indifférence pour son amant que chaque jour semble augmenter ; cette découverte me cause un plaisir que peut-être je ne devrais pas avoir. Je sens qu'il y a de la dureté, de l'égoïsme dans ce mouvement, et j'ose à peine vous l'avouer, car j'en rougirais volontiers.

Vous faites très-bien, ma chère, de réprimer un peu la vivacité de votre

caractère, cependant si aimable, pour tous ceux qui jouissent de votre société. La coquetterie est dangereuse pour les Anglaises, parce qu'elles ont de la sensibilité ; elle convient beaucoup mieux aux Françaises qui ont naturellement quelque chose de l'espèce des *salamandres*.

On m'apporte un billet de miss Fermor, où elle me prie de passer à l'instant chez elle ; j'espère qu'il n'est rien arrivé de fâcheux à mon Émilie. Que l'œil du Créateur veille sur le plus beau de ses ouvrages !

Adieu, ma Lucie.

Votre affectionné frère,

Edouard Rivers.

LETTRE LXIII.

Miss Fermor, à miss Lucie.

Nous venons de passer, ma chère, trois ou quatre jours assez gaîment. Emilie persiste dans la résolution qu'elle a prise de rompre avec sir Georges : ce dernier croit décent de la combattre, parce qu'il perdrait tout l'honneur de sa générosité ; il est aussi un peu blessé de l'air de tranquillité, de parfaite indifférence avec lesquels on renonce à lui, quoique je sois très-sûre que, dans le fond, il ne serait pas fâché de recouvrer sa liberté. Depuis la réception de sa lettre, on voit aisément qu'il aurait bien voulu recevoir son congé ; mais il espérait, dans cette occasion, des larmes, des évanouissements, qui auraient satisfait sa vanité.

Mon père met en usage tous les

moyens possibles pour rétablir les choses au point où elles étaient, se figurant que la détermination d'Emilie vient seulement d'un orgueil blessé, et non, comme cela est en effet, du libre mouvement de son cœur; il craint tellement que je ne viène contrarier ses desseins, que mes conseils ne l'autorisent à se conduire d'une manière aussi blâmable à ses yeux, qu'il ne nous laisse pas un moment ensemble; il veille même avec beaucoup de soin à ce que nous passions chacune dans notre appartement lorsque nous allons nous coucher.

L'esclavage où nous mettent les soupçons de mon père me suggère une idée qui, je pense, vous amusera, et que je vais communiquer à Emilie dès que j'en trouverai l'occasion; c'est de nous écrire l'une à l'autre, tous les soirs, nos réflexions sur les petits événements qui pourront se passer dans la

journée. Si elle approuve ce plan, je vous enverrai nos lettres, et cela m'évitera la peine de vous conter les minutieux détails de notre vie.

Ce projet offre encore un autre avantage ; nous serons mille fois plus franches et plus confiantes par lettres que dans la conversation. J'ai lu dans les yeux de la petite personne qu'elle aurait bien des choses à me dire, mais elles ne peuvent sortir de sa bouche. Dans une circonstance pareille, vous le savez, ma chère, les lettres sont d'un grand secours ; elles cachent la rougeur, et facilitent les épanchements du cœur ; et puis ce moyen de communication sera tout-à-fait romanesque ; il aura le mystère et presque tout l'agrément d'une affaire d'amour. Je brûle de commencer la correspondance.

Adieu. Votre amie vous aime de tout son cœur. BELL FERMOR.

LETTRE LXIV.

Le colonel Rivers, à miss Lucie.

Je n'aiqu'un instant, ma Lucie, pour vous dire que la charmante Emilie vient de rompre avec son amant; qu'il a pris ce matin congé d'elle pour jamais, et qu'il est parti pour Montréal et New-Yorck, d'où il compte s'embarquer pour l'Angleterre.

Je ne puis vous rendre les sensations que cet événement imprévu me cause; vous les devinez mieux que ma plume ne saurait les exprimer. O ma Lucie! que j'admire cette noble délicatesse qui lui fait renoncer à tous ces brillants avantages du rang et de la fortune qui séduisent presque toujours le cœur d'une femme! qu'elle est estimable de

les sacrifier, plutôt que d'unir son sort à un homme qui n'a su lui inspirer que la plus froide indifférence ! et cela sans avoir égard aux censures de sa famille, et à celles du monde qui se plaira sans doute à l'accuser d'imprudence, et n'oubliera pas facilement cet éclat. Une femme capable d'une conduite aussi noble est digne d'être aimée, d'être adorée de tous ceux qui sauront l'apprécier.

Si j'étais vain, peut-être pourrais-je penser que l'intérêt qu'elle me témoigne entre pour quelque chose dans sa détermination ; mais je suis intimement persuadé du contraire : c'est la délicatesse de son âme qui répugne à former un lien où le cœur n'a point de part ; et cette considération est la seule qui a pu dicter une résolution si digne d'elle. Cependant je crois avoir la certitude qu'elle a pour moi de l'attachement ;

ses attentions me sont trop flatteuses pour ne les avoir pas remarquées scrupuleusement ; mais cette espèce d'affection est de celles qui viènent uniquement de l'âme. Je ne lui ai jamais laissé voir le moindre indice de ma passion pour elle ; dans la situation où elle était, j'eusse regardé comme un crime de lui donner aucune idée d'un semblable secret. Je l'ai instruite du rang modeste où je suis né ; elle connaît la médiocrité de ma fortune ; elle sait qu'il m'est presque impossible de songer à lui offrir ma main ; elle ne peut donc avoir le plus léger soupçon des sentiments qu'elle m'inspire. Non, ma chère Lucie, non, ce qu'elle éprouve n'est pas de l'amour ; ce n'est pas à lui, mais à la vraie délicatesse, qu'elle a sacrifié l'intérêt sordide et l'ambition ; elle est mille fois plus estimable encore d'être conduite par cet unique motif.

Je suis interrompu. Adieu, ma Lucie; je vous écrirai dans peu de jours.

Votre affectionné frère,

Édouard Rivers.

LETTRE LXV.

Miss Fermor, à miss Lucie.

J'ai communiqué mon plan ingénieux à Émilie; elle en est charmée : c'est un délassement agréable pour occuper les soirées de deux jeunes solitaires réclu-ses dans une campagne. Voici les premiers essais de notre correspondance :

A miss Fermor.

« Ce n'est pas à vous, ma chère amie, » que j'aurai besoin d'expliquer ma » conduite envers sir Georges ; vous » l'avez d'abord approuvée, et même » vous l'avez conseillée. Si j'ai quel-

» que chose à me reprocher, c'est
» d'avoir remis trop long-temps une
» explication qui devait être pour l'un
» et pour l'autre d'une si grande impor-
» tance. J'étais sur le bord d'un préci-
» pice, et je n'avais pas la force de
» me retirer de ce pas dangereux ;
» pressée par ma famille, j'allais m'u-
» nir à un homme pour lequel je n'ai
» pas le moindre penchant, et dont la
» société me fatigue, même aujour-
» d'hui qu'il ne m'est plus rien.

» Ma chère Bella, nous n'étions pas
» faits l'un pour l'autre ; nos goûts et
» nos caractères n'ont aucun rapport.
» N'avez-vous pas remarqué souvent
» que, lorsque j'ai hasardé, d'un air
» timide, mes idées sur la délicatesse
» nécessaire pour entretenir une affec-
» tion mutuelle après le mariage, et la
» difficulté de la conserver dans une
» union si intime, il a froidement ad-
» héré à des sentiments qu'il était facile

» de juger qu'il n'entendait pas ; tandis
» qu'un autre, moins intéressé dans la
» conversation, m'a prouvé, par son
» maintien, le feu de ses yeux, par des
» regards plus expressifs que toute l'é-
» loquence du langage, m'a prouvé,
» dis-je, que son âme était d'intelli-
» gence avec la mienne?

» Le principal motif de mon con-
» sentement vient de l'idée que je
» m'étais faite de la force de nos en-
» gagements ; et, quoique sir Georges
» ne fût pas l'objet que mon cœur au-
» rait choisi ; persuadée que j'en étais
» aimée véritablement, la crainte de
» le rendre malheureux m'empêchait
» toujours de suivre la résolution que
» j'aurais voulu prendre de rompre
» avec lui ; je ne pouvais me décider à
» fixer le jour de notre mariage, et
» j'étais également incapable de pren-
» dre sur mon cœur assez de force
» pour lui parler franchement de mes

» intentions. Enfin, la lettre de sa mère
» me fournit cette heureuse occasion ;
» je ne puis vous dire avec quelles dé-
» lices je me sentis délivrée du joug
» pénible de cet engagement qui avait
» si long-temps pesé sur mon cœur,
» et suspendu la gaîté naturelle de mon
» caractère.

» Oui, ma chère, votre pauvre Émi-
» lie a souffert long-temps sans avoir
» osé l'avouer même à sa meilleure
» amie ; j'éprouvais de la honte à con-
» fesser que j'avais pu former des en-
» gagements avec un homme que je
» n'avais jamais aimé, quoique j'eusse
» pris un moment des sentiments d'es-
» time pour une affection plus vive que
» celle qui était réellement en moi. Ma
» chère Bella, combien cette erreur
» est funeste à la plupart des femmes !
» et que je suis heureuse d'avoir pu
» découvrir la mienne avant qu'il ne
» fût trop tard !

» Je n'ai pas encore réfléchi sérieu-
» sement au parti que je devais pren-
» dre; mais je pense que le plus sage
» sera de retourner en Angleterre
» par le premier vaisseau, et de me
» retirer à la campagne, chez une
» parente de ma mère, où je pourrai
» vivre décemment avec mon petit
» revenu : quelle que soit ma destinée,
» je la trouverai mille fois préférable
» encore au malheur d'être l'épouse
» d'un homme pour qui je n'ai pas
» même aujourd'hui les moindres sen-
» timents d'estime et d'amitié, dont la
» conversation m'excède, et qui, bien
» sûrement, croirait avoir des droits
» éternels à ma reconnaissance, parce
» qu'il aurait bien voulu me faire le
» don de sa main.

» J'ai la satisfaction de voir que je
» n'afflige pas son cœur par un acte
» qui me sort de l'abîme où j'étais plon-
» gée; tout ce qu'il éprouve de péni-

» ble, dans cette circonstance, vient
» d'un orgueil blessé et non de l'amour.

» Bonsoir. Votre amie,

Émilie Montaigu. »

Je maudis toutes les parentés, Lucie, quand je pense que cette pauvre jeune personne a vécu deux ans malheureuse sous la dépendance d'un oncle dont les offres de sir Georges flattaient l'ambition, quoiqu'elles n'eussent aucun attrait pour elle. Nos parents choisissent nos époux, et ils ne veulent pas même condescendre à diriger notre choix; s'ils veillaient avec soin à ce que nos sociétés ne fussent composées que d'hommes estimables, il serait impossible que l'objet qui doit nous fixer ne se trouvât pas entre eux. Une conformité de goûts et de sentiments est la première base sur laquelle repose le bonheur conjugal, et personne ne

peut en juger que les parties intéressées ; mais je crois que des engagements de longue durée entre des personnes qui s'aiment réellement, sont fort nuisibles à leur félicité ; sans doute il est bon de se voir assez de temps pour connaître mutuellement son humeur et son caractère ; mais il ne faut pas, avant d'être ensemble, laisser éteindre le premier feu de la passion ; et lorsqu'on a pris la résolution d'être l'un à l'autre, je ne vois pas la raison d'y apporter le moindre délai.

Si je me décide jamais à couronner les vœux de Fitzgérald, il faut que notre union suive immédiatement l'aveu de mes dispositions favorables pour lui ; et s'il ne vole sur-le-champ presser les arrangements nécessaires, avant que le dernier mot de mon consentement ne soit prononcé, je lui donnerai bien vite son congé, n'eussé-je pas

l'espoir de retrouver un autre amant dans le Canada.

Adieu, ma chère Lucie.

BELL FERMOR.

Notre aimable Émilie est aujourd'hui libre comme l'air; c'est un joli petit serin échappé d'une cage dorée; n'êtes-vous pas ravie qu'elle ait secoué ses chaînes? Pour moi, j'en suis d'une joie extrême.

LETTRE LXVI.

Le colonel Rivers, à miss Lucie.

L'AURIEZ-VOUS pensé, ma Lucie, que sir Georges put se consoler de la perte de cette femme charmante, par l'espoir ambitieux d'un mariage qui lui offre un peu plus de cette fortune dont il a si peu besoin dans sa position brillante

lorsqu'il en possède déjà plus qu'il ne peut en jouir ? Misérables motifs qui n'influent que trop sur la plupart des hommes dans l'acte le plus important de leur vie.

Les gens vulgaires de toutes les classes cherchent le bonheur où il n'existe pas, dans les plaisirs factices de l'opulence et du luxe ; mais les êtres privilégiés dont les idées s'élèvent au-dessus du commun, ceux qui possèdent quelque étincelle de ce feu divin, cherchent leur félicité dans les jouissances plus vraies de la nature et du sentiment.

J'ai vu, il y a peu de temps, l'aimable Émilie ; je n'ose plus la revoir de quelques jours : la prudence exige que je mette aujourd'hui plus d'intervalle qu'autrefois, entre mes visites à Sillery, parce que le monde, toujours prêt à blâmer, pourrait donner une mauvaise interprétation à sa conduite, dans cette circonstance délicate. Je

crains même à présent de lui montrer ces petites attentions de simple politesse que j'avais pour elle ; peut-être penserait-elle que je vois d'une manière trop avantageuse l'intérêt qu'elle me témoigne, et que j'attribue sa rupture avec sir Georges à des motifs qui me sont personnels ; plus je remarque sa prévention obligeante en ma faveur, plus je dois mettre de circonspection dans ma conduite à son égard ; la situation où elle se trouve a quelque rapport avec celle d'un veuvage ; elle demande également l'observation stricte de certaines bienséances.

Je ne puis cependant repousser l'idée flatteuse que son âme a distingué la mienne ; ses yeux charmants ont une douceur que l'expression ne peut rendre, lorsqu'ils rencontrent les mieus : elle m'adresse rarement la parole ; mais ce peu de mots est articulé d'un son de voix qui pénètre jusqu'à mon

cœur ; et lorsque je parle, son attention semble s'arrêter sur moi avec une tendre complaisance, quoiqu'elle ne puisse être remarquée des observateurs communs, sans paraître me distinguer de la foule qui s'empresse autour d'elle, et cherche à gagner sa bienveillance ; elle a une manière d'être envers moi, que l'âme seule peut sentir ; il semble qu'elle veuille éloigner avec soin tout ce qui pourrait faire soupçonner qu'elle est l'objet de mes préférences, et cependant je l'ai vue rougir d'un compliment galant que j'adressais à une autre femme.

Elle a du moins une sorte d'affection pour moi qui seule ferait le bonheur de ma vie, et que je préférerais à l'amour de la plus aimable femme, quoique je fusse sensible autant qu'on puisse l'être à cette tendre passion ; un doux espoir me dit que le temps et l'assiduité pourront changer cette amitié en un

sentiment plus vif; je me plais à nourrir cette idée : je serais tout-à-fait malheureux de la perdre.

Je l'aime avec une tendresse dont bien peu d'hommes sont capables; vous m'avez dit souvent, et vous aviez raison, que mon cœur avait toute la sensibilité de celui d'une femme.

On m'annonce qu'un vaisseau vient d'arriver ; j'espère qu'il m'apporte quelque chose de vous. Adieu ; je vous quitte pour aller m'en informer. Vous aurez encore de mes nouvelles sous peu de jours.

Votre affectionné frère,

Édouard Rivers.

LETTRE LXVII.

Miss Lucie, au colonel Rivers.

TRANQUILLISEZ-VOUS, mon cher Edouard, au sujet des visites de M. Temple ; mon cœur n'a rien à redouter avec un homme du caractère dont vous me le dépeignez : sans doute, son extérieur et ses manières sont très-agréables ; son jugement, son esprit, et, je crois, ses principes sur l'honneur, sont dignes de votre amitié, et c'est le plus bel éloge que je puisse en faire ; votre ami de choix ne peut être qu'un homme d'un mérite distingué ; dans toutes les sociétés il sera bien sûrement admiré ; mais, pour être aimé, il manque, ou du moins il paraît manquer de la plus séduisante des qualités, cette vraie tendresse de l'âme, cette douce sensibilité

qui n'appartient en général qu'à notre sexe, et que, malgré la fermeté de votre esprit et l'énergie de votre caractère, je trouve en vous, plus que chez tous les hommes que j'ai rencontrés jusqu'ici.

J'ai bien quelque idée que votre ami cherche à me plaire ; mais s'il veut y réussir, il faut qu'il se rende absolument semblable à vous. Il m'est pénible de penser que le seul être qui ait paru à mes yeux réunir tous les agréments et les vertus les plus propres à faire mon bonheur, soit lié à moi par les premiers nœuds du sang ; mon cher ami, cherchez un autre vous-même pour votre sœur, car vous la rendez indifférente pour tout ce qui n'est pas vous.

Je vous plains, je partage votre anxiété, mon pauvre Édouard, et je souhaite bien ardemment que les circonstances favorisent votre passion pour

Emilie, vous devez être dans une cruelle situation : elle m'afflige réellement.

Mais vous, mon cher frère, qui me donnez de si bons conseils à l'égard de votre ami ; vous, dont la prudence a toujours guidé la conduite, permettez-moi de vous demander s'il n'est pas un peu contraire à ce principe, de rechercher sans cesse la société d'une femme si bien faite pour vous inspirer un sentiment passionné, lorsque vous ne pouvez espérer que le sort vous permette jamais de vous unir l'un à l'autre ? dites, n'est-ce pas agir, en quelque sorte, comme ce papillon qu'une lumière attire, et qui voltige imprudemment autour de la flamme qui doit le consumer ?

Ma mère se porte assez bien, mais elle ne sera jamais heureuse que vous ne soyiez de retour en Angleterre ; je la trouve souvent baignée de larmes auprès de vos lettres. Je ne m'étendrai

pas davantage sur un sujet qui ne peut que vous affliger ; cependant j'espère que vous renoncerez à l'ancien projet que vous aviez formé, de vous fixer en Amérique ; il vaut beaucoup mieux vous arrêter à celui de venir gouverner une ferme dans le Northamptonshire ; nous pourrions doubler cette propriété en nous y fixant, et je suis sûre que je serais une des plus lestes, même une des plus jolies fermières du pays.

Sérieusement, je pense qu'étant réunis tous les trois à la campagne, nous pourrions y jouir d'une grande aisance. Considérez bien cette proposition, mon cher Édouard ; je ne puis réellement supporter l'idée de voir ma pauvre mère malheureuse, comme elle le sera pendant toute la durée de votre absence. Mais je l'entends sur l'escalier : je ferme bien vite ma lettre, parce que je ne voudrais pas qu'elle vît ce que je vous mande à son sujet.

Adieu. Je vous embrasse tendrement.

Lucie Rivers.

P. S. Chargez-vous de mille choses affectueuses pour miss Fermor, et dites à votre Émilie ce que vous jugerez convenable de ma part. Je serais heureuse de cultiver son amitié, et de pouvoir un jour en faire mon amie.

Adieu.

LETTRE LXVIII.

Mistriss Melmoth, à miss Montaigu.

Ma chère Émilie, je ne puis revenir de la surprise avec laquelle j'apprends que vous venez de rompre un engagement de plusieurs années, si convenable pour vous, et encore avec un homme d'un caractère aussi estimable

que celui de sir Georges, sans autre motif apparent qu'une légère inconvenance dans la lettre de sa mère, que la candeur et la sensibilité devaient rendre mille fois excusable. Je ne veux pas supposer une chose que l'on dit cependant publiquement ici, que vous avez sacrifié la prudence, le décorum, et je dirais presque l'honneur, à un attachement inconsidéré pour un homme à qui tout doit faire croire que vous êtes indifférente, et qui même, d'après ce qu'on assure, a de l'inclination pour une autre ; vous entendez que je veux parler du colonel Rivers : quoique je lui accorde un vrai mérite, il est dans une situation qui doit lui faire regarder comme impossible de songer à vous, lorsqu'il partagerait votre passion pour lui, s'il faut ajouter foi aux bruits publics.

Je suis trop affectée pour vous entretenir plus long-temps d'un pareil su-

jet; mais j'attends, et je vous demande, au nom de l'ancienne amitié qui nous lie, une réponse bien franche à deux questions : la première, si votre affection pour le colonel Rivers est le motif réel du pas indiscret que vous avez fait; et la seconde, si, dans ce cas, vous avez au moins l'excuse de savoir qu'il vous aime; je serais bien aise aussi de connaître vos projets, si vous en avez.

Je suis, ma chère, votre affectionnée parente et amie.

E. Melmoth.

LETTRE LXIX.

Miss Montaigu, à mistriss Melmoth.

Ma chere parente,

J'apprécie les droits de l'amitié, et je les connais trop bien pour refuser de

satisfaire à vos deux questions ; je vais y répondre avec la franchise que vous exigez de moi : je n'ai aucune raison de croire que je sois l'objet des affections particulières du colonel Rivers, et si je connais bien mon cœur. Je puis également assurer que je ne l'aime pas dans le sens du mot que votre question suppose ; il est, à mes yeux, le meilleur, le plus aimable des hommes ; et l'attachement sincère qu'il m'inspire, quoique je ne pense pas devoir lui donner un autre nom que celui d'*une tendre amitié*, m'a fait d'abord trouver de l'inconvenance, et je dirais un manque de délicatesse, à devenir l'épouse de sir Georges.

Pour former les nœuds sacrés du mariage avec un homme qui nous est indifférent, lorsqu'un sentiment vif nous porte vers un autre, quelque pur, quelque innocent qu'il puisse être, il faut un degré de bassesse dont mon cœur est incapable.

Lorsque je consentis aux propositions de sir Georges, aucun homme ne m'inspirait plus d'estime que lui ; j'en avais une idée avantageuse, et je n'eus pas le courage de résister aux vives instances de mon oncle, à qui j'avais mille obligations ; je me persuadai même que j'étais sur le point de l'aimer ; je conservai cette erreur jusqu'au moment où le colonel Rivers parut : je ne vous le cacherai pas, le plaisir extrême que je trouvai dans sa conversation me fit découvrir aussitôt que je m'étais abusée : dès-lors, je pris la résolution de rompre avec sir Georges ; et la seule crainte de lui causer de la peine m'empêcha de le faire plus tôt ; mais la conduite qu'il a tenue à la réception de la lettre de sa mère, m'a délivrée de cette inquiétude, et m'a rendue libre dans mon opinion, et j'espère, dans la vôtre, de le dégager de ces liens qui étaient également contraires à mon bonheur et à son ambition. S'il

est sincère, il vous dira que mon refus le rend très-heureux, quoiqu'il feigne un sentiment de tristesse ; car je suis bien sûre qu'il ne l'éprouve pas réellement.

Je n'ai d'autres vues que celles de retourner en Angleterre au printemps, et de me fixer à la campagne chez une parente.

Si le colonel Rivers a quelque attachement sérieux, je pense qu'il est digne de lui ; quant à moi, je ne l'ai jamais considéré sous un autre rapport que celui d'un véritable ami.

Je suis, ma chère parente, avec une respectueuse estime,

Votre affectionnée
et très-obéissante amie,

E. Montaigu.

LETTRE LXX.

Miss Fermor, à miss Lucie.

Il y a deux partis à Québec, au sujet d'Émilie : les mères prudentes la condamnent d'avoir pu renoncer à un établissement avantageux ; elles supposent que sa conduite vient d'une tendre prédilection pour votre frère : elles ne trouvent point d'excuses à ce qu'elles appèlent son imprudence ; les jeunes personnes admirent sa générosité, son dévouement, de sacrifier tout pour l'amour. Il est impossible de plaire à tout le monde ; cependant elle s'est conduite, à mon avis, on ne peut plus sagement, en ce qu'elle a fait ce qui lui convenait le mieux.

Quant à son penchant pour votre frère, je partage bien un peu l'opinion

des mamans ; elle l'aime, sans avoir tout-à-fait éclairci la chose, avec son propre cœur ; elle ne s'est pas encore avoué la nature de ses sentiments, du moins elle ne m'en a pas fait la confidence ; mais elle a des yeux bien expressifs, Lucie, et je pense que je puis interpréter leur langage. S'il s'en aperçoit ou non, c'est ce que j'ignore absolument ; cependant je penserais plutôt qu'il le devine, parce que ses visites deviènent plus rares, et qu'il est plus circonspect avec nous depuis la rupture du mariage: dans cette supposition, sa conduite est assez naturelle, car il connaît toute la malignité du pays, et il porte la délicatesse et la prudence au dernier point. Il vient cependant quelquefois, et la petite société s'entretient encore dans sa gaîté ordinaire : seulement un peu plus de réserve des deux côtés, chose qui me paraît un petit symptôme. Eh! mon dieu ! ne voilà-t-il

pas que mon père vient écrire à mon bureau ! sûrement, c'est dans l'intention de voir ce que j'écris moi-même ; je vous demande bien pardon, mon cher papa, mais je ne satisferai pas votre curiosité.

Adieu, ma chère Lucie. Aimez toujours votre

BELL FERMOR.

LETTRE LXXI.

Le colonel Rivers, à miss Lucie.

MA chère amie, chaque instant me donne la conviction plus intime qu'il n'y a plus de bonheur pour moi sans cette aimable femme ; sa manière de penser est tellement analogue à la mienne, qu'il semble que nous ne fassions qu'une seule âme ; dès le moment où je la vis, je fus frappé de l'idée que

nous étions amis depuis le commencement de notre vie, et que nous ne faisions que renouveler connaissance. Lorsqu'elle parle, le son de sa voix pénètre jusqu'à mon cœur, et il me semble que j'y trouve toutes les pensées qu'elle exprime ; je crois même que je me persuaderais qu'elles viènent de moi. Les mêmes affections, la même sensibilité, ce don précieux du ciel remplit nos âmes, et les rend susceptibles d'éprouver tout ce que la félicité peut offrir de délices, et le malheur de plus douloureux.

Ma chère Lucie, les passions sont communes à tous les hommes ; mais les sentiments tendres et délicats, source unique des vrais plaisirs, n'appartiènent qu'à un très-petit nombre. Ne connaissant pas encore la nature de son attachement, je veux chercher à le développer avant de lui faire l'aveu de ma passion ; si elle aime avec la tendresse

exaltée qu'elle m'inspire, un exil éternel dans ces lieux nous deviendrait même agréable ; les forêts les plus sombres, les contrées les plus agrestes et les plus reculées du Canada, n'offriront plus à mes yeux un triste désert, elles seront pour moi l'habitation des grâces.

Mais j'oubliais, ma chère Lucie, de répondre à l'article de votre lettre qui regarde ma mère ; je suis cruellement affecté du peu que vous m'en dites ; je retournerais sur-le-champ dans ma patrie, si un penchant invincible pour cette femme séduisante ne me retenait ici. Vous êtes trop bonne l'une et l'autre de vouloir quitter la ville pour vous retirer avec moi à la campagne. Votre amitié généreuse vous conduirait-elle un peu plus loin, ma Lucie ? oserais-je espérer de vous voir un jour dans ces lieux ? Je ne puis vous le cacher, mon amie ; si le sort me ré-

serve le bonheur d'être l'époux d'Émilie, je ne pourrai de long-temps songer à revoir l'Angleterre.

Je connais un jeune homme dans ce pays, que je préférerais pour vous à tous ceux que j'ai rencontrés jusqu'ici; mais son cœur a déjà fait un choix, et votre amie Bell Fermor en est l'objet. Sans doute elle écoutera des vœux qui doivent lui promettre le bonheur. Je suis bien aise que vous ayiez sur M. Temple l'opinion que vous m'exprimez; je vois avec grand plaisir qu'elle est précisément ce que je désirais qu'elle fût. Vous êtes trop indulgente à mon égard, Lucie; je crains que vos éloges ne me rendent vain; gardez-vous de me les prodiguer. Ainsi, ma chère amie, vous m'ôteriez le seul mérite que j'aye, celui de ne m'apprécier qu'à ma juste valeur.

Depuis le moment où j'ai reçu votre lettre, je sens peser sur mon cœur un poids insupportable; je souffre au-delà

de l'expression de l'idée que mon absence afflige la meilleure des mères, et cependant j'ai moins d'espérance que jamais de retourner près de vous, si je ne veux renoncer à l'amie tendre, la compagne chérie, la maîtresse adorée, en un mot l'être que mon imagination s'était créé pour mon bonheur, et que, jusqu'ici, j'avais cherché vainement. Je ne puis aussi réfléchir, sans amertume, à l'impuissance où je suis de placer l'objet de mes vœux dans un rang semblable à celui qu'elle a rejeté, et je commence à le soupçonner rejeté pour moi.

Jusqu'à présent je n'avais pas murmuré contre la fortune ; mais aujourd'hui je ne puis voir d'un œil résigné qu'elle prodigue ses faveurs à des gens indignes de les recevoir, tandis qu'elle néglige ceux qui, peut-être, en feraient un meilleur usage.

Adieu, ma chère Lucie. Je vous

écrirai dès que je pourrai le faire plus gaîment. Je vous embrasse avec affection.

Edouard Rivers.

LETTRE LXXII.

*Le capitaine Fermor, au comte de****

Monseigneur,

Votre Seigneurie me fait infiniment d'honneur de me croire capable de lui donner un détail satisfaisant d'un pays où je n'ai fait qu'un séjour de peu de mois.

Cependant le désir extrême que j'ai de vous prouver mon zèle, et de mériter l'estime dont vous voulez bien m'honorer, m'engage à vous communiquer le peu d'observations que j'ai pu faire sur ce pays, et celles que j'ai recueillies des premières autorités.

Je m'empresserai de vous instruire à l'avenir de toutes les connaissances que je pourrai acquérir à ce sujet; veuillez être persuadé que j'y mettrai le plaisir que j'ai toujours éprouvé à satisfaire aux ordres de votre Seigneurie.

Les Français qui, dans le principe, établirent cette colonie, semblent n'avoir eu d'autres vues que la conquête des nôtres ; car il paraît que tout leur système politique était militaire et non commercial, ou du moins aussi peu que cela pouvait être utile à leurs besoins, et à gagner l'amitié des Sauvages qu'ils avaient dessein d'employer contre nous.

Les terres sont cultivées par des hommes qui sont tout à la fois agriculteurs et militaires; chaque paysan est soldat; chaque seigneur, officier; et l'un et l'autre servent sans rétribution lorsqu'ils y sont appelés, même dans

les occasions extraordinaires; ce service est fait, en quelque sorte, à titre de reconnaissance, car ils ne donnent presque rien pour la jouissance de leurs terres; le seigneur les tient de la couronne, et le paysan, du seigneur qui est en même temps son prince et son chef militaire.

Les paysans sont en général grands et robustes, quoique d'une excessive indolence; ils aiment la guerre et craignent le travail; ils sont hardis, braves, alertes dans les champs, et paresseux, lâches, inactifs dans leurs foyers; ils ont encore cela de semblable avec les Sauvages, dont ils semblent d'ailleurs avoir pris toutes les manières. Le gouvernement paraît avoir encouragé l'esprit militaire dans toute la colonie; les paysans, malgré leur ignorance et leur stupidité, sont d'une délicatesse extrême sur le point d'honneur; et, quoiqu'ils servent sans rétribution, comme

je l'ai dit, rien ne les rend plus heureux que d'être appelés au champ de la gloire. Ils sont d'un orgueil excessif, et regardent non seulement les Français comme la seule nation civilisée du monde, mais eux-mêmes comme la fleur de la nation française. J'ai ouï dire qu'ils avaient beaucoup d'aversion et de mépris pour les troupes réglées qui vinrent de France, dans la dernière guerre ; ils ont eu cependant la plus haute vénération et le plus vif attachement pour le feu marquis de Monthéalm, qu'ils révèrent presque jusqu'à l'idolâtrie ; j'en ai même vu plusieurs, après ce long intervalle écoulé depuis sa mort, verser des larmes au seul nom de ce guerrier : honorable tribut à la mémoire d'un chef également brave et humain, dont le sort cruel arracha même des pleurs à ses ennemis, le jour où il tomba sous leurs coups.

Une personne attend ma lettre et me

presse de la finir ; je n'ai que le temps d'assurer votre Seigneurie de mon respect, et de l'empressement que je mettrai toujours à suivre ses ordres.

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, avec la plus haute considération,

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur,

WILLIAM FERMOR.

LETTRE LXXIII.

Miss Montaigu, à miss Fermor.

JE vous l'avoue, ma chère, je trouve un charme inexprimable dans sa conversation ; l'amour lui-même est, je crois, moins tendre et moins vif que mon attachement pour Rivers. Dès le moment où je le connus, je perdis toute espèce de goût pour les entretiens où il

n'était pas intéressé ; votre conversation même, tout aimable qu'elle est, acquiert encore plus d'agrément à mes yeux, lorsqu'il en est le sujet.

Quand j'appèle amitié le sentiment profond qu'il m'inspire, ce n'est pas que je veuille paraître ennemie d'une affection plus tendre, ou que je ne le croye pas susceptible de l'éprouver ; tout ce que j'entends vous dire, c'est que dans la situation où le sort nous place l'un et et l'autre, il nous est impossible de songer à former d'autres liens que ceux de l'amitié. J'ai fait mes efforts pour ne voir en lui qu'un ami, et j'espère avoir réussi. La médiocrité de sa fortune ne lui permet pas de négliger ce point dans la femme qu'il choisira, et la mienne est trop modique pour satisfaire à cette juste ambition. Je ne vous le cache pas, si j'avais des mondes entiers, ils seraient à sa disposition ; mais je ne suis pas assez égoïste pour désirer, ni assez

romanesque pour attendre qu'il me sacrifie tous les avantages auxquels il peut prétendre, et renonce au monde, à l'éclat du rang dont il peut jouir, pour vivre avec moi dans l'obscurité.

Quant à la censure de deux ou trois femmes, j'y suis parfaitement indifférente ; mon cher Rivers m'estime, il approuve ma conduite : toute autre considération ne peut m'occuper ; les suffrages de l'univers entier me seraient moins agréables qu'un signe d'approbation de sa part.

Je suis étonnée que votre père me connaisse assez peu pour me croire susceptible d'être influencée dans cette démarche même par vous; lorsque je me déterminai à refuser les offres de sir Georges, ce n'était que par le propre mouvement de mon cœur. La vue du colonel Rivers m'apprit qu'avant ce jour, mon cœur ne connaissait pas encore la véritable tendresse; dès-lors ma vie s'est écou-

lée dans un combat continuel entre ma raison, qui me faisait voir la folie et l'inconvenance d'épouser un homme lorsque je lui en préférais un autre, et ce faux point d'honneur qui me retenait, joint à la crainte mal fondée d'affliger sir Georges par mes refus; enfin une suite de circonstances favorables, m'a délivrée de cet état pénible, et m'a rendu l'heureuse liberté d'agir selon mon inclination.

D'après cette explication franche, vous jugerez, ma chère, de la résolution positive que j'ai dû prendre. Quoique je n'aye pas la moindre idée que mon sort puisse être jamais uni à celui du colonel Rivers, soyez assurée que je n'accepterai pas la main d'un autre, tant que mes sentiments pour lui seront tels que je les trouve aujourd'hui dans mon cœur.

Je vois avec peine, dans la lettre que mistriss Melmoth vous adresse, l'i-

dée qu'elle voudrait vous donner que Rivers n'a paru s'attacher à moi que par un motif de vanité, mais elle cherche vainement à détruire l'opinion flatteuse que j'ai de lui ; vous savez qu'il ne m'a jamais témoigné la moindre préférence marquée ; je le croirais incapable de me distinguer par un semblable mouvement ; mais lorsque cela pourrait être, je trouve tant de charmes dans tout ce qui lui est agréable, que je sacrifierais avec joie mon amour propre pour satisfaire le sien.

Adieu. Votre amie,

Émilie Montaigu.

LETTRE LXXIV.

Miss Fermor, à miss Montaigu.

Vous êtes dans l'erreur, ma chère ; vous aimez le colonel Rivers, vous l'aimez, je dirai même avec toute la tendresse exaltée d'une passion de roman ; et, pour vous en convaincre, relisez le dernier passage de votre lettre ; je connais l'amitié et tout ce dont elle est capable ; mais je me défie des sacrifices qui ne sont pas de la nature des siens.

Sondez bien votre cœur, mon Émilie, et faites-moi part du résultat de votre examen ; il est, pour vous, de la plus grande importance de connaître le véritable sentiment qui vous attache à Rivers.

Adieu. Votre amie,

BELL FERMOR.

LETTRE LXXV.

Réponse de miss Fermor.

Oui, ma chère, vous lisez mieux que moi dans mon cœur ; votre Emilie découvre qu'elle aime !..... Mais, dites-moi avec cette franchise et cette confiance qui furent la base de notre amitié, n'est-ce pas dans votre âme que vous avez trouvé le secret de la mienne? ne partagez-vous pas ma tendresse pour le plus séduisant des hommes ? Non, ma chère Bella, vous ne pouvez vous en défendre, et mon malheur est sans remède !..... Il n'est aucune femme sensible qui puisse le voir, sans lui abandonner ses affections les plus chères !..... Il y a mille charmes dans sa conversation, dans ses regards, je dirai même dans la seule inflexion de

sa voix, qui doivent pénétrer une âme comme la vôtre d'une impression profonde.

J'ai remarqué plusieurs fois que vous sembliez l'écouter avec une douce complaisance ; ne croyez pas, ma chère, que je voye d'un œil mécontent la tendre affection qu'il vous inspire ; je le sais trop, tout en lui doit séduire le cœur d'une femme : je n'ai pas le moindre motif de vous en vouloir ; vous n'aviez aucune idée de la passion que je nourris en secret pour lui ; vous me regardiez même à peu près comme la femme d'un autre ; mais, je vous en prie, ma chère, quoique mon cœur soit prêt à défaillir à cette question : votre attachement est-il mutuel, répond-il à vos sentiments de toute sa tendresse ? Je me le rappèle : dernièrement, j'ai trouvé de la froideur dans ses manières ; cette idée m'accable aujourd'hui qu'elle se présente plus vivement à mon es-

prit ; mille sensations douloureuses viènent déchirer mon âme ! devais-je recevoir cette cruelle atteinte des deux personnes que je chéris le plus dans le monde ?..... Ah, ma chère ! c'est plus que votre Emilie n'en peut supporter ! Dites-moi seulement si vous aimez, je n'en demande pas davantage : mais puis-je en douter encore ?..... Est-il sur la terre un seul homme qui saurait plaire à côté de Rivers ?

LETTRE LXXVI.

Miss Fermor, à miss Montaigu.

Vous m'avez devinée, ma chère Emilie ; *j'aime*, non pas tout-à-fait d'une manière aussi languissante que vous ; mais enfin j'aime dans le sens que ce mot exprime, et vous me permettrez d'ajouter que je suis aimée !

est inutile de vous nommer l'objet de mes affections, puisque vous avez *si poliment* approprié tout le sexe au *colonel Rivers*.

Cependant, pour vous convaincre qu'il est possible que vous tombiez dans l'erreur, je vous dirai que c'est l'aimable Fitzgérald qui a su toucher mon cœur, et qu'il me paraît dix fois plus séduisant que votre *incomparable* Rivers ; je vous entends m'accuser d'une bizarrerie choquante dans mes goûts ; mais que voulez-vous ? cela est ainsi ; en vérité, je serais presque tentée de me fâcher que vous eussiez pu *vous défendre* d'un sentiment passionné pour mon charmant Fitzgérald ; un Irlandais de haute et belle taille, œil expressif, démarche noble, sont, à mon avis, des avantages bien suffisants pour faire des conquêtes. Oui, ma chère, *il existe sur la terre un mortel*, même dans la petite ville de

Québec, qui *sait encore plaire* à côté de Rivers ; mais j'espère, mon aimable Miss, que s'il n'y avait en effet qu'un seul être dans ce bas monde qui possédât l'art de plaire, vous n'auriez pas assez d'égoïsme pour vouloir vous en emparer. Quant à moi, quoique j'aime infiniment Fitzgérald, je n'imagine pas que toutes les femmes doivent en être éprises comme je le suis moi-même ; allez, vous êtes une tête folle, et ne savez plus en vérité ce que vous dites. Sans doute Rivers est un homme très-agréable, mais il est possible qu'*une femme puisse le voir sans lui abandonner ses affections les plus chères*, sans mourir pour lui d'une tendre passion, et de cela voyez-en l'exemple dans votre amie Bell.

Adieu ! Soyez plus raisonnable, et croyez toujours à mon attachement.

BELL FERMOR.

P. S. Voudriez-vous aller, ce ma-

tin, sur la glace jusqu'à Montmorency, et dîner à l'Isle-d'Orléans ? Oserez-vous bien vous aventurer avec *le plus séduisant des hommes*, dans une voiture fermée ? Ne me répondez rien à ce sujet, car je suis sûre que vous ne me diriez que des extravagances.

LETTRE LXXVII.

Réponse à miss Fermor.

Je suis bien aise que vous ne voyiez pas le colonel Rivers des mêmes yeux que moi ; cependant cela me paraît fort étrange ; comment avez-vous pu donner à un autre des sentiments de préférence ? j'en suis presque blessée ; mais je n'en dirai pas davantage, car je pense avec vous qu'il n'est guère possible de ne pas déraisonner, lorsqu'on veut commenter un semblable sujet.

Je vous accompagnerai à Montmorency; et, pour vous donner une preuve de ma *grande force d'âme*, je m'exposerai, dans une voiture fermée, avec le colonel Rivers, quoique, dans la situation délicate où nous sommes l'un vis-à-vis de l'autre, j'aurais préféré votre père pour mon conducteur.

Adieu. Votre amie,

Émilie Montaigu.

LETTRE LXXVIII.

Miss Fermor, à miss Montaigu.

Vous avez raison, ma chère, il est plus convenable d'aller avec mon père; j'aime beaucoup la prudence; ainsi donc j'enverrai prier mademoiselle Clairant de vous remplacer dans la voiture de Rivers.

Bonjour.

Bell Fermor.

LETTRE LXXIX.

Miss Montaigu, à miss Fermor.

Vous êtes une maligne personne ; eh bien, je m'embarquerai avec Rivers ; votre père accompagnera madame Villiers, qui se formalise ordinairement, comme vous le savez, lorsque nous ne la mettons pas de nos parties. Vous inviterez une autre fois mademoiselle Clairant.

Adieu.

Emilie Montaigu.

LETTRE LXXX.

Miss Fermor, à miss Lucie.

Ceux qui n'ont entendu parler de l'hiver des Canadiens que dans ce qui re-

garde le froid, doivent le supposer une fort triste saison, et je vous assure que c'est tout-à-fait le contraire. Il y a bien, à la vérité, quelques jours où le temps est tellement rigoureux, que l'on ne pourrait s'en faire une idée juste, ayant de l'avoir éprouvé; mais ces jours de souffrances cruelles s'élèvent tout au plus au nombre de douze ou quinze, pendant le cours de l'hiver, encore ne viènent-ils pas de suite; il y a des intervalles, et leur époque arrive lorsque le vent du nord-est souffle; il vient de lacs, de rivières glacées, de bois et de montagnes couvertes de neige; le froid qu'il apporte est si vif, que les habitants ne pourraient le supporter, s'ils n'avaient, pour s'en garantir, une quantité de fourrures de tous genres, dont ce pays abonde.

Ainsi défendues contre les atteintes de l'air, les belles de la contrée mettent au défi l'hiver du Canada; et cette sai-

son, qui sans doute vous paraît effrayante, est cependant celle de la gaîté et des festins.

Mais une des choses qui me charment le plus, c'est qu'il n'y a pas de pays où les femmes ayent un empire aussi puissant; le moindre agrément qu'elles possèdent suffit pour leur attirer une foule d'admirateurs qui sollicitent, comme une faveur spéciale, le plaisir de les accompagner à quelque partie, et chaque jour en amène deux ou trois.

J'arrive de la plus agréable promenade que j'aye faite de ma vie; c'est à l'Isle-d'Orléans, par la cascade de Montmorency; ce lieu qui touche au bassin de Québec, est à peu près à neuf milles de distance de la ville; mais comme en hiver on est forcé de suivre le courant d'eau, pour y arriver, la route directe se trouvant interceptée par les inégalités de la glace, il y

a trois fois plus de chemin à faire. Vous penserez sûrement qu'une route semblable doit manquer du charme principal pour les voyageurs, celui de la variété, et vous imaginerez que ce n'est qu'un chemin triste, insipide, sur une plaine uniforme de neige: point du tout, ma chère; nous avons passé des collines et des montagnes de glace, dans le court espace de ces neuf milles. Le bassin de Québec est formé par le confluent de la rivière St.-Charles et Montmorency, avec la grande rivière St.-Laurent; la rapidité de son cours, à mesure que les rivières sont saisies par la gelée, rompt la glace et la conduit en amas jusqu'à ce qu'elle forme un rocher transparent d'une hauteur étonnante, et dont la force résisterait à la violence d'une mer furieuse.

Ce spectacle imposant a contribué pour beaucoup à nous rendre le voyage un des plus agréables que vous puissiez

imaginer; l'azur d'un beau ciel, l'éclat éblouissant du soleil, les couleurs brillantes que ses rayons réfléchissaient alors sur ces montagnes transparentes de glace, la vitesse avec laquelle nous étions obligés de courir, pour éviter la rencontre de quinze à vingt voitures; ces rocs de cristal qui se présentaient à nos yeux lorsque nous avions atteint la hauteur de ces monts glacés; la perspective effrayante des montées et des descentes, qui cependant n'offrent aucune espèce de danger; tous ces objets variés donnaient à ces lieux un aspect de grandeur et de magnificence, qui nous tenaient dans l'enchantement.

Vos climats les plus rigoureux ne vous donneront jamais la moindre idée de nos gelées du Canada; vous ne pouvez également en avoir une de nos plaisirs, de l'agrément de courir avec la rapidité de l'éclair, dans une voiture fermée, avec un aimable et galant con-

ducteur, dont l'esprit devient encore plus vif et plus séduisant par le tableau pittoresque qui l'environne ; je ne dis rien de l'influence de la jolie dame qu'il a le bonheur d'avoir à ses côtés. Imaginez que le versement des voitures n'a même rien d'alarmant ; vous êtes conduit mollement sur un lit de neige, et vous ne courez pas le moindre danger ; les accidents de cette espèce ne font que donner à votre chevalier l'heureuse occasion de varier le ton de ses galanteries, et de vous montrer des soins plus empressés.

Mais il est à peu près temps de revenir à Montmorency ; pour éviter cependant de nous fatiguer l'une ou l'autre, je remettrai la fin de ma relation de voyage à une seconde lettre qui probablement accompagnera celle-ci ; j'ai toujours pensé que deux lettres d'une étendue modérée valaient mieux qu'une

seule très-longue, et je sais que vous êtes de mon avis là-dessus.

Adieu. Votre amie,

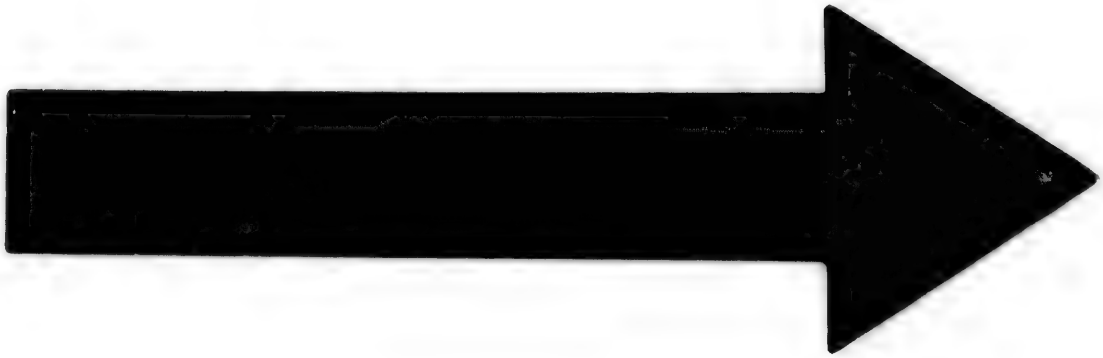
BELL FERMOR.

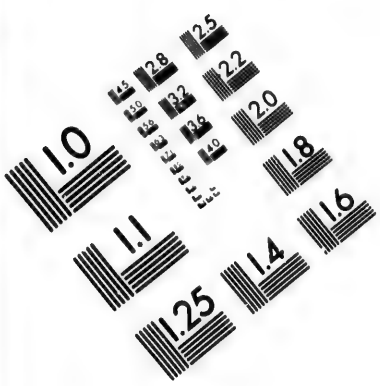
LETRRE LXXXI.

De la méme, à la méme.

AINSI, ma chère, comme je vous le disais, la route de Montmorency !..... Où en étais-je, Lucie, je n'en sais plus rien ; ah ! je crois, près de l'embouchure de la baie, où se trouve la belle cascade dont je dois vous donner une description d'hiver, et dont je ne vous ai dit qu'un mot lorsque je vous ai fait celle des rivières qui la produisent.

La route, près d'un mille avant que l'on ne se trouve à cette baie, est comme une glace unie, sans aucune de ces





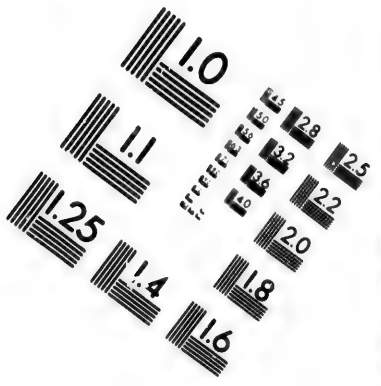
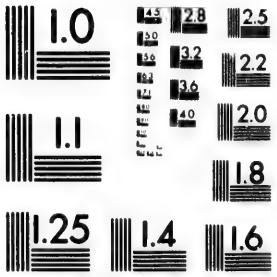
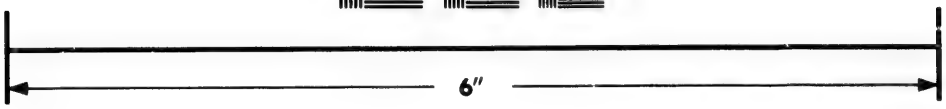
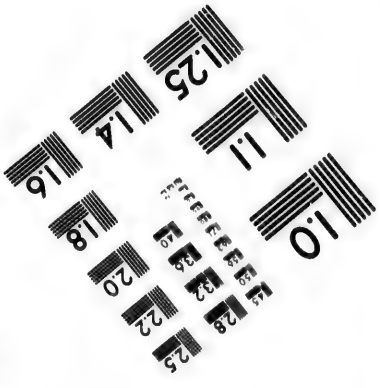


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
2.2
2.0
1.8
1.0

montagnes de cristal dont je viens de vous parler : montagnes étonnantes qui donnent, avec les craintes chimériques du danger et de la difficulté à les franchir, l'idée de la beauté et de la magnificence.

En approchant par degrés de la baie, vous êtes frappé d'un étonnement religieux qui augmente à chaque pas que vous faites pour vous en avancer ; les yeux ne peuvent se lasser de contempler cet ouvrage merveilleux de la nature ; la beauté, les proportions, le sublime, la majesté sauvage, tout ce qui peut offrir l'aspect le plus noble et le plus imposant, est réuni dans ce chef-d'œuvre divin qui surpasse toutes les productions de l'art ; un sentiment pieux se mêle à l'admiration qu'il inspire : l'âme est pénétrée de la toute-puissance du grand architecte de l'univers.

Le roc, sur le côté, à l'orient, qui

est le premier objet qui frappe la vue, est une glace unie formant un précipice perpendiculaire de toute la hauteur de la cascade : le sommet qui est un peu saillant, est agréablement couvert de pins, de sapins, de petits arbustes de mille espèces, dont la verdure paraît d'une couleur plus animée, plus agréable, par le contraste qu'elle produit avec la blancheur de la neige qui l'environne, et qui se trouve irrégulièrement sur les branches, où elle répand une clarté brillante en se fondant à demi aux rayons du soleil. Une quantité de petits arbrisseaux couvrent le côté de la descente ; et comme ils prènent leurs racines dans les fentes presque imperceptibles du rocher, ils paraissent, lorsqu'on les voit, depuis le bas du précipice, ne tenir à rien, et n'être soutenus que par les airs.

Le côté opposé est également élevé, mais sa pente est plus douce ; alors il

se trouve, sur les inégalités du roc, une plus vaste étendue ; cette partie du rocher est aussi couverte d'arbres de toute espèce.

Le moment le plus favorable pour contempler ce prodige étonnant de la nature, est sans doute dans les premiers beaux jours d'été, lorsque les arbres ont entièrement développé leur feuillage, que la verdure est animée, chaque buisson, chaque arbuste en fleur, et quand la rivière, grossie par le flux des eaux des montagnes voisines dont elle tire sa source, se jète avec impétuosité dans ces torrents tumultueux ; c'est alors que le spectateur reste immobile de surprise et d'admiration.

Le tableau que cet objet présente en hiver, quoiqu'il ait ses beautés particulières, a cependant quelque chose de la tristesse et du repos insipide de cette saison ; la rivière étant bornée de tous côtés pendant la gelée, et ses canaux

devenus plus étroits qu'en été, fournit une masse d'eau moins considérable, pour soutenir la cascade ; et la chute, quoique forte et rapide, n'étant pas absolument perpendiculaire, forme, sur la pente et sur les projections du rocher, des amas de glace qui présentent à l'œil mille sortes de figures dans leur construction bizarre.

Le torrent qui, peu de temps avant, tombait avec une si grande impétuosité, a maintenant un cours lent et majestueux en quelques endroits ; dans un autre, il semble presque suspendu au milieu des airs ; plus loin, rompant avec force tous les obstacles qui arrêtent sa course, il redouble de furie, et ses flots tumultueux se jètent avec fracas dans le bassin, d'où s'élève une masse d'eau qui se glace aussitôt dans les airs, et présente, de chaque côté, la forme irrégulière d'un parapet, et de front (le jet-d'eau se trouvant plus large et

plus élevé), une haute et magnifique pyramide de glace. Mais je ne vous ai décrit qu'une partie de la grandeur, de la beauté de ces lieux enchantés, et de l'admiration qu'ils inspirent ; si vos yeux pouvaient les contempler un moment, ils vous instruiraient mieux que les descriptions les plus éloquentes ne pourraient le faire; oui, je le dis avec assurance, tant que vous n'aurez pas vu la rivière et la cascade de Montmorency, croyez que vous ne connaîtrez pas le plus bel ouvrage de la création.

Enfin, ma chère, comme vous le voyez sûrement, la tête me tourne de Montmorency ; je puis à peine quitter mon style poétique, pour vous dire que, de cet aimable lieu, nous avons passé la glace jusqu'à l'Isle-d'Orléans, et que nous avons dîné en pleine campagne, sur près de six pieds de neige, à la chaleur douce et bienfaisante du

soleil, quoique nous ne soyions encore qu'au mois de février, temps où l'on sent à peine ses rayons en Angleterre.

Fitzgérald, pendant toute la route, m'a parlé avec feu de ses tendres sentiments, et je n'ai jamais eu tant de complaisance à l'écouter.

Adieu. Voilà deux lettres d'une longueur énorme ; écrivez-moi donc plus souvent ; vous êtes une paresseuse, et vous voulez que je sois constamment pour vous à mon bureau! Adieu. Malgré votre négligence, je suis toujours votre amie,

BELL FERMOR.

P. S. Savez-vous que votre frère est d'une adresse admirable ? il a feint, au retour, de s'égarer un moment loin de la route, et il a resté dix minutes avec Emilie en arrière de la société ; je soupçonne qu'il pourrait bien s'être passé quelque chose de semblable à

une déclaration, car elle a rougi ; un coloris vermeil brillait sur ses joues, lorsque, de retour à Sillery, elle est entrée avec lui dans le salon.

Adieu encore une fois.

LETTRE LXXXII.

Miss Fermor, à miss Lucie.

Je m'étais trompée, ma chère ; pas un seul mot d'amour entre Emilie et votre frère, du moins elle me l'a positivement assuré ; cependant je me persuade toujours que le sujet de leur conversation était fort tendre, car elle rougit, plus que jamais, quand il paraît ; et sa voix, lorsqu'elle lui parle, a je ne sais quelle douceur qui ne peut échapper à une personne de ma pénétration.

Imaginez-vous, ma chère Lucie,

qu'il y a dans ce pays une insolente petite miss, une demoiselle Clairant, qui, pour des traits et un teint passables, se croit une personne charmante, et se donne les airs de vouloir rivaliser en beauté avec Emilie et moi.

Si la nature, comme je le pense, nous a donné ce précieux avantage, dans le dessein de nous rendre agréables aux autres, celle qui plaît davantage, c'est-à-dire celle qui fait naître le plus de passions, est, sans contredit, la plus belle; et dans ce cas, j'ai quelque raison de croire que votre petite amie Bella mérite aussi bien que personne le privilége d'occuper le rang de la beauté; les yeux des hommes trouveront peut-être qu'elle est belle, mais intérieurement je ne sais quoi leur dira que je le suis.

Il n'y a rien, à mon avis, de plus insipide et de moins intéressant qu'une beauté à laquelle on a froidement donné

ce titre, que les hommes évaluent son prix, qu'ils choisissent par vani et non par inclination.

Je me rappèle qu'un nommé sir Cha les Herbert, un capitaine du régimen de mon père, consentit à se marier ave miss Raymond, sans la connaître, su le bruit qu'elle faisait dans le monde comme une beauté célèbre, quoiqu'il n fût à la connaissance de personne qu'ell eût jamais inspiré de passion réelle Enfin, il la vit, non avec ses yeux, ma avec ceux du public ; ses charmes l parurent tels qu'on les lui avait exaltés et jusqu'au moment où il devint so époux, il ne s'aperçut nullemen qu'elle n'était pas de son goût, secre qui cependant était de quelque im portance pour son bonheur.

J'ai connu, à la vérité, quelque beautés qui pouvaient joindre à ce titr le don de plaire : celles qui possédaien ces charmes précieux qu'on appè

grâces, qui sont indépendants de la beauté, et qui séduisent le cœur à la première vue; mais je hais cordialement ce qu'on nomme *les belles femmes*. Ne le pensez-vous pas comme moi, Lucie, que *ces belles femmes* sont des êtres détestables? Je l'avoue, c'est mon opinion : elles me paraissent excellentes pour faire l'ornement des promenades publiques; mais pour toucher le cœur!.. je ne le crois pas, ma chère; on voit fort peu d'hommes avoir le goût du grand sublime en beauté.

Les hommes!..... mais ils sont tous en démence; je crois, Lucie, qu'il n'en existe pas qui ayent l'esprit de penser par eux-mêmes : il y a dans le monde beaucoup de Charles Herbert; j'en ai connu mille assez faibles pour refuser de se lier à la femme qu'ils chérissaient le plus, parce qu'elle n'était pas trouvée charmante par le plus grand nombre de leurs amis.

Les femmes n'ont pas cette faiblesse en général, et fixent plus souvent leur choix par affection, que les hommes. Nous sommes cent fois plus sages, Lucie, que tous ces êtres importants, ces créatures d'intelligence supérieure, qui décident à jamais de leur destinée sur le rang ou la fortune, et, loin de remplir les vues que la nature dictait à leur raison et à leur cœur, agissent lâchement d'après la volonté des autres.

J'aime beaucoup mieux, je crois, juger mal, que de ne le pas faire par moi-même.

Adieu. Je vous embrasse. Votre amie,

BELL FERMOR.

LETTRE LXXXIII.

Le colonel Rivers, à miss Lucie.

Après avoir donné quelques jours à de sérieuses réflexions, je me détermine enfin à rechercher ouvertement la main d'Émilie ; mais avant de lui faire l'aveu de mes sentiments, je veux aller voir des terres incultes, dans le voisinage de la propriété de madame Desroches, situées sur les bords d'une très-belle rivière, près celle de St.-Laurent, et qui, je pense, peuvent se cultiver à moins de frais que celles qui touchent le lac Champ***, quoique dans un sol plus aride. Si je fais cette acquisition, je tâcherai d'y joindre la possession que madame Desroches a mise en vente ; elle m'ouvrira la route de St.-Laurent, et alors doublera la valeur de mes

terres. J'aime, j'idolâtre cette femme charmante ; mais je ne souffrirais jamais que ma tendresse la rendît malheureuse, ou la fît descendre du rang où elle est née. Si je puis, par l'exécution de mon projet, qui serait pour ce pays un établissement très-avantageux ; si je puis, de cette manière, lui offrir un sort doux et tranquille, j'emploîrai tous mes soins, tous mes efforts à lui inspirer une affection plus vive et plus tendre que l'amitié dont elle veut déjà bien m'honorer ; s'il était possible qu'elle reconnût mon amour de toute la tendresse dont elle est capable, je le sens à mon cœur, bientôt le Canada ne serait plus pour elle un lieu d'exil ; mais si je me flatte d'un vain espoir, si la froide amitié est l'unique sentiment qu'elle puisse éprouver pour moi, je partirai sans délai pour l'Angleterre, et je m'établirai avec vous et ma mère dans la petite ferme que nous possé-

dons à la campagne. Vous me direz peut-être, pourquoi ne voulez-vous pas comprendre Emilie dans ce projet ? ma chère Lucie, je suis presque honteux de vous avouer le motif qui me retiendrait ; mais telle est notre faiblesse, que nous sommes tous guidés par les sots préjugés que nous croyons mépriser ; je ne supporte pas l'idée que mon Emilie, après avoir refusé des livrées, des équipages, puisse vivre au dessous du faste, même convenable à sa naissance, et celui dans lequel elle a toujours vécu.

Je sais que c'est une folie, un orgueil méprisable ; mais cette folie, cet orgueil, je ne puis les vaincre.

Il y a des moments où je crois m'élever au-dessus de ces vils préjugés, et bientôt, en dépit de ma raison, ils reprènent tout leur empire.

Pourriez-vous, ma Lucie, vous décider à venir nous rejoindre ? dites à

ma mère que je lui bâtirais un palais rustique, et que je formerais pour vous deux une petite principauté.

Je vais faire mon voyage secrètement, parce que je craindrais que l'on ne vînt traverser mes vues, si quelque personne en était instruite. Je partirai le soir, et je ferai un détour pour aller passer la rivière au-dessus de la ville. Je ne préviendrai pas même à Sillery de mon départ ; je pense être de retour dans trois ou quatre jours, et je sais que votre amie Bella serait curieuse de connaître le sujet de mon voyage.

Adieu. Je suis, avec une tendre affection, votre frère

Edouard Rivers.

LETTRE LXXXIV.

Miss Fermor, à miss Lucie.

VOTRE frère est parti pour je ne sais quel pays; tout le monde l'ignore, et il n'a pas même pris congé de nous avant son départ. Nous sommes très-piquées de ce procédé, ma chère, et c'est bien avec quelque raison.

Quatre heures.

J'apprends une singulière nouvelle, Lucie; on dit que le colonel Rivers est parti dans l'intention d'offrir sa main à madame Desroches, une jeune veuve chez laquelle il a passé quelque temps cet automne. S'il faut ajouter foi à ce bruit, s'il se confirme, je maudis tous les hommes sans exception; réellement, la manière dont il nous a quit-

tées est fort étrange, et la dame est, dit-on, agréable et riche; mais s'il n'aime pas Émilie, je le trouve, en vérité, bien cruel de lui avoir montré des soins qui ont excité et nourri sa passion secrète ; je ne puis le croire capable d'une telle conduite : ce n'est pas qu'il lui ait jamais fait ouvertement aucune déclaration ; mais un homme d'honneur ne trahit point la vérité, même dans l'expression de ses yeux, et les siens avaient un langage qui n'était pas équivoque.

Vous ne pouvez, ma chère Lucie, vous peindre son trouble et sa confusion, lorsqu'elle apprit qu'il était allé faire une visite à madame Desroches ; mais quand elle sut dans quel dessein, je fus obligée de l'emmener hors de la chambre où elle aurait laissé voir tout l'excès de sa passion ; je crus véritablement qu'elle allait se trouver mal, lorsque nous fûmes sorties.

Neuf heures.

J'ai renvoyé toute la société pour aller prendre le thé dans la chambre d'Émilie ; à peine a-t-elle prononcé quelques mots : combien je souffre pour elle! son abattement, sa paleur m'effrayent : de grosses larmes viènent à chaque instant mouiller sa paupière ; est-il possible que Rivers ait à se reprocher un semblable procédé ? sa tendresse n'a pu échapper à ses yeux pénétrants : d'ailleurs elle n'était que trop visible pour tout le monde.

Dix heures.

Pas une ligne encore de votre frère : seulement la confirmation qu'il est chez madame Desroches : nous le savons de quelques canadiens qui l'y ont vu, et qui sont arrivés ce matin. Je suis très-inquiète, Lucie, quoique je ne donne pas une grande confiance aux rapports ;

il pouvait bien nous dire au moins où il allait.

Je plains, de toute mon âme, la pauvre Émilie ; elle ne dit rien, mais la douleur s'exprime dans ses yeux, dans son maintien, avec une éloquence vraiment touchante.

Trois heures.

Je viens de passer deux heures avec la douce et tendre victime ; enfin, sur quelques mots que j'ai hasardés, elle a pris sur elle assez de force pour m'entretenir de l'important sujet ; elle ne m'a pas caché qu'elle serait très-malheureuse si la nouvelle répandue se vérifiait, quoiqu'elle n'eût aucune espèce de reproches à faire au colonel Rivers, puisqu'il ne lui avait jamais dit un seul mot qui parût l'indice d'un sentiment plus tendre que celui de l'amitié ; que si l'amour-propre ou sa tendresse l'avaient trompée, son cœur seul était à

blâmer ; elle a encore ajouté qu'elle désirait son mariage avec madame Desroches, s'il pouvait le rendre heureux ; mais en exprimant ce vœu, une larme involontaire semblait contredire la générosité de ses sentiments.

Je vous en demande pardon, ma chère, mais, il faut que je vous le dise, mon estime pour votre frère a considérablement diminué ; je ne puis m'empêcher de craindre que ce fâcheux bruit n'ait quelque fondement, et que c'est là ce que mistriss Melmoth entendait, lorsqu'elle a écrit qu'il avait un attachement. Si votre frère est capable de cet indigne procédé, je sens que ma haine s'étendra sur tout son sexe, et je renverrai promptement Fitzgérald.

J'ai bien peur que mistriss Melmoth ne connaisse mieux les hommes que nous, jeunes imprudentes que nous sommes ; elle me mandait une fois qu'il ne s'attachait à Émilie que par vanité,

et je commence à croire qu'elle avait raison.

Qu'il est cruel dans sa conduite, l'homme qui, par amour-propre, ou peut-être seulement pour égayer quelques heures de loisir, peut feindre des sentiments qu'il n'a pas, et par cette adresse perfide, trompe et séduit le cœur d'une femme étrangère à l'artifice! En vérité, de toutes celles que les passions subjuguent, et qui perdent à la fois l'honneur et leur propre estime, aucune ne se rabaisse autant à mes yeux, que l'être capable de ce dernier degré de séduction.

De quel droit vient-il empoisonner l'existence de la plus aimable des femmes? celle qui ne serait pas encore indigne de lui, quand il serait le premier prince de l'univers, et je puis dire, qui a sacrifié l'opulence et la grandeur à sa endresse pour lui?

Excusez, Lucie, la chaleur avec la-

quelle je traite un sujet qui vous touche de si près ; cependant, comme elle peut vous être désagréable, je bornerai là mes réflexions.

Adieu. Votre amie sincère,

BELL FERMOR.

LETTRE LXXXV.

Le colonel Rivers, à miss Lucie.

JE viens, ma chère Lucie, de faire une découverte qui m'a causé beaucoup de trouble et d'ennui. Madame Desroches, d'après le zèle que j'ai mis à la servir dans une une affaire où elle était fortement lésée, sur une seconde visite que je lui ai faite, de certaines attentions involontaires, et quelque douceur dans les manières que j'ai avec toutes les femmes, a supposé que j'étais amoureux d'elle ; et avec une fran-

chise noble, une délicatesse, que nulle expression ne peut rendre, elle m'a laissé voir qu'elle était loin d'être indifférente à mes soins.

Je fus d'abord extrêmement embarrassé ; mais un instant de réflexion me fit considérer que les dames, en général, voyent toujours avec une sorte d'intérêt celui dont le cœur se livre au tendre sentiment de l'amour, quoiqu'un autre en soit l'objet ; c'est un nouvel esclave qui reconnaît le pouvoir de leur sexe, et qui vient ajouter à leurs triomphes ; un indifférent, au contraire, doit leur paraître une espèce de rebelle à leur empire. Je réfléchis encore que l'aveu d'une première inclination ne peut en rien blesser la vanité la plus scrupuleuse ; je me déterminai donc à lui faire la confidence de ma passion pour Émilie : sans toutefois lui ôter l'idée que si mon cœur eût été libre, ses charmes l'auraient enchaîné.

Je lui fis cette explication délicate avec toute la précaution, tout ce que la douceur de l'amitié et la politesse pouvaient me suggérer. Elle en fut un moment frappée ; mais bientôt elle reprit assez de calme pour me dire qu'elle était extrêmement flattée de cette preuve de mon estime et de ma confiance ; qu'elle me croyait le seul homme capable d'être aussi respectueux pour une femme qui, lui ayant fait l'aveu de sa prévention flatteuse, ne lui avait pas caché qu'il était à ses yeux le plus aimable de son sexe; qu'elle avait ouï dire souvent qu'il n'existait pas d'amour aussi tendre que celui qui naissait de l'amitié ; mais qu'elle avait aussi la persuasion que l'amitié la plus douce était celle qui venait de l'amour ; qu'elle m'offrait cette vive et sincère amitié, et ne chercherait plus, à l'avenir, son bonheur que dans ce qui pourrait assurer le mien.

Le croiriez-vous, ma chère ? depuis cette confidence, je me sens pour elle un mouvement de tendresse que je ne puis définir : ce n'est pas de l'amour, puisque j'aime, je chéris un autre objet; mais il me semble que c'est un sentiment plus vif et plus agréable que celui de l'amitié.

Je ne puis vous rendre le plaisir que je trouve dans sa conversation ; elle possède le meilleur jugement, un esprit fin, un cœur sensible, et je ne sais quelle douceur, quelle aimable vivacité dans les manières, qui, en général, plaisent infiniment aux hommes. Mon Émilie ne pourra se défendre de l'aimer ; je veux chercher à former entre elles une liaison intime ; elle m'a promis de faire un petit voyage à Québec dans le courant de mai ; je serai vraiment heureux de lui prodiguer tous les soins qui pourront lui être agréables, pendant le séjour qu'elle y fera.

J'ai vu les terres dont je vous ai parlé, et j'en suis fort content; je crois que c'est dans ce pays que je me fixerai définitivement, si l'aimable Émilie, comme j'en nourris l'espoir, veut bien agréer mes vœux. Je suis absolument déterminé à l'instruire de ma passion aussitôt que je serai de retour, mais je suis forcé de le remettre encore à quelques jours de plus que je ne comptais.

Je suis d'autant plus satisfait de cette habitation, qu'elle est voisine de celle de madame Desroches, en qui mon Émilie trouvera une connaissance agréable, et une amie digne de son estime.

Adieu, ma chère Lucie.

Votre affectionné frère,

Édouard Rivers.

P. S. J'ai choisi le site le plus heureux, le plus gai de la nature, pour l'emplacement de la maison que je veux

faire construire à ma mère ; mais n'est-ce pas m'abuser d'une vaine espérance que de me flatter qu'elle veuille bien venir habiter avec moi ces contrées ?

LETTRE LXXXVI.

Miss Fermor, à miss Lucie.

Toujours avec madame Desroches ; vous conviendrez, Lucie, que les apparences ne sont pas en sa faveur ; mais il est inutile de vous dire tout ce que je pense à cet égard. Pauvre Émilie ! nous sommes continuellement en guerre, parce qu'elle persiste à justifier sa conduite ; elle prétend qu'il est en droit d'offrir sa main à qui bon lui semble ; que son attachement pour lui n'est pas un lien qui doive engager son honneur, et qu'au surplus il n'a pas le moindre doute qu'il soit l'objet de ses préfé-

rences ; qu'elle ne peut accuser que la faiblesse de son propre cœur qui l'a trompée, dans la fausse persuasion que sa tendresse était partagée. C'est assez vous entretenir de ce pénible sujet ; mais je ne puis m'empêcher de le dire encore, tout, dans sa conduite, a dû lui prouver qu'il avait la plus forte passion pour elle, si ce n'est une déclaration positive qu'il ne lui a pas faite.

Elle parle de retourner en Angleterre aussitôt que la rivière sera navigable ; si votre frère se marie, en effet c'est, je crois, le seul parti qu'elle ait à prendre.

Je suis presque fâchée maintenant qu'elle ait refusé les offres de sir Georges ; elle aurait joui de tous les agréments d'un mariage riche et brillant : quant à l'amour, je commence à croire que les hommes n'en sont pas susceptibles ; quelques-uns pourront l'exprimer avec éloquence, mais l'intérêt per-

sonnel et la vanité me paraissent les seules passions qui puissent pénétrer dans leur âme. En vérité, je le déteste, ma chère, ce sexe orgueilleux et méchant.

Adieu. Votre amie,

BELL FERMOR.

LETTRE LXXXVII.

*Le capitaine Fermor, au Comte de***.*

MONSEIGNEUR,

Je me défie toujours de mon propre jugement, lorsqu'il n'est pas d'accord avec celui de votre Seigneurie; mais, dans cette circonstance, j'ose le défendre, et vous assurer qu'il est conforme à la raison : permettez-moi de

vous le dire, vous ne pouvez concevoir un dessein plus fâcheux pour les autres, que celui de vous retirer au milieu d'un petit cercle d'amis, loin de ce monde brillant dont vous avez fait si long-temps un des premiers ornements. Vos réflexions sur les désagréments de l'âge, ne sont en aucune manière applicables à votre Seigneurie; je crois qu'à cet égard rien n'est moins infaillible que les registres de baptême. Pourquoi l'homme voudrait-il abandonner la société, lorsqu'il peut encore contribuer à son agrément? L'esprit vif, aimable, la politesse des manières, une gaîté franche, éternisent la jeunesse, comme la stupidité, l'humeur chagrine et maussade, impriment d'avance les ravages du temps sur le front du jeune homme. Sans avoir aucune des qualités brillantes qui distinguent votre Seigneurie, je me trouve encore plus jeune que la plupart de ces

petits maîtres que je vois autour de moi, parce que j'ai plus de gaîté et plus d'envie de plaire.

Ma fille est extrêmement flattée de l'intérêt dont votre Seigneurie veut bien l'honorer : elle est encore miss Fermor, mais sa main est recherchée par un gentilhomme dont les qualités et les manières me plaisent infiniment, et qui, je crois, n'est pas moins agréable aux yeux de ma fille ; cependant je connais trop bien l'esprit contradictoire des femmes, esprit dont elle est amplement partagée, pour lui laisser voir que j'approuve son choix ; je ne sais même s'il ne serait pas d'une bonne politique de feindre quelque répugnance à consentir à cet établissement, pour l'engager à le souhaiter davantage : les jeunes filles, en général, trouvent quelque chose de charmant à résister aux volontés d'un père.

Dans le vrai, j'ai bien un peu de ma

contentement sur son compte, depuis quelque temps, pour avoir contribué, et, je crois, uniquement par opposition à mes désirs, à la rupture d'un mariage dont la réussite me tenait fort à cœur; la demoiselle est fille d'un de mes plus chers amis, et la plus intéressante, la plus aimable femme que j'aye connue; le jeune homme est d'un caractère très-estimable, et vraiment d'un extérieur avantageux; il possède, en outre, une fortune qui, pour les gens d'expérience, doit compenser les agréments qui peuvent lui manquer d'ailleurs. L'aimable dame, après un engagement de deux années, s'est tout-à-coup imaginé que le bonheur ne pouvait exister dans le mariage sans un amour excessif; elle a trouvé que sa passion n'était pas suffisamment romanesque : idée fausse que ma rebelle a fortement encouragée, et l'affaire s'est rompue d'une manière qui a donné lieu d'attribuer cette conduite

extraordinaire à sa prévention favorable pour un autre.

Votre Seigneurie voudra bien m'excuser de l'entretenir d'un sujet qui me touche de si près, quoiqu'il ne l'intéresse pas personnellement. Vous avez bien voulu, dans tous les temps, me donner de si grandes preuves de bienveillance et de bonté, que j'ose encore y compter dans cette circonstance. Votre aimable philosophie vous dira que bien peu de gens aiment à communiquer avec leurs amis, seulement pour les distraire ou les occuper d'eux-mêmes; le plus grand nombre ne cherche qu'à donner carrière aux sentiments de son propre cœur, ou satisfaire la passion dominante du moment.

Dans ma première lettre, je ferai tous mes efforts pour répondre au désir que vous me témoignez de connaître la situation politique et la religion du Canada. Je tâcherai de prendre, à cet égard, des

informations sûres et détaillées ; jusqu'ici je n'en peux juger par moi-même que d'une manière superficielle.

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, de votre Seigneurie,

Le très-humble
et très-obéissant serviteur,
William Fermor.

LETTRE LXXXVIII.

Miss Fermor, à miss Lucie.

Votre frère est de retour ; il s'est présenté hier soir à la maison. Émilie est, en vérité, plus qu'une femme ; je suis toute fière de sa conduite ; il est entré avec son impatience et son empressement ordinaires ; elle l'a reçu avec une dignité froide qui m'a surprise et l'a déconcerté ; il y avait, dans son air, dans tout son maintien, une

indifférence grave et tranquille, qui, je l'ai vu, a blessé vivement l'amour propre de Rivers, et à laquelle le cher monsieur n'était pas le moins du monde préparé. Dans une occasion semblable, j'aurais bien vite tourné mes attentions sur un autre objet, pour lui prouver clairement que j'étais piquée ; elle n'a pas jugé de même : elle a peut-être mieux fait ; mais je n'aurais pas voulu qu'elle choisît le mieux : il est vraiment d'une coquetterie insigne ; car, après tout, je suis intimement persuadée qu'il a beaucoup d'attrait pour Émilie.

Il est resté fort peu de temps, et n'est pas revenu ce matin ; il peut bien bouder tant qu'il lui plaira, mais j'espère que nous lui garderons encore une plus longue rancune.

Neuf heures.

Il est venu dîner, et nous avons gardé notre petit air de réserve pendant

tout le repas ; il a demandé ensuite un moment d'entretien ; ce que nous lui avons refusé, mais avec une certaine voix timide qui me fait craindre que tout le feu du ressentiment ne commence à s'éteindre : il est parti, et la chère Émilie s'est retirée chez elle sous prétexte d'indisposition ; j'ai bien peur que la pauvre tête ne s'égare tout-à-fait.

Huit heures du matin.

Je l'avais bien deviné, Lucie, le dépit ne tiendra pas long-temps ; je l'ai trouvée toute en larmes à la fenêtre, suivant des yeux la voiture de Rivers : elle s'est tournée vers moi avec un regard !..... mon cœur en est pénétré, Lucie.

La faiblesse, la passion, la pusillanimité de la femme, ont prévalu sur sa résolution ; son amour en est seulement plus vif et plus tendre pour avoir été un moment restreint ; elle n'a-

vait pas assez de force pour exécuter la tâche qu'elle avait entreprise ; le ressentiment qu'elle montrait, si vif en apparence, n'était qu'une tendresse déguisée qui reprend son ancienne forme.

En vérité, je vois avec peine qu'il n'y ait pas une seule femme dans le monde aussi raisonnable que moi.

J'ai passé près d'elle une grande partie de la soirée, et il m'a semblé qu'à la fin elle avait repris un peu de calme. J'ai voulu d'abord rappeler son noble courage, mais elle l'a désavoué; elle était impatientée contre moi, mécontente d'elle-même ; elle trouvait qu'elle s'était conduite d'une manière indigne de son caractère : elle s'accusait de caprice de cruauté, d'artifice; disait qu'elle aurait dû le voir, sinon en particulier, du moins avec moi; qu'il était naturel qu'il fût surpris d'un accueil si contraire à celui d'une franche

amitié, et que c'était par ce motif qu'il désirait une explication; que son *Rivers*, et pourquoi pas le Rivers de madame Desroches ? était incapable de commettre une seule action où l'on ne reconnût pas le meilleur des hommes; qu'elle n'aurait jamais dû nourrir le moindre soupçon injurieux à son honneur; que j'avais eu de bonnes intentions, mais que je l'avais privée de l'amitié de son Rivers, qu'elle perdait sans retour par ses procédés ridicules, et que de ce moment son bonheur était détruit pour jamais.

Voyez quelle injustice ! Malgré les meilleures intentions du monde, votre pauvre Bella se trouve accusée; mais, je vous réponds, Lucie, qu'il ne m'arrivera plus d'entrer pour rien dans les querelles des amants.

Je suis bien sûre qu'elle était mille fois plus courroucée contre lui que moi-même; véritablement, c'est aussi

mettre un zèle trop vif à l'intérêt de ses amis.

Adieu, jusqu'à demain.

BELL FERMOR.

Je vous le dis franchement, si Fitzgérald avait fait une visite à quelque veuve, jeune, riche et jolie, qu'il eût passé dix jours avec elle, en tête-à-tête, à la campagne, le tout sans ma permission, il pourrait bien s'en repentir.

Ah! mon Dieu! voilà mon père; je cache bien vite ma lettre.

Bonsoir.

LETTRE LXXXIX.

Le colonel Rivers, à miss Lucie.

IL vient de m'arriver, ma chère, un incident que j'étais bien loin de prévoir; j'ai quitté madame Desroches,

le cœur plein de la tendre et brûlante impatience de l'amour, et j'ai volé vers mon Émilie à Sillery ; le croiriez-vous ? elle m'a reçu avec une froideur dédaigneuse dont je la croyais incapable, et qui m'a frappé comme un coup de foudre.

J'y suis retourné ce matin, et j'ai reçu le même accueil ; j'ai cru voir, de plus, que ma présence lui était désagréable ; cette triste découverte m'a fait abréger ma visite ; et si je peux me décider à persévérer dans ma résolution, je n'y retournerai plus que je ne reçoive une invitation en forme du capitaine Fermor.

Je supporterai tout, hors la perte de son affection ; mon cœur a placé dans le sien toute sa tendresse et toute sa félicité ; j'ai mille raisons de me flatter qu'elle partage mes sentiments ; le caprice trouverait-il une place dans ce cœur où règnent toutes les vertus ?

Il faut qu'on m'ait présenté sous un faux jour à ses yeux, autrement je n'aurais pas eu cette étrange réception : j'attendrai jusqu'à demain ; et si je ne reçois aucun message de Sillery, je lui écrirai pour lui demander une explication par lettre ; elle m'en a refusé une verbale, quoique je ne demandais à lui parler qu'un instant.

Jeudi.

On m'a fait proposer une petite partie de promenade sur la glace ; et comme je ne puis aller à Sillery, je l'ai acceptée ; cela dissipera peut-être l'anxiété de mon esprit.

Je dois conduire mademoiselle Clairant avec une très-jolie Française, mais cela n'est pas de la moindre conséquence, car mes yeux ne voyent rien d'aimable que mon Émilie.

Adieu, ma chère Lucie.

Votre affectionné frère,

Édouard Rivers.

LETTRE XC.

Miss Fermor, à miss Lucie.

La pauvre Émilie est condamnée à des mortifications sans nombre ; nous sommes allées nous promener en voiture avec Fitzgérald et mon père, et nous avons rencontré, à notre retour, votre frère conduisant mademoiselle Clairant. Émilie est devenue pâle et tremblante : à peine a-t-elle répondu au salut de Rivers ; je n'ai jamais vu de jeune personne passionnée à ce point ; elle a beaucoup changé dans cette malheureuse quinzaine.

Deux heures.

Une lettre de mistriss Melmoth ; je vous en fais passer la copie dans ce billet.

Adieu. Votre amie,

Bell Fermor.

LETTRE XCI.

Mistriss Melmoth, à miss Montaigu.

Si vous n'êtes pas absolument dans la résolution de vous perdre, ma chère Émilie, vous avez encore le pouvoir de réparer la fausse démarche que vous avez faite ; sir Georges, dont l'extrême bonté, dans cette occasion, est presque sans exemple, d'après les instances de monsieur Melmoth, veut bien me charger de vous écrire avant son départ de Montréal, pour vous offrir de nouveau sa main, quoique vous l'ayiez rejetée d'une manière si mortifiante pour son amour et son orgueil. Il vous laisse quinze jours pour examiner sa proposition : alors si vous la refusez, il partira immédiatement pour l'Angleterre.

Soyez assurée que celui qui n'a malheureusement que trop influencé votre conduite imprudente, est si loin de

payer votre affection de la sienne, que dans ce moment il adresse ses vœux à une autre : je veux entendre madame Desroches. Une de ses proches parentes m'a du moins assuré qu'il existait entre eux une liaison très-intime.

Réellement, je crois impossible qu'il ait jamais eu des vues sur une femme dont la fortune est aussi médiocre que la sienne. Les hommes, miss Montaigu, ne sont pas ces êtres parfaits que votre imagination romanesque semble se figurer ; vous ne trouverez pas beaucoup de sir Georges Clayton.

Je vous prie de me répondre avec toute l'attention que demande une offre de cette importance ; et je vous engage également à considérer, comme elle le doit être, la passion noble et désintéressée de sir Georges.

Je suis, ma chère Émilie,

Votre affectionnée parente,

E. Mej moth.

LETTRE XCII.

Miss Montaigu, à mistriss Melmoth.

Je suis fâchée que vous me connaissiez assez peu, ma chère parente, pour imaginer que j'aye pu rompre mes engagements avec sir Georges, par d'autres motifs que la pleine conviction où je suis qu'il ne m'inspire rien de cette tendresse vive, de cet attrait pour sa conversation, qui, seuls, pouvaient assurer sa félicité et la mienne ; il est heureux, pour l'un et pour l'autre, que j'aye fait cette découverte avant qu'il ne fût trop tard ; une des circonstances les plus pénibles de ma vie a été de me trouver au moment d'unir mon sort à sa destinée, une affection plus tendre pour un autre : qu'aurais-je éprouvé dans ce lien pur et

sacré du mariage ? Quel triste avenir eût été le nôtre, si la timidité, la bienséance, ou un faux point d'honneur, m'eussent entraînée à remplir ses vues, à me conformer au désir de ma famille, avec cette prévention dans le cœur ; lui laisser l'idée fausse qu'il l'occupait entièrement, et cela, par une crainte lâche de la censure du monde ?

La même raison subsistant, et chaque jour fortifiant même la haute opinion que j'ai de celui que je préfère à sir Georges, malgré moi, notre union devient plus impossible que jamais.

Cependant je suis très-reconnaissante du zèle que vous et M. Melmoth avez mis à me servir dans cette affaire, où, permettez-moi de vous le dire, vous êtes aveuglés : je suis également sensible à la démarche de sir Georges ; elle me surprend, car, je l'avoue, dans sa position, je ne l'aurais pas faite ; mais je la suppose l'effet des persuasions du

major Melmoth ; il a dû penser que j'en devinerais le motif, et que cela ne pouvait pas changer ma détermination.

Je vous prie de lui offrir le témoignage de mon estime, puisqu'il n'est pas en mon pouvoir de lui donner un sentiment plus tendre.

Comme je n'ai aucune raison de penser que le colonel Rivers désire être plus que mon ami, je n'ai pas le droit de blâmer ses vues d'établissement ; loin de là, comme son amie véritable, je dois former des vœux pour la réussite d'un mariage où il trouverait, à ce que j'ai ouï dire, tous les avantages réunis.

Afin de prévenir par la suite toute importunité pénible pour moi, et toute circonstance qui pourrait être offensante à l'égard de sir Georges, dont l'honneur m'est très-cher, quoique je sois forcée de lui refuser ma main, ce qu'il ne peut sûrement désirer sans le

don de mon cœur, je crois devoir l'assurer que, sans avoir aucune idée d'être jamais unie au colonel Rivers, je ne lierai pas mon sort à celui d'un autre homme.

Lorsqu'un mauvais destin me priverait pour toujours de la douceur de le voir, et qu'il deviendrait l'époux d'une autre, ma tendresse innocente autant qu'elle est vive ne pourrait encore cesser qu'à mon dernier soupir; et je ne voudrais pas renoncer au charme que je trouve à l'aimer, n'eussé-je aucun espoir de l'être, pour tous les avantages que la fortune et le monde pourraient me donner.

Tels sont mes sentiments; et comme ils sont à jamais invariables, ils ne peuvent être trop tôt connus de sir Georges; il me serait pénible de le tenir une minute en suspens sur un point où son bonheur semble être intéressé.

Dites-lui que je l'engage à m'oublier

et à se rendre aux désirs de sa mère ; je ne doute pas qu'il ne soit plus heureux d'entrer dans ses vues, qu'il ne le serait de s'unir à une femme dont le principal mérite est cette franchise de cœur qui l'oblige à refuser ses offres.

Je suis, Madame,

Votre affectionnée parente,

Émilie MONTAIGU.

LETTRE XCIII.

Miss Fermor, à miss Lucie.

VOTRE frère dîne à la maison aujourd'hui, par invitation de mon père, je crains bien que ce repas ne soit fort maussade.

Émilie serait, dans ce moment, le meilleur modèle qu'on pût trouver pour faire une statue de la tendre mélanco-

lie. Sa colère est passée ; il n'en reste aucune trace ; maintenant c'est la douleur, mais la plus touchante, la plus aimable douleur qu'on puisse voir ; son âme est toute affliction pour avoir eu la cruauté d'offenser l'être chéri, l'homme par excellence.

Véritablement, la patience m'échappe de la voir dans cet état ; il est si flatteur pour lui ! j'ai peine à le lui pardonner ; je ne puis souffrir que l'on fasse triompher ainsi l'amour-propre.

Je voudrais qu'elle ne lui montrât qu'une parfaite indifférence, ou, mieux encore, de la hauteur et du mépris ; mais son air, sa physionomie, tout en elle est tendre, passionné, je dirais presque suppliant ; je rougis de la folie et de la faiblesse de notre sexe. Ah ! que ne puis-je, dans cette journée, lui donner un peu de l'esprit qui m'anime !..... mais c'est une pauvre petite colombe qui ne peut garder le moindre

fiel, et il faut renoncer à en faire jamais quelque chose.

Neuf heures du soir.

« Quand mon berger est doux et tendre, » mon cœur palpite de plaisir et d'amour! »

Que les femmes sont faibles, Lucie! vous allez en juger : il a pris sa main, lui a témoigné tendrement son intérêt sur sa santé; et, avec un son de voix qu'il avait encore adouci, et l'expression touchante et animée de ses regards, il a su lui faire tout oublier dans un instant, sans un seul mot d'explication.

Bonsoir. Votre amie,

Bell Fermor.

Eh, mon dieu! voici le coupable! il m'a suivi dans mon appartement; jamais on ne vit rien d'aussi mystérieux; ces hommes à l'air modeste ont dix fois plus d'assurance que nos petits maîtres impudents. Je crois vraiment qu'il veut me faire une déclaration; c'est un

moment critique, Lucie, et dérober l'amant de son amie est quelquefois une dangereuse tentation.

Onze heures.

Le cher homme est parti ; enfin, il à détruit mes impressions défavorables sur son compte ; il voulait absolument que je lui découvrisse le motif de l'accueil glacé qu'il avait reçu ; vous jugez qu'il m'était impossible de le satisfaire, sans trahir le secret du petit cœur passionné de la pauvre Émilie : cependant, je n'ai pu m'empêcher de lui laisser voir que nous étions un peu blessées qu'il n'eût pas pris congé de nous avant son départ, et que nous avions quelque disposition à être jalouses de son attachement pour madame Desroches.

Il s'est défendu fort adroitement ; et, quoique je lui soupçonne bien encore une légère teinte de coquetterie, je

crois cependant qu'à tout examiner, il mérite qu'on lui pardonne.

Il aime véritablement Emilie, et c'est déjà un grand mérite à mes yeux : seulement je suis fâchée qu'ils ayent l'un et l'autre une fortune aussi bornée, car ils ne peuvent raisonnablement songer à vaincre jamais cet obstacle à leur union. Je crois bien que maintenant il ne me reste plus de fiel contre lui. Quant à la chère Emilie, c'est l'expression du plaisir qu'on lit dans ses regards : son maintien, sa physionomie, tout est changé en elle depuis ce matin. Cet amour est vraiment le meilleur cosmétique du monde.

Après tout, c'est un homme charmant :..... et ses yeux, Lucie !..... je rends grâces au ciel qu'il n'ait pas dirigé sur moi leur feu séducteur et pénétrant.

Bonsoir ; je vais dormir.

Bell Fermor.

LETTRE XCIV.

Le colonel Rivers, à miss Lucie.

La froideur dont je me plaignais, ma chère, de la part d'Emilie, était le plus agréable événement qui pouvait m'arriver; je ne dirai pas qu'elle était l'effet de la jalousie, mais elle venait sûrement d'une délicatesse d'affection qui lui ressemble beaucoup. Jamais elle ne m'a paru séduisante comme hier, jamais elle n'a développé tant d'agréments différents; il y avait dans ses regards une expression que je ne puis vous rendre, lorsqu'en arrivant dans la chambre où elle était, je me suis d'abord adressé à elle; un abattement, une langueur touchante, régnaient dans toute sa personne : enfin, telle, que mes yeux l'admiraient alors, aucun homme n'aurait

pu la voir sans émotion : que devait donc éprouver le cœur d'un amant ?

Après avoir passé quelques instants près d'elle, j'ai vu, non sans un transport délicieux, cette langueur charmante faire place à un sentiment de gaîté qui semblait ranimer et embellir ses traits : changement heureux dont j'osais me croire la cause ! mes yeux lui ont peint tout ce que mon âme ressentait, et les siens m'ont exprimé clairement qu'elle entendait leur langage.

Nous étions appuyés contre une fenêtre, à quelque distance de la compagnie, lorsque, voulant saisir cette occasion favorable, je lui ai témoigné le regret que j'avais d'avoir pu l'offenser, quoique je ne connusse pas mes torts ; elle a rougi, baissé les yeux ; ensuite elle les a levés sur moi, ces yeux charmants ; ils ont rencontré les miens, et elle a soupiré ; j'ai pris sa main, qu'elle a retirée, mais sans co-

lère : un sourire, tel que le poète nous dépeint celui de la jeune Hébé, m'a dit que j'étais pardonné.

Je chercherais vainement à vous rendre les sensations dont j'étais enivré ; que j'avais de peine à retenir mes transports ! Non, je ne connaissais pas encore l'amour ; tout ce que j'ai senti pour elle jusqu'ici n'était qu'une impression légère, un sentiment froid, auprès de l'ardeur brûlante et passionnée, qui vint pénétrer tout mon être, dans ce moment enchanteur.

Je braverais pour elle tous les dangers ; elle m'est cent fois plus chère que mon existence ! Non, ma Lucie, je ne puis absolument vivre sans elle ; c'est dans sa présence chérie, dans sa tendresse, que reposent toutes mes idées de bonheur. Avant de quitter Sillery, j'ai voulu parler à miss Fermor, pour lui demander l'explication de l'accueil d'Emilie : elle ne m'a pas précisément

satisfait, mais elle m'a laissé voir que la haine n'avait aucune part à son ressentiment.

J'y retournerai encore cette après-dînée; chaque instant que je passe loin d'elle, me semble perdu.

Je vais chercher l'occasion de lui découvrir mes sentiments, de lui dire que toute la félicité de ma vie dépend de sa tendresse.

Dans ma première lettre, j'aurai probablement à vous instruire de la décision de mon sort; quoique j'aye mille raisons d'espérer, la timidité inséparable de l'amour me fait redouter ce moment décisif où mon âme se répandra toute entière devant elle. Si la douceur naturelle de son caractère m'avait trompé? mais loin de moi cette fâcheuse idée! je ne veux pas chercher d'avance à me rendre malheureux.

Adieu. Votre affectionné frère,

Edouard Rivers.

LETTRE XCV.

Miss Fermor, à miss Lucie.

J'AI voulu, pour me divertir, persuader à Fitzgérald que j'étais un peu jalouse de ses petites attentions délicates pour Emilie, dont il est le sigisbé depuis quelques jours ; ne voilà-t-il pas que l'imbécille, prenant la chose au sérieux, a commencé l'apologie de sa conduite, a voulu m'expliquer la nature de ses sentiments pour elle, rappelant sa dernière indisposition comme un motif d'excuse pour lui montrer des soins plus empressés.

Je l'ai laissé haranguer dix minutes ; ensuite, l'arrêtant tout-à-coup, j'ai monté ma physionomie et ma voix sur un

ton poétique, et lui ai récité ce passage :

« Lorsque la douce Émilie pleure et soupire,
» mon cœur partage le sentiment secret de ses
» peines; mais si la douleur portait son atteinte
» cruelle dans l'âme de ma chère Bella, je n'en
» souffrirais pas! . . . j'en mourrais! . . . »

Il a souri, pressé ma main de ses lèvres, loué ma présence d'esprit admirable, mon amabilité, etc. Il allait saisir cette occasion pour me dire mille choses tendres, lorsque j'ai vu mon aimable Rivers sur le penchant de la colline; j'ai volé bien vite à sa rencontre, et j'ai laissé mon doucereux berger finir tout seul son discours sentimental.

Trois heures.

Je suis la plus heureuse des femmes. Fitzgérald a pris de l'ombrage sur votre frère; il n'y a rien, je trouve, de plus

agréable que d'inquiéter un homme qui vous aime véritablement, surtout lorsqu'il est d'un mérite semblable à celui de Fitzgérald ; car autrement il ne vaudrait pas la peine qu'on prendrait à le tourmenter. Il ne gagnera pas beaucoup avec moi par son petit air boudeur, et je crois bien deviner celui qui se lassera le premier de la brouillerie.

Neuf heures du soir.

Je viens de passer une journée charmante. Fitzgérald a très-sagement imaginé de chercher à me rendre jalouse d'une petite Française insignifiante, la femme d'un chevalier de Saint-Louis, que je sais à merveille qu'il ne peut souffrir. Je me suis crue alors tout-à-fait libre de déployer le jeu de mes petits airs, de certaines mines agaçantes, ce que j'ai fait avec un plein succès, et je l'ai renvoyé chez lui d'une humeur que

vous ne pouvez concevoir. Votre frère a resté ici jusqu'au soir avec un de ses amis, fort bel homme, dont j'ai reçu les soins toute la journée. Fitzgérald aurait bien désiré la passer entièrement auprès de nous ; mais je lui ai dit qu'il ne pouvait se dispenser d'accompagner madame Labrosse à Québec : il m'a regardée avec un air de dépit qui m'a charmée, et il a conduit la jolie dame à sa voiture.

Je lui apprendrai, Lucie, à vouloir voltiger : qu'il se fixe aux attraits de sa dame Labrosse ; en vérité, comme son mari est à Montréal, je ne vois pas ce qui l'empêcherait de poursuivre sa conquête ; je suis enchantée, parce que je sais tout l'éloignement qu'il a pour elle.

Emilie me prie de descendre pour une partie de jeu.

Adieu, ma chère Lucie ; je vous embrasse tendrement.

BELL FERMOR.

LETTRE XCVI.

John Temple, au colonel Rivers.

Je n'ai qu'un instant, mon cher Ned, pour vous dire que, sans votre permission et malgré vos sages défenses, votre aimable sœur a consenti, ce matin, à me rendre le plus heureux des hommes; demain est le jour fortuné qui m'assure la possession de tout ce que la nature créa de plus enchanteur à mes yeux.

Vous devez regarder mon empressement à vous écrire, dans cette circonstance, comme la plus grande preuve que je puisse vous donner jamais de mon amitié; il faut, en vérité, que je vous aime d'un attachement bien vif, pour me rappeler qu'il existe un être loin de moi, dans ce moment où je ne puis avoir qu'une seule idée, celle de mon

bonheur; peut-être devez-vous uniquement le souvenir de votre ami au lien qui vous attache à la plus aimable des femmes que je rencontrai jamais, et dont les charmes séducteurs ont plus avancé ma conversion, dans l'espace d'un mois, que vos sermons n'auraient pu faire en plusieurs années.

Je vais retourner à Clarges Street.

Adieu. Votre sincère ami,

John Temple.

LETTRE XCVII.

Miss Lucie, au colonel Rivers.

Je suis étonnée, mon cher Édouard, que vous connaissiez aussi peu le caractère des femmes, lorsque vous cherchez avec tant de soin à me prémunir contre l'intérêt que pouvait m'inspirer

M. Temple. Peut-être, malgré tout son mérite, n'aurait-il pas fixé mon attention, sans vos pressantes recommandations de l'éviter. Il y a quelque chose de piquant, pour la curiosité féminine, dans l'idée qu'on vous présente de ces hommes redoutables que nulle femme ne peut voir sans danger. Nous regardons le héros terrible à quelque distance, et nous ne voyons rien qui doive nous alarmer; il approche, notre petit cœur timide palpite de crainte; il est doux, attentif, respectueux: nous sommes surprises de ses égards, de ses manières décentes; nous commençons alors à soupçonner que le monde a faussement accusé l'aimable ennemi; il nous flatte: nous trouvons de la douceur à l'entendre; notre jeune cœur palpite encore, mais ce n'est plus de crainte.

Enfin, mon cher Ned, souvenez-vous que, lorsque vous aurez à servir un

ami, le plus sûr moyen d'y réussir est de nous le peindre comme l'être le plus dangereux de son sexe. Cette seule idée nous fait regarder toute espèce de résistance comme inutile, et nous rejetons nos armes défensives, dans le désespoir de vaincre.

Je ne vous dirai pas si c'est là le motif qui m'a fait découvrir les qualités aimables de M. Temple ; mais, quelle qu'en soit la cause, je l'aime de toute la tendresse dont je suis capable ; et, malgré toutes vos réflexions à son égard, je suis persuadée qu'il mérite les sentiments les plus vifs de mon cœur. En vérité, mon sage et prudent frère, vous autres hommes vous croyez vous juger avec beaucoup de pénétration et de discernement, et nous vous connaissons mille fois mieux que vous ne le faites. Soyez sûr que dans peu de mois j'aurai fait de Temple un époux aussi raisonnable, aussi fidèle que vous

puissiez l'être, même avec votre Émilie. J'espère que vous ne me blâmerez pas d'accepter la main d'un homme charmant, dont la fortune brillante est le moindre des avantages ; cependant, si, contre mon attente, j'encourais votre mécontentement, je vous dirais que le séduisant mortel, faisant tous les jours de nouveaux progrès dans mon cœur, et me rappelant d'ailleurs combien il est dangereux, « je tiens meil-» leur et plus sûr d'en faire mon époux, » dans la crainte où je suis de mériter » encore plus votre censure. »

Adieu. Votre affectionnée sœur,

Lucie Rivers.

P. S. Vous voudrez bien observer que Maman favorisait les vues de M. Temple, et que je n'ai fait qu'obéir à ses volontés. Il réunit à ses yeux toutes les qualités de l'âme aux agréments extérieurs ; mais je lui laisse le

soin d'expliquer les moyens qu'il a mis en usage pour la prévenir aussi favorablement. Elle a promis de rester avec nous. Adieu ; nous allons faire une partie de campagne du côté de Richmond, et nous n'attendons plus que M. Temple pour partir.

Malgré toute la vivacité de mon caractère et tant de motifs d'espérer un riant avenir, je tremble à l'idée que c'est demain le grand jour qui doit fixer à jamais le sort de ma vie.

Adieu, mon cher, mon bien-aimé frère.

LETTRE XCVIII.

Le colonel Rivers, à John Temple.

21 mars.

Si je pouvais me persuader, mon cher John, que vous êtes rendu pour tou-

jours à la raison, l'idée que vous allez devenir l'époux de ma sœur, me rendrait le plus heureux des hommes ; mais je crains que vos résolutions actuelles ne soient que l'effet de la passion, et non de cette estime parfaite, de cette confiance entière, sans lesquelles un repentir mutuel sera la suite inévitable de votre union.

Lucie est une des plus jolies femmes que j'aye vues, mais elle a beaucoup d'autres avantages supérieurs à celui-là. Son esprit et son cœur suffiraient pour exciter un tendre sentiment ; cependant son extrême sensibilité m'effraye pour elle, car il me paraît presque impossible que votre malheureux penchant à l'inconstance puisse même céder à des charmes aussi puissants que les siens.

N'ai-je que trop deviné la vérité, mon cher Temple, lorsque je suppose que votre amour ne considère que la pos-

session d'une femme charmante, et ne voit pas la douce et fidèle amie, l'aimable confidente de toutes vos pensées ?

Mais je ne veux pas anticiper sur l'avenir, et vous offrir d'avance l'idée d'un mal incertain ; si les grâces, réunies à un mérite supérieur, ont le pouvoir de vous fixer, personne n'a plus de moyens que Lucie pour y parvenir.

J'attends avec impatience les détails d'un événement où mon bonheur est si vivement intéressé.

Puissiez-vous apprécier, comme elle le doit être, celle que votre cœur a choisi, et vous serez heureux, mon cher John ; seulement je crains cette longue habitude que vous avez des liaisons illicites si peu convenables à la noblesse de votre âme, car elle vous porterait naturellement aux affections les plus délicates, et je ne connais personne dont les sentiments et le carac-

tère doivent inspirer plus d'estime que les vôtres.

Adieu. Votre sincère ami,

Édouard Rivers.

LETTRE XCIX.

Du même, au même.

23 mars.

Je reçois, mon cher Temple, la seconde lettre où vous me donnez les détails de votre mariage. Aucun événement ne pourrait me causer autant de joie que l'union d'une sœur que j'idolâtre, avec l'ami le plus cher que j'aye dans le monde, si la connaissance parfaite que j'ai de l'un et de l'autre ne me donnait des inquiétudes sur votre bonheur à venir.

Je connais l'extrême sensibilité de Lucie, et la tendre affection qui l'at-

tache à vous ; je connais aussi les difficultés que présente un plan de réforme, et combien il en coûte de rompre ces habitudes frivoles que vous avez malheureusement contractées.

Le caractère noble et vertueux de Lucie lui conservera toujours votre estime et votre amitié ; mais, dans le mariage, il est également nécessaire d'entretenir l'amour. Sa beauté, son aimable enjouement, sa tendresse, feront beaucoup sans doute ; cependant, mon cher Temple, il est aussi très-essentiel que vous préserviez votre cœur, trop accoutumé à suivre librement ses penchants, de tout ce qui pourrait lui causer la moindre impression.

Je n'ai pas besoin de vous répéter ce que l'expérience prouve tous les jours, que le vrai bonheur n'existe pas dans une vie d'intrigues et de désordres ; la possession de la beauté, sans le don précieux du cœur, ne peut offrir une

véritable jouissance. Voyez ensuite les craintes, les inquiétudes que tout homme, qui n'est pas absolument dépourvu d'humanité, doit avoir sur la réputation de celle qui lui sacrifie plus que sa vie, et vous jugerez que cela seul devrait empoisonner le plaisir que donnent ces liaisons.

Il n'est pas de situation dans le monde qui présente une perspective de bonheur aussi flatteuse qu'un mariage dont le penchant mutuel a serré les nœuds. Sans l'amour, la vie ne serait qu'une triste végétation, un vide affreux. Celui qui n'est pas engagé dans ce doux lien, me paraît de tous les êtres le plus malheureux; mais lorsque je parle de l'amour, j'entends cette affection tendre et délicate, cette aimable réciprocité de sentiments que les hommes blasés par un goût de libertinage n'éprouvent jamais. Cependant je me flatte que ma sœur ne peut

manquer d'inspirer une passion digne
d'elle à un cœur dont les penchants
naturellement vertueux, quoique
les égaremens d'une jeunesse bouil-
lante l'ayent toujours entraîné jusqu'ici.

J'espère, mon cher John, que vous
allez reprendre le goût de ces plaisirs
qui sont les plus analogues à nos ca-
ractères ; ceux que l'on trouve dans
l'intérieur domestique, dans la société
douce et paisible d'une compagne ai-
mable, d'un petit cercle d'amis, dans
les caresses, les propos naïfs d'un en-
fant, et dans le sourire de tendresse
et de bonheur d'une femme, l'on aime
amour véritable.

Votre générosité, mon cher Temple,
est celle que j'attendais de votre carac-
tère. Pour vous donner une preuve de
toute ma estime, j'emploierai les
fonds que je destinais pour ma sœur,
à l'augmentation d'un établissement
que je forme dans ce pays, et qui, de

cette manière, deviendra beaucoup plus avantageux; ainsi, mon cher John, je vous laisse le plaisir de convaincre Lucie du parfait désintéressement de votre affection. Cette légère somme, qui serait peu de chose pour vous, contribuera puissamment à mon bonheur. Mais je suis plus strict dans ce qui regarde ma mère, et je ne me déciderai jamais à rompre les arrangements que j'ai pris pour assurer la tranquillité de son existence. Vous êtes l'homme que j'estime le plus au monde, que je crois le plus délicat; cependant je veux qu'elle ne dépende absolument de personne, pas même de vous. Je consens bien à ce qu'elle passe auprès de vous tous les moments qui pourront lui être agréables; mais j'insiste pour qu'elle ait toujours sa maison à la ville, et qu'elle continue à suivre toutes ses habitudes et son ancienne manière de vivre.

Quant à la modique fortune qui nous

revient, comme elle n'est pas digne de vous être offerte, je désire que Lucie l'employe à se donner des bijoux; la beauté reçoit un nouveau lustre des ornements étrangers, et j'aime à lui voir ce qui peut encore lui prêter du charme; vingt mille livres ajoutées au don que vous lui avez fait, la mettront en état de représenter d'une manière aussi brillante qu'une lady.

Votre mariage, mon cher John, détruit le plus grand obstacle qui s'opposait au mien; les fonds que j'ai dans la banque, et dont je ne voulais pas disposer avant l'établissement de Lucie, pourront me fixer ici d'une manière très-avantageuse. Il ne me reste plus qu'à m'assurer si l'attachement d'Émilie est assez fort pour nous faire renoncer l'un et l'autre à tout espoir de retour en Angleterre.

J'éclaircirai ce doute incessamment, et sous peu de jours vous connaîtrez le

résultat de ma démarche. Si j'étais assez malheureux pour qu'elle me fût défavorable, j'abandonnerais tous mes projets d'établissement, et je m'embarquerais dans le premier vaisseau.

Adieu, mon cher Temple; chargez-vous d'offrir à ma mère et à Lucie l'expression de mes tendres sentiments. Adieu; je crois n'avoir plus rien à vous souhaiter, pour être heureux, que d'apprécier la valeur du trésor que vous possédez.

Votre sincère ami,

Édouard Rivers.

LETTRE C.

*Le capitaine Fermor, au Comte de***.*

4 mars.

Monseigneur,

Votre Seigneurie fait une observation qui me paraît extrêmement juste, et

m'est d'autant plus agréable, qu'elle s'accorde avec les idées que j'eus l'honneur de vous exprimer dans ma dernière lettre, relativement à votre dessein fâcheux, cruel, et je dirais presque injuste, de vous séquestrer du monde, lorsque vous en faites encore et l'ornement et l'exemple.

Les êtres privilégiés de la nature, ceux qu'elle forma sensibles et bons, s'excluent ordinairement beaucoup trop de la société, comme le remarque votre Seigneurie, et ne songent pas assez au bien que pourrait lui faire l'exemple de leurs vertus. Les méchants, au contraire, se mettent partout en évidence; ils occupent toujours le devant du tableau, et forcent eux-mêmes à les observer.

C'est à cette cause que nous devons attribuer l'erreur dangereuse et trop commune que le vice est naturel au cœur humain, et que les caractères ver-

tueux n'appartiènent qu'aux têtes exaltées. Cette erreur entraîne avec elle les plus fâcheuses conséquences, puisqu'elle tend à nous endurcir le cœur, et détruit cette confiance mutuelle si nécessaire à la conservation des liens qui nous unissent réciproquement, et sans lesquels nous verrions l'homme plus féroce que les animaux des forêts.

Si toutes les qualités précieuses qui, dans votre Seigneurie, s'embellissent encore des grâces de la politesse et du grand usage du monde; si, moins solitaires, elles se mêlaient davantage à la société, le vice cacherait bientôt son front hideux; tout ce qui peut commander l'estime paraîtrait en pleine vue, et (j'en ai l'assurance) deviendrait le parti dominant. Oui, la vertu est trop aimable pour se renfermer dans la solitude; le monde doit être le théâtre de ses actions. Elle est douce, bonne, indulgente; qu'elle pa-

raisse dans sa forme naturelle, et tous les cœurs lui seront ouverts ; que les manières aimables, insinuantes de la politesse l'accompagnent toujours, cette politesse qui sait même donner des grâces au vice et dissimuler sa laideur; qui, loin de faire valoir ses propres avantages, adoucit un sentiment pénible d'infériorité, et donne à chacun la satisfaction de soi-même et des autres.

Une personne vient m'interrompre, et je suis forcé de remettre à demain les choses que j'avais encore à communiquer à votre Seigneurie.

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, de votre Seigneurie,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

William Fermor.

LETTRE CI.

Miss Fermor, à mistriss Temple.

25 mars.

VOTRE frère m'a fait un plaisir que je ne puis vous rendre, ma chère, en m'instruisant de la nouvelle qu'il a reçue de votre mariage. Je connais Temple ; il possède, avec un extérieur très-agréable, un esprit vif et plein d'agréments ; il a de plus, dans le caractère et les manières, ce qu'il faut pour entretenir l'imagination d'une femme dans une activité continuelle, dans cette douce agitation qui doit lui conserver long-temps sa tendresse.

Il a, je trouve, le juste degré de coquetterie nécessaire pour prévenir cette ennuyeuse monotonie d'existence qui ne suit que trop souvent l'hymen, et

qui serait insupportable à des caractères de la trempe des nôtres.

Il jouit aussi d'une très-belle fortune, considération qui, selon moi, n'est pas à dédaigner dans le mariage.

Enfin il a tous les avantages que je voudrais précisément dans celui qui déterminera mon choix.

Faites à l'aimable époux mes sincères félicitations et dites-lui que s'il n'est pas le plus heureux des mortels, il faut qu'il renonce à toute prétention au bon goût, et que s'il ne vous rend pas la plus heureuse des femmes, il perd également tous ses titres à ma faveur et à celle de tout le sexe.

J'avais bien l'intention de vous dire à ce sujet beaucoup de jolies choses; mais, à vous parler franchement, je ne m'y trouve guère disposée, car je suis d'une humeur excessive. Fitzgérald n'a pas eu l'attention de nous faire une visite depuis plusieurs jours; il

passe tous ses moments auprès de cette dame Labrosse qu'il sait très-bien que je déteste, et qui n'a véritablement pour elle qu'un teint passable et une modeste assurance d'elle-même.

J'ai bien un peu provoqué son dépit, mais il ne devait pas aller jusque là; au reste, tout comme il voudra. Je ne pense pas que mon cœur se brise de douleur, parce que mon orgueil est légèrement blessé. J'aurai peut-être le courage de vivre pour satisfaire ma vengeance.

Je suis affectée, Lucie, parce que je commençais réellement à prendre un goût sérieux pour le coupable; heureusement c'est un secret dont il n'est pas confident. Je le verrai demain chez le gouverneur, et je présume qu'il viendra me faire amende honorable. J'ai quelque doute que je pourrai bien, malgré ses torts, lui accorder la faveur de danser avec moi; comme un refus

paraîtrait fort étrange à la société, je crois que décidément je lui ferai cet honneur.

Adieu. Votre amie,

BELL FERMOR.

Onze heures du soir.

Si je lui pardonne jamais, Lucie, j'aurai perdu toute l'énergie de l'esprit de mon sexe. Le croiriez-vous? Il a eu l'insolence de danser avec madame Labrosse toute la soirée chez le gouverneur; je ne lui pardonnerai certainement pas. Il existe peut-être des hommes d'un mérite égal au sien; mais n'importe. En vérité, c'est lui faire trop d'honneur que d'être piquée de sa conduite. Au point où nous en étions, je ne l'aurais pas cru capable d'un pareil procédé.

Adieu.

J'avais une telle persuasion qu'il me prierait à danser, que j'ai refusé le co-

lonel H***, un des hommes les plus agréables de la ville, et c'est pourquoi je n'ai pu danser de toute la soirée. Je vous l'avoue, rien ne m'a plus mortifiée que les regards impertinents des femmes ; c'est une vexation inouie dont il faut que je tire vengeance.

Votre frère se conduirait-il de cette manière avec Émilie ? Mais puis-je comparer aucun homme à lui ? Savez-vous qu'Émilie et ce pauvre Rivers ont eu la complaisance de ne pas danser une seule fois, afin que l'on trouvât moins extraordinaire que je fusse toute la soirée sur ma chaise ? Nous avons joué aux cartes eux et quelques personnes, et Rivers a voulu se mettre de ma partie. Ce bon procédé lui aurait gagné le cœur d'Emilie s'il ne l'eût déjà possédé.

Bonsoir.

LETTRE CII.

Le colonel Rivers, à mistriss Temple.

Onze heures du soir.

Je suis allé deux fois à Sillery, dans le dessein de faire l'aveu de ma passion, et d'expliquer tous mes sentiments à ma chère Émilie ; mais il y avait du monde, et je n'ai pu trouver l'occasion que je souhaitais.

Si le hasard me l'eût offerte cette occasion que je désire, je ne sais pas si j'en aurais profité ; une sorte d'embarras, de timidité, suit toujours la vraie tendresse, et je crains de lui montrer le cœur d'un amant, si, n'étant pas aimé, je perdais alors le bonheur que je trouve à présent à la voir comme un ami. Pourrais-je renoncer jamais aux délices que me causent sa vue, le doux

son de sa voix, et plus encore au charme que j'éprouve à suivre toutes les pensées, chacun des nobles sentiments qui l'animent comme ils s'élèvent dans son âme franche et délicate.

Enfin, ma Lucie, je ne puis absolument vivre sans son estime et son amitié. J'ai bien quelques motifs d'espérer ; ses yeux, ses attentions, sa manière d'être à mon égard, me donnent l'idée flatteuse que je suis aimé ; mais je n'en ai pas la certitude ; et le seul doute que je puisse être dans l'erreur, me fait craindre une explication où je cours le danger de perdre tout le bonheur que je goûte dans sa paisible amitié.

Cependant je vais surmonter cette ridicule timidité ; s'il est excusable de l'éprouver, il ne l'est pas de l'entretenir. J'ai demandé ma voiture, et je suis déterminé à commencer ma première

attaque ce matin, en homme de courage, en valeureux guerrier.

Adieu. Votre affectionné frère,

Edouard Rivers.

P. S. On m'apporte un billet de miss Fermor, à laquelle je venais d'écrire à ce sujet. Le voici :

Au colonel Rivers, à Québec.

Sillery, vendredi matin.

Vous êtes un sot, et n'avez pas la moindre connaissance des femmes. Venez dîner à Sillery ; nous irons prendre l'air ensuite ; et si vous êtes encore timide dans une voiture fermée, je vous donne votre congé.

Adieu. Je vous attends.

Bell Fermor.

LETTRE CIII.

Le colonel Rivers, à mistriss Temple.

Onze heures du soir.

C'est un ange, ma chère Lucie! nulle expression ne pourrait la dépeindre. Je suis le plus heureux des hommes ; je lui ai fait l'aveu de ma passion, avec le trouble, la brûlante émotion d'un amour véritable, et l'attention la plus flatteuse semblait recueillir toutes mes paroles. Elle n'a prononcé que peu de mots; mais son regard, sa physionomie, le son de sa voix, sa rougeur, le profond silence qu'elle a gardé !.... Comment pourrais-je douter jamais de sa tendresse ! Ses yeux charmants n'ont-ils pas trahi mille fois le doux secret de son cœur, dans ce moment de délices ?

Ma Lucie, nous étions formés l'un

pour l'autre ; nos âmes sont d'intelligence ; toutes nos pensées, toutes nos idées sont les mêmes, depuis le premier instant où je la connus.

J'aurais mille choses à vous dire ; mais la joie trouble mon imagination, et je sais à peine ce que vous trace ma plume. Elle m'a permis de lui écrire ; que ne m'a t-elle pas dit, Lucie, dans cette permission ?

Je ne puis me coucher encore ; je vais aller me promener une ou deux heures dans la ville. Cette soirée est délicieuse ; c'est la plus agréable que j'aye vue de ma vie, même dans le Canada. Le jour ne répand guère plus de clarté.

Une heure du matin.

Je viens de faire une promenade charmante; la lune brillait avec un éclat qui ne m'avait jamais autant frappé. Un millier de météores s'élevant de toutes

parts dans les airs, venaient encore ajouter à sa lumière éblouissante. Je suis resté long-temps immobile, les yeux attachés sur cette aimable planette, et je pensais avec délices que ses doux rayons éclairaient aussi mon Émilie.

Bonsoir, ma chère Lucie; je vous aime au-delà de toute expression. Je vous ai toujours aimée tendrement; mais, cette nuit, mon cœur éprouve une douceur d'affection qui m'était encore inconnue. Cette aimable femme a renouvelé tout mon être. Ah ! c'est de ce jour seulement que je puis compter le premier instant de ma véritable existence.

Adieu. Votre affectionné frère,

Edouard Rivers.

LETTRE CIV.

Le même, à la même.

Je viens de recevoir un billet de sa main chérie, où elle m'engage à m'interposer entre Bell Fermor et son amant, pour dissiper une querelle qui s'est élevée entre eux. Votre amie s'est conduite en jeune imprudente; son esprit de coquetterie l'entraîne sans cesse à des inconséquences; mais, à mon avis, Fitzgérald mérite au moins autant de reproches.

Sa manière d'être à son égard dans la dernière assemblée du gouverneur, est inexcusable: rien ne pouvait l'autoriser à l'exposer, comme il l'a fait, aux regards, aux sourires malins d'un cercle entier de femmes, dont la plupart sont jalouses de ses agréments.

Un amant devrait supporter aisément

de petits caprices, lorsqu'il trouve, pour l'en dédommager, toutes les qualités du cœur et de l'esprit qui distinguent Bella. Réellement, je me croirais obligé de faire tout ce qui dépend de moi pour amener cette affaire à une heureuse fin, lorsqu'Émilie ne m'en aurait pas témoigné le désir, puisque, dans le principe, je suis la cause innocente de leur brouillerie. D'après mon opinion, c'est à lui qu'il appartient de faire les premières ouvertures de paix, et de solliciter son pardon; et comme je suis l'ami sincère de l'un et de l'autre, je me crois en droit de lui dire franchement tout ce que je pense à cet égard. Il l'aime avec beaucoup de tendresse, et je suis persuadé qu'il souffre extrêmement de cette mésintelligence, quoiqu'un sot orgueil l'empêche de voir ou de suivre le meilleur parti qu'il aurait à prendre dans une pareille circonstance.

Toute ma crainte est qu'un frivole ressentiment ne l'engage dans une intrigue avec la dame en question, et ne lui deviène par la suite très-importune, car c'est une femme galante.

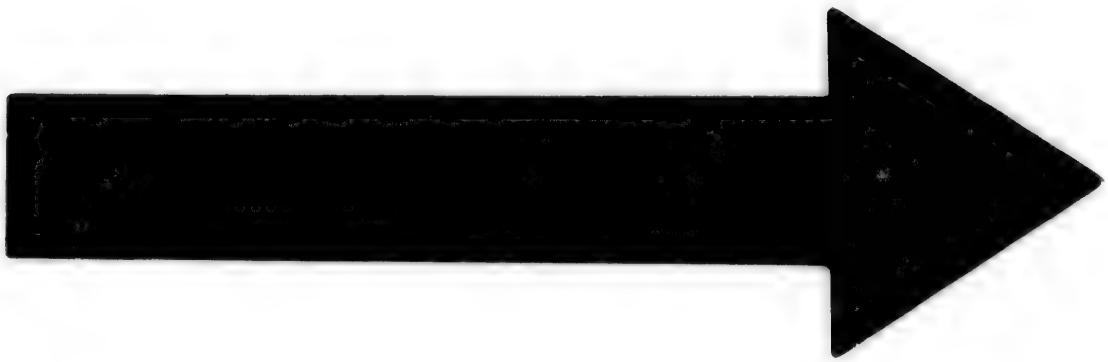
Il est beaucoup plus facile de commencer une liaison de cette nature, que de la rompre ; et un homme, alors même que son cœur reste libre, devrait toujours se tenir en garde contre toute espèce d'attachement où ses plus douces affections ne sont pas réellement engagées. La passion, ou plutôt la vanité, pourra s'amuser d'une intrigue passagère ; mais, si l'on exige des attentions suivies, le moindre degré de constance, le cœur doit se révolter, ou l'amant tombe lui-même dans un esclavage aussi pénible que celui d'un mariage sans inclination.

Temple vous dira combien cette réflexion est juste ; car je l'ai vu souvent conduit par l'amour propre dans cette

situation désagréable. J'espère que je n'arriverai pas trop tard pour en sauver Fitzgérald.

Dix heures du soir.

Tout va bien; son âme fière s'est enfin soumise : il a demandé grâce, et on lui a pardonné. Vous ne pouvez vous figurer combien ils sont reconnaissants l'un et l'autre envers moi, d'avoir employé toute mon éloquence à leur persuader ce que tous les deux souhaitaient dès le premier moment. J'aime à donner des conseils, lorsque je suis sûr d'avoir, de mon côté, le cœur de la personne qui les reçoit. Ils avaient l'un et l'autre des torts; mais je cherche toujours à préserver les dames de tout ce qui pourrait, en la moindre chose, blesser la dignité de leur caractère. Un peu de fierté en amour leur convient, et nullement à nous; et dans ces occasions, il est toujours de notre devoir de nous soumettre.



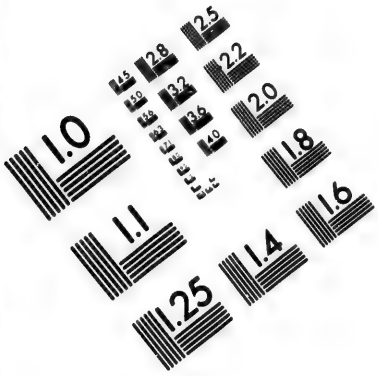
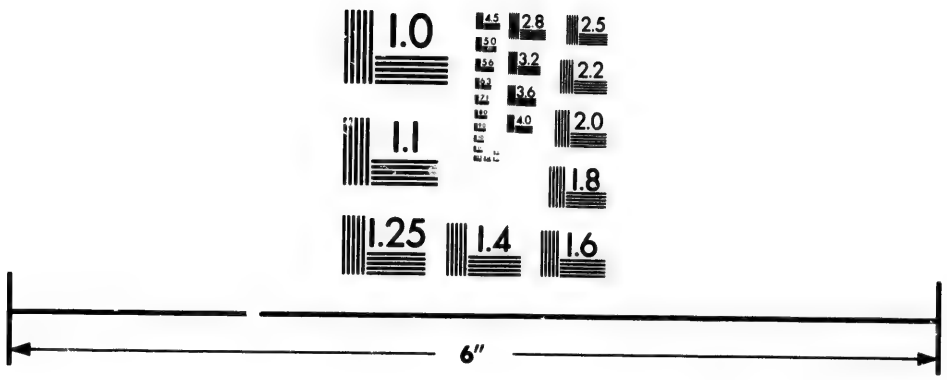
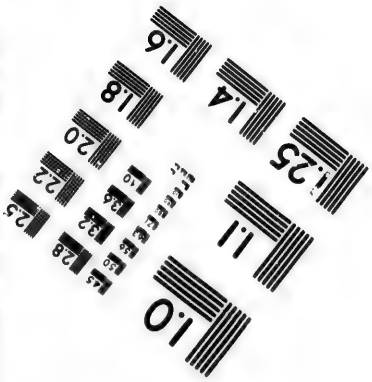
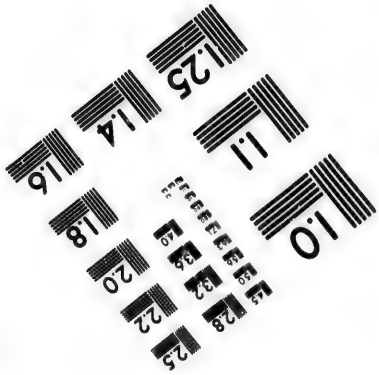


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Je n'ai jamais vu deux êtres plus heureux qu'ils le sont aujourd'hui, que j'ai ménagé, autant que je l'ai pu, l'amour propre des deux côtés, et que j'ai pris sur moi toute la peine et les difficultés de la réconciliation; car Bell ne sait pas que j'ai parlé à Fitzgérald en particulier, et il ignore, lui, que je l'ai fait à la requête d'Émilie; ma conversation avec lui, relativement à ce sujet, paraissait accidentelle, et je fus obligé de les laisser ensemble, ayant des affaires pressantes qui m'appelaient à la ville; mais mon Emilie m'a remercié par un sourire qui m'aurait payé mille fois ce léger service.

Je ne puis retourner avant demain à Sillery. Que cette soirée va me paraître longue! Adieu, ma chère Lucie! mes vœux les plus tendres vous suivent partout.

Votre affectionné frère,

Edouard Rivers.

LETTRE CV.

Miss Fermor, à mistriss Temple.

FITZGÉRALD s'est amendé; il est venu très-humblement chercher son pardon: il m'a bien assuré qu'il n'avait pas eu la moindre intention de me déplaire chez le gouverneur; mais que, d'après ma conduite, il avait craint de m'être importun, en s'adressant à moi comme à l'ordinaire.

J'ai bien pensé, dès le principe, qu'il ne tarderait pas à revenir. Pour moi, tant qu'il n'aurait pas fait cette démarche, je n'aurais assurément pas souffert que mon père lui fît aucune invitation de venir à Sillery. Il était facile de voir que la cause de sa négligence venait uniquement du dépit; en vérité, Lucie, n'aurait-il pas été bien

extraordinaire qu'une femme du genre de madame Labrosse pût rivaliser avec moi? Je suis un peu plus jeune, et peut-aussi bien, si je dois en croire ma glace et l'opinion des hommes. Entre nous, il y a quelque légère différence: elle n'a qu'un peu de fraîcheur qui l'empêche d'être décidément laide, et vous savez, Lucie, que ces femmes d'une extrême blancheur sont toujours insipides. Il n'y a pas un seul homme dans ce pays qui la trouve à son gré, quoiqu'elle leur fasse à tous mille avances: elle n'a pas une qualité, point de finesse ni d'agrément dans l'esprit, pas le moindre jugement; rien enfin qui puisse faire supporter la médiocrité de ses charmes.

Son projet de chercher à s'attacher Fitzgérald est d'une impertinence qui n'est pas concevable, surtout lorsqu'elle ne peut ignorer qu'il est connu dans tout le pays pour mon amant. Je la dé-

teste, Lucie, je vous l'avoue; aucune expression ne peut rendre la haine que je lui porte.

J'espère bien me venger, à notre première entrevue, de sa conduite insolente à mon égard, dans la dernière assemblée du gouverneur. Je ne pardonnerai jamais à Fitzgérald, s'il a pour elle la moindre attention.

Émilie vient de lire ma lettre, et me dit qu'elle ne me croyait pas susceptible d'être femme à ce point. Elle veut que je sois toujours très-polie avec cette dame Labrosse; mais je ne peux le lui promettre, Lucie; non certainement je ne le serai pas.

Les Françaises ne sont pas supportables; elles s'imaginent que l'assurance et la vanité doivent remplacer en elles le manque de toutes les vertus. Elles oublient que la douceur, la délicatesse et la sensibilité sont des charmes attirants, parce qu'ils leur sont étrangers;

cependant quelques-unes de celles que nous voyons dans ce pays sont assez jolies ; elles ont de plus une certaine vivacité qui les rend tolérables.

Vous direz sans doute, avec Emilie, que toutes ces réflexions viènent du dépit: ainsi donc je les bornerai là; seulement, ce que je veux encore ajouter à ce sujet, c'est que, pour lui montrer combien il est facile d'être polie avec une rivale, je lui souhaite le plaisir de voir à Québec une autre Française que je pourrais citer.

Bonsoir, ma chère ; dites à Temple mille choses amicales de ma part.

Votre amie,

Bell Fermor.

Je vous avouerai cependant que j'ai encouragé Fitzgérald d'un regard tendre ; son retour me faisait tant de plaisir, que je n'ai pu conserver l'air dédaigneux que je m'étais proposé de

garder avec lui. Je crains bien, Lucie, que, dans tout ce qui regarde l'amour, nous ne soyions aussi folles les unes que les autres.

LETTRE CVI.

Montrique à miss Fermor.

Miss ~~Lucie~~, ~~au colonel Rivers.~~

VENEZ me voir, ma chère Bella, j'ai mille choses à vous dire ; j'ai besoin de vous parler de mon aimable Rivers, de vous découvrir toute la faiblesse de mon âme.

Non, ma chère, je ne puis l'aimer davantage ; rien ne peut ajouter au sentiment passionné qu'il m'inspire. Dès le premier instant où je le connus, mon cœur lui fut entièrement soumis. J'ignorais si j'avais quelque charme à ses yeux ; mais le véritable amour se nourrit de lui-même, et ne dépend ja-

mais de l'idée flatteuse qu'il est payé de retour. Je l'aurais aimé, lorsqu'un autre eût été l'objet de ses plus chères affections.

L'aveu qu'il m'a fait de sa passion m'a rendue la plus heureuse des femmes; mais elle n'a pas augmenté la tendresse de la mienne; c'était impossible. Avec quelle douceur, quel respect, quelle timidité ce tendre aveu sortait de sa bouche! Il est plus qu'un homme, ma chère, et tous mes sentiments sont pleinement justifiés.

Je l'aime, Bella! Aucune expression ne peut rendre à quel point il m'est cher!

La tendre passion qui remplit mon cœur est la première, et sera la dernière de ma vie. Jamais un soupir ne s'élèvera dans mon sein, qu'il ne soit pour mon Rivers.

Pardonnerez-vous à toute la faiblesse d'une âme qui, jusqu'à présent, n'a

jamais osé s'ouvrir à vous, et dont vous êtes aujourd'hui la seule confidente ?

Que vous dirai-je, Bella ? Tout le monde me paraît insipide : rien ne peut m'égayer ni même fixer mon attention. Je ne trouve de plaisir que dans la société de Rivers, et je ne compte pas dans ma vie les heures de son absence.

Je sais bien que cette exaltation de tendresse est appelée folie ; mais cette folie fait tout le bonheur de mon existence.

Vous aimez, Bella ; ainsi j'espère que vous verrez d'un œil indulgent la faiblesse de votre amie,

Émilie Montaigu.

LETTRE CVII.

Miss Fermor, à miss Montaigu.

Oui, ma chère Emilie, j'aime ; du moins je le crois ; mais, grâces au ciel, ce n'est pas tout-à-fait à votre manière.

Je préfère Fitzgérald à tous les autres hommes ; cependant *je compte dans ma vie les heures de son absence*, et quelquefois il m'arrive de les passer assez gaîment, si le hasard me fait rencontrer un homme agréable ; enfin j'accueille avec plaisir la flatterie, les hommages des autres admirateurs, quoique j'accorde une tendre préférence à ceux de Fitzgérald.

Je l'aime, sans doute, puisque cette dame Labrosse m'inspirait de la jalousie ; mais, en général, je ne m'alarme pas lorsque je le vois adresser des

choses flatteuses à d'autres femmes. Peut-être mon orgueil se trouvait-il aussi blessé que mon amour, au sujet de madame Labrosse.

Je crois que l'amour est une plante qui diffère autant d'elle-même que les divers sols où elle prend racine. Chez nous autres coquettes, elle est comme transplantée dans une terre étrangère, et ce n'est qu'une tige faible qui s'élève avec peine ; mais elle se retrouve dans son propre climat chez vous autres, êtres à sentiment.

Bonjour. Je vais monter chez vous dans un instant.

Votre

BELL FERNOR.

LETTRE CVIII.

Miss Montaigu, à miss Fermor.

Vous n'êtes pas alarmée, dites-vous, de le voir aimable avec d'autres femmes! Croyez-moi, vous ne connaissez rien de l'amour.

Je l'avoue, Bella, je pense toujours voir une rivale dans chacune de celles dont les yeux se portent sur mon Rivers; je crois découvrir dans son maintien, dans sa physionomie, l'indice d'une passion aussi vive que la mienne. Je me trouble, je pâlis, mon cœur est prêt à défaillir, si je vois ses regards attachés sur une autre femme; je tressaille d'effroi à la seule possibilité de son changement; je ne puis même supporter l'idée qu'un temps viendra peut-être où je serai moins chère à mon Rivers, que

je ne le suis aujourd'hui. Dites, Bella, croyez-vous possible qu'une femme, dont le cœur n'est pas engagé, puisse rester un seul moment insensible auprès de mon Rivers ?

Il a tout ce qui peut séduire une âme tendre : délicatesse, douceur, sensibilité ; l'esprit fin qui se peint dans ses yeux avec tant d'éloquence ; les grâces de son maintien, de sa personne, le son de sa voix !..... Ma chère Bella, je ne l'ai jamais entendue cette voix qui pénètre l'âme, sans éprouver une émotion de tendresse qu'il est impossible de concevoir.

Mais j'ai tort de nourrir mon imagination de tout ce qui peut encore augmenter l'ardeur d'un sentiment qui n'est déjà que trop vif ; allons, que son idée chérie cesse de m'occuper ainsi ! Je n'en parlerai plus : vous, ma chère Bella, ne m'en dites plus rien ; entretenez-moi plutôt de Fitzgérald : il n'est

pas à craindre que votre passion ne s'accroisse avec trop de violence.

Je voudrais, ma chère amie, qu'une affection plus tendre vous unît à Fitzgérald, car vous excuseriez davantage la faiblesse de mon cœur : je rougis de ne pouvoir la cacher, même à vos yeux.

Quoi, j'en rougirais !... non, je dois plutôt m'enorgueillir d'aimer le plus aimable et le plus parfait des hommes.

Parlez-moi de lui sans cesse, et toujours Bella ; je ne puis souffrir aucun entretien dont il n'est pas le sujet.

Quelqu'un m'interrompt.

Adieu.

Émilie Montaigu.

P. S. Je suis toute tremblante, ma chère, il est à la porte. Comment pourrai-je me trouver avec lui, sans trahir l'excès de ma passion ? Venez bien vîte au salon, je ne veux pas y

paraître sans vous; votre père est venu me chercher, mais je n'irai pas que vous ne me suiviez. Je ne puis le voir seul aujourd'hui; mon cœur est trop ému; il ne doit pas savoir à quel point il est aimé.

LETTRE CIX.

Le colonel Rivers, à mistriss Temple.

Je me trouve dans ce moment fort embarrassé, ma chère Lucie; madame Desroches vient d'arriver à Québec; il est impossible que je n'aye pour elle que les simples égards de la politesse; et cependant mon Emilie possède mon cœur tout entier, captive toute mon attention. Ju ne sais qu'un moyen de les voir l'une et l'autre autant que je le désire, c'est de faire en sorte de les réunir le plus souvent possible. Je sou-

haiterais extrêmement que ma chère Emilie voulût se lier avec elle; mais c'est un point de la plus grande délicatesse à ménager.

La réflexion n'aura-t-elle pas quelque chose de cruel pour madame Desroches? Je connais la générosité de son âme, mais je connais aussi la faiblesse du cœur humain : pourra-t-elle voir avec plaisir une rivale préférée ? Ma Lucie, je n'ai jamais eu si grand besoin de vos conseils; je vais consulter l'avis de Bell Fermor, qui sait tout ce qui se passe dans le cœur de mon Emilie.

Onze heures du matin.

Je suis allé faire une visite à madame Desroches; elle m'a reçu avec un trouble et un empressement trop visibles, pour ne pas être observés par ceux qui étaient présents. Elle a rougi; sa voix était altérée lorsqu'elle m'adressait la parole, et ses yeux avaient

me douceur qui semblait me reprocher mon insensibilité. J'étais cruellement affecté de cette idée, qu'elle éprouvait pour moi un sentiment qu'il n'était pas en mon pouvoir de lui rendre ; je craignais d'augmenter encore ce malheureux penchant, et j'osais à peine rencontrer ses regards.

Je suis comme un criminel, en présence de cette aimable femme ; je crois qu'il est nécessaire, pour notre repos mutuel, que je ne la voye que rarement ; cependant, quelle idée conce-vra-t-on de ma négligence, après les attentions particulières qu'elle m'a montrées, et les témoignages d'amitié qu'elle m'a donnés aux yeux de tout le monde ? Je ne sais à quel parti m'arrêter. Je vais aller à Sillery.

Adieu, jusqu'à mon retour.

Neuf heures du soir.

J'ai sollicité ma chère Emilie de vou-

loir bien admettre madame Desroches au nombre de ses amis, et je l'ai prié de lui faire une visite demain matin. Elle a changé de couleur à cette demande, mais elle a promis de me l'accorder. Je me repentirais presque de ce que j'ai fait. Je dois accompagner demain Emilie et Bella chez madame Desroches ; je crains bien de les présenter de fort mauvaise grâce.

Adieu.

Votre affectionné frère,

Édouard Rivers.

LETTRE CX.

Miss Montaigu, à miss Fermor.

Auriez-vous cru, ma chère, qu'il aurait sollicité de moi une telle preuve de mon envie de l'obliger ? Mais que demandera-t-il jamais à son Emilie

qu'elle ait le pouvoir de lui refuser? Je verrai son amie, cette madame Desroches; j'irai même jusqu'à l'aimer, s'il est possible à une femme de porter à ce point la générosité. Elle a pour lui le plus tendre penchant; il la voit beaucoup; on dit qu'elle est aimable. J'aurais souhaité que son voyage de Québec fût un peu retardé.

Mais il arrive: il entre; ses yeux semblent me remercier de cet excès de complaisance. Ah! que ne ferais-je pas pour lui causer la moindre satisfaction.

Six heures du soir.

La trouvez-vous si jolie, ma chère? Elle a de beaux yeux; mais ne vous semble-t-il pas qu'ils ont plus de feu que de douceur? Elle a dans les manières une vivacité qui, je l'avoue, m'a déplu extrêmement. Aurait-elle montré cette indifférence et cette légèreté, si elle eût aimé comme moi?

Croyez-vous, Bella, qu'une Française puisse éprouver le sentiment de l'amour? La vanité n'est-elle pas l'unique passion dont elle soit susceptible?

Puisse Rivers n'être pas trompé dans la persuasion où il est qu'elle a pour lui un attachement si tendre ! N'avez-vous pas trouvé qu'il y avait un peu d'affectation dans les égards et les soins particuliers qu'elle me témoignait? J'ai peine à croire qu'elle ne soit pas artificieuse; peut-être suis-je prévenue injustement contre elle; il est possible qu'elle soit aimable; mais, je vous le dis franchement, elle ne me plaît pas du tout.

Rivers m'a demandé pour elle mon amitié; je crains bien qu'il ne soit hors de mon pouvoir de la lui donner. L'amitié, comme l'amour, est l'enfant de la sympathie, et non de la contrainte.

Adieu. Votre

Emilie Montaigu.

LETTRE CXI.

Miss Fermor, à miss Montaigu.

Lundi.

Le billet que vous trouverez ci joint, ma chère, est autant et peut-être plus pour vous que pour moi ; je pardonne à la dame de vous donner sur moi le prix de la beauté : n'est-ce pas la plus grande preuve que vous puissiez recevoir de mon amitié? Cependant, qui sait? il pourrait bien se faire que j'eusse été piquée, si la préférence vous eût été accordée par un homme ; mais je puis supporter avec tranquillité que les femmes vous jugent la plus belle.

Dictez une réponse à votre petite amie, qui attend vos ordres à son bureau.

Adieu.

Billet du colonel Rivers, à miss Fermor.

Lundi.

Que ne vous dois-je pas, ma chère Bell, à vous et à votre aimable amie, pour la complaisance que vous avez eue hier de faire une démarche qui m'oblige au-delà de l'expression ! Madame Desroches est enchantée de vous ; mais, sans doute vous ne serez pas offensée si je vous dis qu'elle accorde une petite préférence à Emilie. Sa figure angélique l'a frappée ; elle pense qu'il faudrait qu'un homme fût insensible, pour la voir sans l'aimer ; qu'elle n'a jamais rencontré de physionomie aussi touchante que la sienne : c'est là son expression.

Cependant elle rend parfaitement justice à vos charmes, quoique la beauté d'Emilie semble lui faire une impression plus douce ; elle dit même que

vous êtes peut-être plus généralement au goût des hommes.

Elle se propose de vous aller présenter ses devoirs à l'une et à l'autre cette après-dînée : elle m'a fait prier de l'accompagner; comme la course est un peu longue, je désirerais que nous eussions le plaisir de vous rencontrer à votre maison.

Je suis, ma chère Bell, avec une tendre amitié,

Votre dévoué serviteur,

Edouard Rivers.

LETTRE CXII.

Miss Montaigu, à miss Fermor.

Toujours madame Desroches ! mais qu'elle vière; réellement, ma chère, elle est artificieuse : elle veut le séduire par cette apparence de générosité ; je

ne puis répondre à l'intérêt particulier qu'elle me témoigne ; non, je ne l'aime pas, mais je la recevrai poliment.

Il est trop souvent avec elle; au reste ce n'est pas de cela dont il s'agit maintenant. Si l'affection la plus tendre peut satisfaire son cœur, je n'ai rien à craindre ; mais il est impossible qu'un sentiment aussi vif que celui qu'il m'inspire, n'entraîne pas avec lui des sollicitudes continuelles. En vérité, ma chère, il ne sait pas combien je l'aime. Adieu.

Votre

Emilie Montaigu.

LETTRE CXIII.

La même, à la même.

Lundi soir.

Oui, sans doute, ma chère Bella, j'ai toute la faiblesse de mon sexe. Je suis

honteuse de vous avouer les mouvements qui se passent en moi; le croiriez-vous ? Je ne puis surmonter l'éloignement que j'ai pour madame Desroches; elle m'a dit mille choses obligeantes : elle m'a fait l'éloge de mon Rivers, et je n'ai pu lui répondre; j'ai même senti des larmes toutes prêtes à couler. Que doit-elle penser de moi ? Je trouve quelque chose de si ridicule dans la jalousie qu'elle m'inspire, que j'ai peine à me la pardonner à moi-même.

Je ne puis concevoir sa manière d'être à mon égard ; elle n'est pas naturelle : non seulement elle a pour moi les prévenances de la politesse, mais aussi tout ce qui semble annoncer un sentiment d'affection ; elle paraît sentir et plaindre l'embarras où je me trouve en sa présence : elle est où la plus dissimulée ou la plus noble des femmes. Adieu.

Votre

Emilie Montaigu.

LETTRE CXIV.

Miss Fermor, à mistriss Temple.

Nous allons faire une partie de campagne dans une ferme du voisinage, où plusieurs personnes doivent se réunir à nous pour former un bal. La neige diminue tous les jours, par la chaleur excessive du soleil, qui est déjà plus ardente qu'elle n'est au mois de mai en Angleterre. Nos plaisirs d'hiver sont presque à leur fin.

Mon père conduit madame Desroches, qui est de notre partie, et votre frère est le conducteur d'Emilie. J'espère que notre petite folle pourra maintenant se calmer un peu ; il faut, Lucie, qu'elle soit bien modeste, pour être jalouse d'une femme agréable, à la vérité, mais qui est moins jeune et

beaucoup moins jolie qu'elle, et qui, d'ailleurs, paraît ne souhaiter des sentiments de Rivers que son amitié.

Mais je n'ai rien à dire à cet égard ; je n'en ai pas le droit, après avoir été moi-même assez faible pour me trouver blessée des attentions de Fitzgérald, envers une femme du genre de madame Labrosse ; attentions qui, je l'avoue, m'ont piquée au vif.

Vraiment je crains bien que nous ne soyions toutes les mêmes dans ces sortes de choses ; ainsi nous devons avoir sur ce point quelque indulgence les unes pour les autres.

Cependant, Emilie et moi, nous différons dans nos idées sur l'amour. C'est l'affaire importante de sa vie, et c'est l'amusement de la mienne ; c'est la pensée de tous ses moments, l'unique aliment de son âme, et ce n'est pour la mienne qu'un agréable assaisonnement. Pour m'expliquer d'une autre

manière, elle aime comme une femme passionnée, et moi comme un homme sensible; car vous savez que les hommes, comparés aux femmes, aiment en général dans la proportion d'un à vingt.

Je trouve, Lucie, que c'est un grand tort des parents, de donner une éducation si différente à des êtres qui sont faits pour vivre ensemble.

Tous les moyens possibles sont mis en usage, même dès l'enfance, pour adoucir le caractère des femmes, et donner de la dureté à celui des hommes. Il me semble qu'on devrait suivre une marche toute contraire; car ces derniers ne sont déjà que trop insensibles par leur nature, et nous apportons en naissant bien assez de tendres dispositions à l'amour et aux plus douces affections. Votre frère est presque le seul de tous les hommes que je connais, qui réunisse la sensibilité de notre sexe au

caractère et à la fermeté du sien ; avantage précieux que remarquent toutes les femmes de la société, et qui aide beaucoup à le rendre ce qu'il est partout, le favori des belles. Peut-être quelques-unes de celles qui ne savent pas apprécier le moral pourront-elles donner à un fat la préférence sur lui ; mais je soutiens qu'il n'est pas une femme de sens et de mérite qui puisse se lier avec le colonel Rivers, sans lui accorder un sentiment quelconque d'affection.

A propos des femmes, Lucie, je crois que la partie estimable de notre sexe n'est divisée qu'en deux classes seulement ; l'une est pour la tendresse, et l'autre pour la vivacité.

La première, où je place Emilie au plus haut rang, est infiniment plus capable de sentir le bonheur ; mais, pour contre-balancer un tel avantage, elle est également susceptible d'éprouver le

sentiment du malheur au même degré. Quant à nous autres de la seconde classe, nous dont les sensations ne sont pas aussi vives, nous ne sommes peut-être pas moins heureuses, tout bien considéré, du moins j'en ai la persuasion.

Par exemple : si Emilie et moi nous sommes unies quelque jour à nos amants d'aujourd'hui, elle aura sans doute une portion de félicité plus exquise que la mienne ; mais si la tendresse de nos époux venait à s'altérer, ou si quelque circonstance nous forçait à nous éloigner l'un de l'autre, je suis très-portée à croire que ma situation deviendrait alors la plus agréable.

Je pourrais m'attrister un mois du changement de mon époux, ou de son absence ; puis ensuite je chercherais un consolateur, tandis que la tendre Emilie, pâle,

« Immobiles comme les statues élevées sur un monument. »

s'éteindrait dans un mal de consomption.

Adieu. La société n'attend plus que moi pour partir.

Votre amie,

BELL FERMOR.

Mardi à minuit.

Nous venons de passer une journée très-agréable, Lucie; une espèce de petit bal assez joli, et tout le monde en disposition de gaîté. J'ai dansé avec Fitzgérald qui, je crois, ne m'avait jamais paru aussi bien : il n'y a rien, je trouve, qui sache égayer davantage qu'un amour satisfait; Emilie est d'une vivacité charmante : les yeux de votre frère ne l'ont pas quittée un instant, et sa rougeur semblait annoncer que son attention particulière ne lui avait pas échappé; je ne l'avais pas encore vûe si jolie qu'elle l'est aujourd'hui.

Savez-vous ce que j'ai remarqué dans madame Desroches ? Émilie a montré pour elle beaucoup de soins et d'égards; elle a répondu poliment à ses prévenances ; mais il m'a semblé voir une sorte de contrainte dans ses manières, très-différente de l'air aisé que je lui trouvais les derniers jours où nous l'avons vue ; l'assiduité passionnée de Rivers pour Emilie a fait sur elle beaucoup d'impression : enfin les dames semblaient avoir changé de caractère dans cette journée.

Nous avons fait, à notre retour, une collation chez votre frère ; et de ses fenêtres qui donnent sur la rivière Saint-Charles, nous avons eu le plaisir de contempler un des plus beaux spectacles qui ayent jamais frappé mes yeux.

Vous saurez que la manière de pêcher dans ce pays pendant l'hiver, est de rompre la glace en plusieurs en-

droits, et de faire des ouvertures comme de petits viviers où les poissons viènent en prodigieuse quantité chercher de l'air, et se prènent aisément sur les bords.

Pour se préserver du froid excessif des nuits, les pêcheurs élèvent sur la rivière de petites cabanes de glaces qui sont arrangées dans la forme d'un demi-cercle, et s'étendent jusqu'à près d'un quart de mille; la flamme du feu qu'ils allument dans l'intérieur, jète une lumière transparente dont l'éclat brillant est d'un effet qu'il est impossible de rendre et d'imaginer; ces demi-cercles étoilés paraissent à l'œil comme un immense croissant de diamants sur lesquels le soleil darde perpendiculairement ses rayons.

Vraiment, Lucie, vous ne voyez rien dans l'Europe; cette nation policée vous offre les beautés cultivées des arts; mais pour voir la nature dans sa

noble et sauvage magnificence, venez faire une visite à votre frère, lorsqu'il sera prince du Kamaraskar.

Adieu. Votre amie,

Bell Fermor.

La variété que l'on trouve ici dans les plus grands objets de la nature, comme dans les plaisirs, confirme l'opinion que j'eus de tout temps, que la Providence a rendu partout les inconvénients et les avantages de la vie à peu près égaux ; nous avons dans ce pays, même l'hiver, des amusements particuliers au climat, qui nous dédommagent des souffrances que nous éprouvions de sa rigueur.

Bonsoir, ma chère Lucie.

LETTRE CXV.

Le colonel Rivers, à mistriss Temple.

2 avril.

Je reçois à l'instant, ma chère, une lettre de Montréal, où l'un de mes amis me parle de quelques terres à vendre qui sont près du lac Champlain, et dont l'acquisition lui paraît plus avantageuse pour moi que celles que j'ai en vue dans le voisinage du Kamaraskar; il m'engage à les voir, et à faire promptement ce voyage, les rivières devant, sous peu de jours, être dangereuses à traverser, par la fonte des glaces.

Je me sens fort disposé à suivre ce conseil; et le motif, c'est que je suis convaincu maintenant que mon désir de faire naître une liaison d'amitié

entre Emilie et madame Desroches, la plus forte raison qui m'engageait à me fixer au Kamaraskar, était une imprudence. Ma conduite envers cette dernière a je ne sais quoi d'affectueux qui vient d'un mouvement de reconnaissance, et, si j'osais le dire, d'un sentiment de compassion que peut-être un observateur superficiel prendrait pour de l'amour, et qui peut même tromper sa tendresse, lui donner cette illusion et nourrir un sentiment qu'elle a pris la résolution de changer en amitié.

Et puis je mets aussi beaucoup de délicatesse dans tout ce qui regarde mon amour, et je ne voudrais pas laisser un moment supposer que mon cœur peut former un seul désir qui n'ait pas mon Emilie pour objet.

Dirai-je plus ? La rougeur, l'embarras de cette amie tendre, au premier instant où elle vit madame Desroches, m'apprirent que j'avais com-

mis une indiscrétion, et que c'était l'amour-propre seul qui me faisait désirer une liaison particulière entre deux femmes dont le mérite distingué me rendait leur affection pour moi si flatteuse.

Je m'établirai sûrement dans le Canada; maintenant je ne puis plus conserver aucun doute sur la tendresse d'Emilie, quoiqu'elle refuse obstinément d'être à moi; les motifs de son refus me la rendent encore mille fois plus chère; mais je me flatte que l'amour changera sa résolution.

Je pars dans une heure pour Montréal, et je vais, avant mon départ, à Sillery, prendre les ordres d'Emilie.

Sept heures du soir, Deschambeaux.

Je lui ai demandé son avis sur le lieu que je devais choisir pour mon établissement; elle a fait plusieurs objections contre mon projet de me fixer

en Amérique, ajoutant que si j'y étais absolument déterminé, elle pensait que les environs du lac Champlain étaient préférables au Kamaraskar, d'après ce que l'on disait du climat des deux pays. Bell a souri, et le visage de ma douce Emilie s'est couvert à l'instant d'une rougeur que j'ai parfaitement comprise. Rien ne pouvait m'être aussi flatteur que ce léger incident. Si elle eût conservé près de madame Desroches le calme de l'indifférence, si elle eût supporté de sang-froid l'idée d'être fixée près d'elle, j'aurais douté, je crois, de sa tendre affection, car le soupçon et la crainte sont inséparables du véritable amour.

Mon courage vient d'être mis à la plus forte épreuve ; si j'avais retardé mon voyage de deux ou trois jours, il ne m'aurait pas été possible de le continuer.

A chaque mouvement des chevaux,

nous entendions la glace craquer sous nos pas, bruit fort peu rassurant sur une rivière extrêmement profonde. Je vous avoue que si j'eusse prévu courir un semblable danger, je n'aurais pas entrepris ce voyage. Sans vouloir me flatter, j'ose assurer qu'il n'est pas un homme qui supporte avec plus de fermeté que moi un péril inévitable; mais, je le dis aussi franchement, personne n'est moins empressé de le chercher lorsqu'il est possible de l'éviter sans nulle espèce d'inconvénient.

Je vais souper chez le seigneur du village qui vient de se marier, dit-on, avec une des plus belles femmes de la province.

Adieu, ma chère Lucie. Je vous écrirai de Montréal.

Votre affectionné frère,

Édouard Rivers.

LETTRE CXVI.

Le même, à la même.

Montréal, 3 avril.

Je suis arrivé, ma chère, dans cette ville, après une route pénible et dangereuse; nous avons été forcés de quitter la rivière à Deschambeaux, et de continuer notre chemin sur des neiges mouvantes, où chaque pas des chevaux les enfonçait presque tout entiers.

Je reçois une lettre de vous, par un officier qui arrive de New-Yorck, et qu'un vaisseau particulier avait apportée. Je suis heureux, ma Lucie, d'avoir de bonnes nouvelles de votre santé, et d'apprendre que l'affection de Temple pour vous, loin de s'affaiblir depuis votre mariage, semble, au contraire, augmenter chaque jour.

Vous me demandez quels sont les moyens de conserver cette affection à

laquelle vous avez raison de croire que votre bonheur est attaché.

Cette question est peut-être de ce qui touche à la vie humaine, la plus délicate et la plus importante à résoudre; le caprice, l'inconstance et l'injustice des hommes vous imposent dans le mariage une tâche extrêmement difficile.

La raison et la vertu conserveront sans doute l'estime; mais malheureusement l'estime seule ne suffit pas pour assurer le bonheur du lien conjugal; il faut encore un sentiment plus tendre; et la présence habituelle de l'objet aimé ne dispose que trop à tomber dans cette apathie qui, pour les caractères sensibles, est insupportable.

Plus vous êtes dans un rang élevé, et plus alors, si votre genre de vie mutuel vous rapproche l'un de l'autre, vous devez craindre cette funeste indifférence.

Les gens du peuple, dont les occupations journalières les divisent forcément du matin au soir, et dont la sensibilité n'a pu se développer dans leur grossière éducation, ne courent pas le danger de se lasser les uns des autres; et s'ils ne sont naturellement vicieux, vous les voyez en général heureux dans le mariage, tandis que les hommes d'une classe plus riche et plus distinguée, fussent-ils même vertueux, ne sont pas à l'abri de cette malheureuse altération de tendresse.

Au moment où l'on m'apportait votre lettre, j'étais occupé à lire les *Avis de madame de Maintenon à la duchesse de Bourgogne*, sur cet important sujet; il me vient l'idée de vous transcrire le passage qui regarde les femmes; je laisserai les conseils particuliers à la princesse, à toutes celles que cela peut intéresser.

« N'espérez pas un bonheur parfait; » il n'y en a point sur la terre.

» Votre sexe est le plus exposé à » souffrir, parce qu'il est toujours dans » la dépendance; ne soyez ni fâchée, » ni honteuse de cette dépendance d'un » mari ni de toutes celles qui sont » dans l'ordre de la Providence.

» N'espérez pas que votre union vous » procure une paix parfaite; les meil- » leurs mariages sont ceux où l'on souf- » fre tour à tour l'un de l'autre avec » douceur et avec patience; il n'y en eut » jamais sans quelque contradiction.

» N'exigez pas autant d'amitié que » vous en aurez. Les hommes sont, » pour l'ordinaire, moins tendres que » les femmes; et vous serez malheu- » reuse si vous êtes délicate en amitié, » c'est un commerce où il faut toujours » mettre du sien. Demandez à Dieu » de n'être point jalouse; n'espérez » pas faire revenir un mari par les

» plaintes, les chagrins et les repro-
» ches. Le seul moyen est la patience
» et la douceur : l'impatience aigrit et
» aliène les cœurs ; la douceur les
» ramène.

» En sacrifiant votre volonté, ne
» prétendez rien sur celle de votre
» époux : les hommes y sont encore
» plus attachés que les femmes, parce
» qu'on les élève avec moins de con-
» trainte. Ils sont naturellement tyran-
» niques : ils veulent les plaisirs et la
» liberté, et que les femmes y renon-
» cent. N'examinez pas si leurs droits
» sont fondés ; qu'il vous suffise qu'ils
» soyent établis, ils sont les maîtres,
» il ne vous reste qu'à souffrir et à leur
» obéir de bonne grâce. »

Tels sont les conseils de madame de Maintenon, à qui l'on ne peut refuser d'avoir eu la connaissance parfaite du cœur humain, puisqu'après un veuvage de vingt ans elle sut enflammer, jus-

qu'au point d'unir secrètement à sa destinée un grand monarque, plus jeune qu'elle, environné de beautés jalouses de lui plaire, habitué à la flatterie, dans la plénitude du pouvoir, et couvert de gloire; tant d'avantages ne servirent qu'à rendre son triomphe plus éclatant; elle sut le retenir dans ses chaînes jusqu'aux derniers temps de sa vie.

Cependant, ma chère, n'allez pas vous effrayer du tableau qu'elle a fait du mariage, et ne vous imaginez pas comme elle que les femmes ne sont au monde que pour souffrir et nous obéir.

Que nous soyions généralement égoïstes et despotes, c'est une vérité dont je suis forcé de convenir; mais il est des exceptions : quelques-uns préfèrent des moyens plus sûrs d'être heureux, et renoncent volontiers au titre de maître, pour lui en substituer un

plus cher et plus doux, celui d'ami ; les hommes sensés répugnent à ces coutumes où l'on traite votre sexe, comme s'il n'était créé que pour le bonheur de l'autre ; supposition injurieuse à la divinité, quoiqu'elle flatte notre tyrannie et notre amour-propre : oui, ma chère Lucie, croyez-le bien ; il est encore des hommes qui bornent tous leurs vœux à vous enchaîner dans les liens d'une tendre affection.

L'égalité est l'âme de l'amitié ; le mariage, pour donner une véritable félicité, lorsqu'il unit deux êtres, ne doit pas dévouer l'un comme un esclave à la volonté d'un maître impérieux ; l'idée pénible qu'un état de suggestion est nécessaire chez la femme, détruit en elle tout le charme de l'amour, et j'en suis tellement persuadé, que j'ai toujours souhaité que l'on bannît de la cérémonie du mariage le mot *obéir*.

Si vous me permettez d'ajouter mon sentiment à celui d'une dame qui possédait si bien l'art de plaire, je vous engagerai, ma chère, à étudier les goûts de votre mari et à chercher à en prendre vous-même pour tous les plaisirs qu'il paraît aimer davantage; faites qu'il en trouve dans sa maison, mais ne lui témoignez jamais d'humeur s'il en cherche au-dehors; il reviendra près de vous, plus empressé du charme de votre conversation; ayez des appartements séparés, puisque la fortune vous en donne le moyen; que votre mise habituelle soit élégante, mais jamais trop dispendieuse; ayez une délicatesse extrême, jusque dans les moindres choses; recevez ses amis avec l'empressement de l'amitié; faites naître les petites parties de plaisir que vous savez lui être agréables, et tâchez d'y réunir la société qui lui convient le mieux; soyez vive et enjouée dans votre

manière d'être habituelle avec lui dans votre conversation, mais en même temps cultivez avec soin cette précieuse intelligence que vous avez reçue de la nature, et qu'elle vous rende également capable d'être sa noble compagne, dans les moments sérieux de sa vie; gardez-vous de négliger aucune des connaissances qui appartiènent à votre sexe, mais évitez toute affectation de savoir. Qu'une sage économie règne dans votre maison, et ne paraisse que par les effets.

N'imitez pas ces femmes dont l'humeur chagrine fait payer cher à leur mari la fidélité qu'elles lui gardent; que la vertu soit toujours en vous parée des grâces du sourire, et soyez bien assurée que l'enjouement est le premier indice de l'innocence.

Enfin, ma chère Lucie, faites que l'épouse vertueuse conserve encore les agréments de la séduisante maîtresse;

conduisez-vous avec votre mari de la manière qui vous paraîtrait la plus propre à le fixer comme amant; que l'idée de plaire ne vous quitte pas un instant, et vous ne pouvez manquer d'y réussir.

Après vous avoir donné ces conseils, ma chère Lucie, je veux aussi adresser un mot à Temple sur le même sujet. On a traité de mille manières différentes la conduite que les femmes devaient tenir dans le mariage, et personne ne s'est occupé de celle que le devoir impose également aux hommes; comme s'il n'était pas essentiel au bonheur domestique que l'homme sût conserver le cœur de celle à qui son sort est lié, ou si la félicité de sa vie ne dépendait pas de cette possession, et qu'il pût se rendre heureux sans faire partager le sentiment de son bonheur.

Vous, mon cher Temple, vous avez une idée trop juste de ce qui doit constituer les vrais plaisirs, pour avoir cette

opinion ; vous voulez être aimé, tel a toujours été le but de vos désirs, quoique vous ne l'ayiez peut-être jamais atteint réellement jusqu'ici. Vous possédez maintenant un cœur plein de sensibilité, capable de vous aimer avec la tendresse la plus vive, et, par la même cause, susceptible de s'affecter profondément de votre négligence. Vous ne pouvez, mon cher Temple, veiller avec trop de soin à la conservation d'un trésor si précieux ; suivez à son égard chacun des conseils que je viens de lui donner, si vous voulez être heureux ; et, croyez-moi, le cœur des femmes est aussi délicat qu'il est tendre ; elles ont une sensibilité plus vive et plus profonde que la nôtre ; mais leur tendresse est aussi plus facilement blessée, et leur attachement plus difficile à recouvrer que le nôtre lorsqu'il est une fois altéré.

En même temps elles sont, par leur

nature et leur éducation, plus constantes que nous, et ne changent presque jamais l'objet de leurs affections qu'il ne les y force par de mauvais procédés. Ce motif doit excuser, en quelque sorte, un préjugé qui paraît injuste et cruel, celui de faire tomber sur le mari tout le ridicule et le mépris de la mauvaise conduite de sa femme.

Sur toutes choses, conservez les manières polies et les petits soins d'un amant, et gardez-vous de cette insouciance qui blesse toujours l'amour-propre. La tendre passion qui remplit un jour le cœur de l'homme nous est donnée dans les vues les plus sages, et nous ne devons l'abandonner qu'avec l'existence.

Il est une sorte de tendresse attentive que l'on ne peut bien expliquer, que les hommes d'un caractère mâle et courageux éprouvent, et qui plaît particulièrement aux femmes ; c'est aussi

pour nous une très-agréable sensation, et qui doit avoir les plus heureuses suites de les regarder comme des êtres que la Providence a mis sous notre protection, et dont le bonheur dépend de nous ; car cette considération est le lien le plus fort qui doive attacher à ce sexe faible un homme estimable et sensible.

Si je ne connaissais pas aussi bien Lucie, j'hésiterais peut-être à vous donner ce dernier conseil, de la rendre confidente et la seule confidente des égarements de votre cœur, si vous étiez assez malheureux pour qu'un instant d'oubli pût vous y entraîner ; il est possible que son âme tendre se trouve d'abord vivement blessée de votre aveu; mais soyez sûr que cette preuve d'une estime parfaite augmentera son attachement pour vous ; elle plaindra vos erreurs, les verra d'un œil d'indulgence, et vous ramènera doucement,

par sa tendresse insinuante, à vos devoirs et à son amour.

De toutes les tâches à remplir, celle que je hais le plus est celle de donner des avis. D'après cela, vous devez juger combien cette lettre mérite votre reconnaissance.

Adieu, mes chers amis. Comptez à jamais sur ma tendre amitié.

Votre, etc.

Édouard Rivers.

LETTRE CXVII.

*Le capitaine Fermor, au comte de***.*

Monseigneur,

Rien n'est plus vrai que cette remarque générale, que la pauvreté est toujours la compagne inséparable de l'indolence.

J'en ai constamment la preuve sous les yeux. Avec un sol d'une fertilité qu'on ne voit presque nulle part, les Canadiens sont pauvres sur des terres qui leur appartiènent, parce qu'ils payent à leurs seigneurs un léger impôt.

Cette indolence paraît jusque dans les moindres choses. Vous voyez à peine le plus chétif paysan se promener à pied ; conduire un cheval leur semble même une fatigue insupportable : vous les voyez étendus mollement, comme leurs nonchalants seigneurs, dans une voiture ou une calèche, selon la saison ; un domestique, assis sur le siége du devant, conduit l'équipage, car leur paresse est telle, qu'ils ne peuvent prendre cette peine eux-mêmes. L'hiver on les voit les mains cachées dans un énorme manchon, tandis que leur famille souffre peut-être chez eux des premiers besoins.

L'hiver se passe dans un mélange de repos et de fêtes ; les danses et les festins dans leurs moments de réjouissance ; et dans les intervalles de temps plus sérieux, fumer et boire de l'eau-de-vie près d'un grand feu : tel est leur genre de vie dans cette saison ; et lorsqu'ils sont forcés de cultiver la terre au printemps, pour se procurer des moyens de subsistance, ils retournent légèrement le gazon, et, sans labourer leurs champs, sans même aplanir les mottes de terre, ils jètent leur grain avec la même indolence, et laissent au hasard à décider du succès de leurs travaux, sans se tourmenter d'autres soins jusqu'au moment de la récolte.

Je dois observer cependant comme une excuse en leur faveur, qu'il y a quelque chose dans le climat qui dispose infiniment à l'indolence le corps et l'esprit, et peut-être plus encore ce

dernier. La température de l'été, quoique très-agréable, énerve l'âme, et donne un certain abattement, peu favorable à l'industrie. L'hiver ne lui est pas moins funeste ; il est tellement rigoureux, qu'il resserre et paralyse toutes les facultés actives de l'intelligence.

Ajoutez à ces inconvénients que le goût du plaisir, si général dans ce pays en hiver, et si nécessaire pour prévenir les mauvais effets de la saison, donne une habitude de dissipation qui rend le travail doublement pénible lorsqu'on est forcé de s'y assujettir.

Leur religion, à laquelle ils sont très-attaché, est encore un autre obstacle à l'industrie, comme à la population. Les festins continuels qu'ils se donnent les accoutument à la paresse, et leurs maisons religieuses privent l'État d'un grand nombre de sujets qui pourraient lui être fort utiles aujour-

d'hui, et qui retardent en même temps l'accroissement de la colonie.

Ainsi donc la superstition et l'oisiveté se réunissent ici pour contrarier les vues de la Providence, et rendre nuls les bienfaits dont le ciel a favorisé ce pays.

Je suis étonné que les Français, qui généralement font servir leur religion aux desseins de la politique, ne cherchent pas à discréditer l'institution des couvents, et ne rendent pas également les fêtes publiques moins nombreuses; deux choses qui entraînent avec elles les abus les plus pernicieux.

C'est à ce motif que l'on peut attribuer en grande partie la supériorité des établissements que les Anglais possèdent dans ce pays sur ceux qui appartiènent aux Français.

Cependant ces préjugés religieux devant nuire à la politique sous un gouvernement français, il n'est pas

douteux que cette cause de la pauvreté du Canada ne se détruise insensiblement, et que ces hommes aveuglés maintenant par l'ignorance et la superstition ne soyent un jour éclairés par une éducation mieux entendue, et conduits doucement par la raison à un culte religieux qui me paraît infiniment plus propre à faire leur bonheur général et particulier.

Jusqu'au moment où ils sortiront de l'erreur, et tant qu'ils conserveront leurs préjugés, il est également juste, sage et humain de leur laisser le libre droit d'honorer la Divinité de la manière qu'ils ont appris dès l'enfance à regarder comme la meilleure, et à laquelle ils sont nécessairement attachés.

Il serait aussi très-injuste de les priver du droit de citoyen, parce qu'ils sont d'une religion particulière, lorsqu'en Amérique toutes les différentes sectes sont appelées aux emplois pu-

blics, comme étant tout aussi capables de les exercer que celle de la religion protestante.

Il doit sans doute entrer dans les vues de la politique, comme un objet de la plus grande importance pour tous les pays, que la religion nationale, quelle qu'elle puisse être, soit aussi généralement répandue que possible, l'exercice du même culte étant le plus fort lien d'obéissance et d'union ; mais, quoique les moyens les plus sages ayent été mis en œuvre pour diminuer la secte non-conformiste dans nos colonies, je ne puis m'empêcher de croire, d'après mes observations et ce que j'ai recueilli, que nous aurions pu trouver en eux un esprit de vraie loyauté, au lieu de ces factions qui s'élèvent sans cesse et que l'on ne peut trop redouter.

Il semble conforme à la raison que la religion de chaque pays ait un rapport immédiat avec sa constitution.

Comme le gouvernement civil de l'Amérique est établi sur le même plan que celui de sa mère patrie, il serait à désirer que la constitution religieuse fût aussi la même, surtout dans ces colonies où le peuple est généralement attaché à la religion nationale, quoiqu'avec la plus grande liberté de conscience d'être non-conformiste, dans toute l'acception du terme.

J'ai l'intime persuasion que rien ne doit contribuer autant à répandre un esprit d'ordre et de sage obéissance dans ce pays qu'un pouvoir établi sous la direction des évêques ; et je suis également porté à croire que rien ne peut affermir autant la puissance du gouvernement, et causer plus de satisfaction aux bien-intentionnés des colonies qu'un pareil réglement. Quelques partisans de la sédition pourraient élever des clameurs, mais les amis de l'ordre auraient toujours sur eux l'avan-

tage de la majorité, du moins dans la plupart des colonies.

Quelques affaires m'obligent de remettre à un autre temps les réflexions que je voulais encore communiquer à Votre Seigneurie relativement à ce sujet.

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur,

Votre, etc., etc., etc.

WILLIAM FERMOR.

LETTRE CXVIII.

Miss Montaigu, à mistriss Melmoth.

OUI, ma chère parente, je suis cet être inconcevable que vous trouvez si contradictoire avec lui-même. J'ai refusé la main du colonel Rivers, et les sentiments les plus tendres unissent mon âme à la sienne.

Ne croyez pas cependant que toute raison m'ait abandonnée, ou que la cause de mon refus vienne d'une sotte et puérile affectation de désintéressement. Je n'imagine pas un bonheur égal à celui de passer ma vie près de Rivers, le meilleur, le plus sensible et le plus aimable des hommes ; je ne puis également supporter l'idée qu'il puisse un jour unir son sort à celui d'une autre femme ; je voudrais être demain son heureuse épouse, s'il m'était possible d'atteindre à cette félicité sans nuire à sa fortune, le condamner à un exil éternel, et sans mettre obstacle aux vues d'une louable ambition que doivent lui donner sa naissance, ses relations, ses talents, son existence, et qu'il est de mon devoir, comme son amie, d'entretenir en lui.

Son attachement pour moi l'aveugle aujourd'hui, et je suis le seul objet qu'il considère maintenant dans tout

l'univers ; mais aurai-je la bassesse de profiter de l'égarement de sa passion pour l'entraîner dans une démarche contraire à son véritable bonheur et à son intérêt ? Il doit retourner en Angleterre, et poursuivre dans le monde la carrière honorable et brillante pour laquelle il est né ; son Émilie le retardera-t-elle dans le chemin de la gloire ? et ne doit-elle pas plutôt l'exciter à toute louable entreprise ? Souffrira-t-elle qu'il cache dans les déserts sauvages du Canada, l'asyle de l'ignorance et de la barbarie, ce mérite distingué qui lui donne l'espoir de remplir une heureuse et noble destinée dans l'aimable séjour des arts et de la gloire ?

Je vous prie d'employer tout votre ascendant sur lui pour le détourner de son dessein ; dites-lui que le mariage de sa sœur doit en quelque sorte détruire le motif qui le retenait ici ; qu'il n'en peut avoir d'autre maintenant pour

se fixer dans ces lieux que sa tendresse pour moi ; que je serais blâmée à juste titre par tout ce qui l'aime, de le garder dans ce pays ; dites-lui que je ne consentirai jamais à recevoir sa main dans le Canada ; que son absence afflige la meilleure des mères ; qu'il se doit à lui-même son retour dans sa patrie, et que son Émilie ne peut l'arrêter, lorsque le plus cher désir de son cœur est de le voir dans une situation digne de lui. Quoique je n'aye pas d'ambition pour moi-même, j'en ai beaucoup pour lui ; et, fière de ce qui peut l'enorgueillir, j'envie tous les honneurs et les biens qu'il peut obtenir, et qui doivent le flatter. S'il m'aime véritablement, il satisfera cet orgueil, cette ambition que je place tout en lui, et il abandonnera le séjour du Canada à ceux que le devoir y attache, ou dont l'intérêt les force à souhaiter de rester inconnus.

Dites-lui encore que je ne veux pas qu'il me considère en rien dans sa détermination ; je suis heureuse d'être aimée ; cela me suffit ; je me repose sur le temps de tout autre soin qui intéresse mon sort. Je vous le répète, ma chère parente, vous ne pouvez mieux m'obliger, me rendre un service plus essentiel, que de persuader au colonel Rivers que tout l'engage, le force même à retourner en Angleterre.

Je vous prie de me croire, avec les sentiments les plus affectueux,

Votre dévouée parente,

Émilie Montaigu.

LETTRE CXIX.

Miss Fermor, à mistriss Temple.

9 avril.

Votre frère est parti pour Montréal dans le dessein de voir une propriété qui se trouve à vendre dans ce pays ; et notre chère Émilie est allée passer une quinzaine de jours à Québec avec une lady qu'elle connut en Angleterre, et qui est arrivée dernièrement de New-Yorck en cette ville. Je m'ennuie à mourir sans elle, quoique l'aimable Fitzgérald cherche par tous les moyens possibles à la remplacer près de moi ; je crains bien aussi que son absence ne me coûte la perte absolue de ma liberté ; le dangereux ennemi dresse une attaque des plus sérieuses, et je ne sais en vérité si j'aurai

le pouvoir de la soutenir long-temps. Ces premiers beaux jours lui sont extrêmement favorables ; les glaces de l'hiver ferment toutes les avenues du cœur ; mais cette chaleur vive et pénétrante du soleil d'avril en facilite le chemin d'une manière étonnante. J'étais rebelle, inhumaine à l'excès dans la froide saison ; et, s'il faut parler franchement, je ne réponds plus de rien aujourd'hui que nous approchons du mois charmant qui ramène le printemps et les fleurs.

J'ai cru m'apercevoir que mon père prenait fort à cœur les intérêts de Fitzgérald ; mais il connaît trop bien notre sexe pour ne pas chercher à me le dissimuler.

Cependant, pour la décence de la chose, je compte lui demander son avis dès que j'aurai pris ma détermination, le véritable moment où tout le monde prend conseil de ses amis.

Je reçois une lettre d'Émilie, à laquelle il faut que je réponde sur-le-champ. Elle a décidément la tête perdue ; mais c'est un mal attaché à tous les *tendres amants*.

Adieu. Je vous embrasse.

BELL FERMOR.

P. S. Sir Georges Clayton avait quitté Montréal quelques jours avant que votre frère n'arrivât dans cette ville, ce que j'ai appris avec grand plaisir ; car, malgré toute la prudence de votre frère, le vif intérêt qu'il prend à la réputation d'Émilie, et la froideur naturelle du caractère de sir Georges, il aurait été difficile, je crois, d'empêcher qu'il ne s'élevât entre eux quelque différend.

LETTRE CXX.

Miss ~~Fermor~~, à miss ~~Montaigu~~.

Québec, jeudi matin.

PENSEZ-VOUS, ma chère, que madame Desroches ait eu des nouvelles de Rivers ? Je vous prie de vouloir bien le lui demander cet après-dîner chez le gouverneur ; je suis inquiète de le savoir, mais je n'ose m'en informer moi-même.

Ce n'est pas que j'aye la faiblesse d'être jalouse ; mais, je vous l'avoue, sa lettre me flattera bien plus encore si j'ai la certitude qu'il n'a pas écrit à d'autres qu'à moi. Je loue très-fort son amitié pour madame Desroches ; elle est extrêmement aimable, et la mérite à tous égards ; mais vous sentez, Bella, qu'il serait cruel d'entretenir un atta-

chement qu'elle doit vaincre, si elle ne veut être malheureuse. Dans la supposition qu'elle ne l'aime pas véritablement, il aurait tort de lui écrire; mais lorsqu'il est sûr de toute sa tendresse, il me semble que lui adresser des lettres serait plus qu'un tort; ce serait, à mon avis, la plus grande injure qu'il pût lui faire : c'est autant pour elle que pour moi que j'ai cette sollicitude.

Dites, Bell, avez-vous jamais rien lu de plus aimable et de plus tendre que la lettre de Rivers à son heureuse Émilie ? Ma chère, cela n'est pas possible ; en tout il est également séduisant, dans ses lettres comme dans sa conversation.

« Il a tout ce qui peut charmer le » cœur et l'esprit d'une femme. »

Il n'est pas jusqu'aux étrangers qui ne lui prêtent une attention involontaire, et ne l'écoutent avec un plaisir

dont ils peuvent à peine se rendre raison. Il gagne tous les suffrages, même sans le vouloir et en dépit de lui-même; mais lorsqu'il a le désir de plaire, quand il s'adresse à la femme qu'il aime, que ses yeux lui peignent le doux langage de son cœur; quand votre Émilie découvre en eux le charmant aveu de sa tendresse, que cette voix harmonieuse exprime les sentiments les plus nobles qui jamais ayent animé le cœur d'un mortel! Ma chère, il faudrait une éloquence divine pour peindre mon Rivers tel qu'il s'offre alors à mes regards.

Je suis fort tentée de ne pas aller aujourd'hui chez le gouverneur. J'ai pris la résolution de ne pas danser jusqu'au retour de Rivers, et je sais que beaucoup de gens s'empresseraient de commenter mon refus. Je compte rester à la maison, et lui écrire pour le courrier de lundi. J'ai mille choses

à lui dire, et vous savez que l'on est sans cesse dérangé dans ce pays ; j'aurai cette soirée à moi, puisque tout le monde sera chez le gouverneur.

Adieu. Votre, etc.

Émilie Montaigu.

LETTRE CXXI.

Miss Fermor, à miss Montaigu.

Jeudi matin.

Je crois, ma chère, pouvoir vous assurer que madame Desroches n'a pas eu de nouvelles de Rivers ; mais à supposer que cela fût, s'il vous aime, de quelle importance peut-il être pour vous qu'il lui écrive ? Je ne voudrais pas pour le monde entier qu'une de vos amies lui fît une semblable question.

Je serai près de vous à six heures, et

j'espère vous trouver disposée à passer la soirée chez le gouverneur, et à danser; Fitzgérald sollicite l'honneur d'être votre chevalier.

Croyez-en ce que je vous dis, ma chère Emilie; cette espèce de sacrifice n'a rien que de puéril en soi-même, et de ridicule pour les autres; votre cœur est neuf en amour, et vous avez toute l'exaltation romanesque d'une jeune fille.

Je suis bien sûre que Rivers serait fâché d'apprendre que vous n'avez pas voulu danser en son absence, quoiqu'il fût peut-être flatté que vous eussiez un moment nourri cette idée.

Je vous passerai volontiers les folles rêveries de seize ans, pourvu toutefois que vous les corrigiez par le bon sens et la réflexion de vingt-trois.

Adieu! Je me suis engagée pour la soirée au colonel H***, dans l'idée que vous êtes trop polie pour refuser

l'offre de Fitzgérald, et trop prudente pour vous obstiner à ne pas danser.

Bonjour. Votre amie,

BELL FERMOR.

LETTRE CXXII.

Miss Montaigu, à miss Fermor.

Québec, samedi matin.

QUE j'étais injuste d'en vouloir à madame Desroches! Elle a passé la journée d'hier avec nous; et après le dîner m'ayant demandé un entretien particulier dans mon appartement, elle s'est ouverte à moi sans détour au sujet de son attachement pour Rivers.

Ma chère, c'est la plus noble, la plus intéressante des femmes, et je me suis conduite envers elle comme la plus injuste et la plus capricieuse; la haine que je lui portais était indigne de moi

caractère ; je rougis d'avouer la bassesse de mes sentiments, tandis que je suis forcée d'admirer la générosité des siens.

Quel motif pouvais-je avoir de haïr cette aimable femme ? Elle était malheureuse et méritait plutôt ma compassion ; je lui avais enlevé le doux espoir d'être aimée, n'était-ce pas assez ? Voulais-je encore la priver du charme de sa conversation, du plaisir d'être un des objets de son amitié, lorsque j'étais sûre d'être celui de son amour ? Elle a mille raisons de me haïr, et moi j'en ai mille de l'aimer et de la plaindre.

Peut-il exister un malheur égal à celui d'avoir pour mon Rivers un sentiment qui ne peut être payé de retour ? Non seulement elle l'a souffert en silence, mais elle a été la confidente de sa passion pour une autre ; il lui a fait l'aveu de sa tendresse pour moi, en me

peignant sous des traits qui devaient, m'a-t-elle dit, lui ôter jusqu'au moindre espoir, si elle eût écouté la raison; mais cet amour toujours prêt à se nourrir d'illusions, l'avait entraînée à croire possible que je refuserais l'hommage de ses vœux, et dans ce cas elle espérait que la reconnaissance lui parlerait en sa faveur, et que son cœur lui rendrait peut-être alors toute la tendresse qu'il lui avait inspirée; que son voyage à Québec avait détruit le prestige dont l'amour avait fasciné ses yeux; qu'elle était convaincue maintenant que le vain espoir qu'elle avait nourri trop longtemps, n'était qu'une folie, et que nos âmes étaient formées l'une pour l'autre.

Elle m'a dit franchement qu'elle lui conservait encore la plus tendre affection; que cependant, puisqu'il ne lui était pas donné de faire le bonheur du plus aimable des hommes, elle désirait

sincèrement qu'il le trouvât près de la femme qu'elle croyait le plus digne de lui.

Elle a encore ajouté que, lorsqu'elle me vit pour la première fois, quoiqu'elle eût de mon caractère la meilleure idée, elle sentit pour moi un mouvement d'aversion qu'elle osait à peine m'avouer même en ce moment où sa raison et la réflexion avaient surmonté cet indigne sentiment; que les complaisances de Rivers avaient un peu soulagé sa peine secrète, et la ramenaient à me considérer des yeux dont elle me voyait maintenant; qu'elle me devait encore cet aveu que je lui avais presque inspiré de la haine, le jour où nous fûmes ensemble à ce bal champêtre; que l'expression passionnée des regards de Rivers lorsqu'ils rencontraient les miens, et l'indifférence qu'il lui avait montrée dans cette fête, plus pénible pour elle, en la comparant aux soins

assidus qu'il me prodiguait, l'avait blessée jusqu'au fond de l'âme.

Que cette préférence marquée lui avait été cependant salutaire, quoique douloureuse, puisqu'elle l'avait tout-à-fait déterminée à vaincre une passion qu'elle ne pouvait entretenir qu'aux dépens du repos de son existence; que pour assurer d'abord le premier pas vers sa guérison, elle avait pris la résolution de ne le plus voir; qu'elle se proposait de retourner à son habitation dès qu'elle pourrait traverser la rivière sans danger; qu'elle me conjurait, pour le soin de sa tranquillité, de le détourner du projet de fixer son établissement près de sa demeure; qu'elle ne pouvait plus répondre de son cœur en continuant à le voir, et qu'elle croyait que, pour surmonter une passion malheureuse, le seul moyen était d'en fuir à jamais l'objet.

Que son absence lui avait donné la

faculté de réfléchir avec plus de sang-froid ; qu'elle appréciait maintenant toute l'amabilité de mon caractère, et qu'elle avait une telle persuasion de ma tendresse extrême pour lui, qu'elle ne se pardonnerait pas la seule pensée de chercher à troubler notre bonheur mutuel.

Qu'elle espérait que je ne lui en voudrais pas de garder un tendre souvenir de celui dont le cœur eût peut-être répondu à son affection, s'il ne m'eût pas connue ; qu'elle avait assez bonne opinion de moi, pour croire que je ne pourrais haïr une femme à qui j'inspirais une haute estime, et qui sollicitait mon amitié, quoique je fusse son heureuse rivale.

J'étais pénétrée jusqu'aux larmes d'une conduite si noble ; nous nous sommes embrassées, et si je connais bien mon faible cœur, je l'aime sincèrement aujourd'hui.

Elle parle de s'éloigner de Québec avant le retour de Rivers; elle avoue que son voyage est une imprudence que l'amour seul peut excuser, puisqu'elle n'avait pas eu d'autres motifs pour l'entreprendre, que le désir de le voir; désir si ardent qu'il l'avait entraînée dans une démarche indiscrète, qu'elle craignait que le monde n'eût que trop remarquée. Ma chère Bella, quelle franchise, quel abandon, quelle générosité, régnaient dans son langage!

Que son caractère est supérieur au mien! Je rougis de cette comparaison; mon orgueil est blessé de voir combien elle s'élève au-dessus de moi; dites, comment se fait-il que Rivers ait pu me donner sur elle une tendre préférence? Et c'est là cette femme que je croyais incapable de toute autre passion que celle de la vanité!

Je ne pense pas, ma chère Bell, que je sois naturellement envieuse du mé-

rite des autres ; mais la vivacité de mes sentiments pour Rivers me donne de l'éloignement pour toute femme qui peut rivaliser en tendresse avec moi.

Je vous l'avouerai, le mérite extraordinaire de madame Desroches me portait ombrage, et je voyais avec peine les qualités aimables de son esprit. Je me refusais même à lui accorder le moindre agrément dans sa personne ; mais cette injustice n'était pas naturelle à mon caractère : elle ne venait que de l'amour.

Elle a sans doute bien raison, ma chère, de renoncer à le voir : j'applaudis à sa résolution et je l'admire ; cependant, croyez-vous qu'elle aurait assez de force pour la suivre, si elle aimait d'une manière aussi passionnée que moi ? Peut-être avait-elle autrefois cette vive tendresse d'affection, et son âme aura perdu quelque chose de son extrême sensibilité.

Je voudrais, ma chère Bella, que mon cœur pût apprécier autant son mérite, que le fait ma raison ; je l'estime, je l'admire, et même je crois l'aimer à présent ; mais je suis persuadé qu'au retour de Rivers, sa prolongation de séjour dans ce pays affaiblirait beaucoup les sentiments affectueux que je ne peux lui refuser. Je le sens, ma chère, le moindre signe de préférence, ne parût-il qu'un moment, suffirait pour rappeler toute ma faiblesse et mes injustices à son égard ; j'estime son caractère, je le trouve charmant ; mais franchement, Bella, je ne puis souhaiter de cultiver son amitié.

Faites en sorte, ma chère, de venir me voir cet après-dîner à Québec ; j'ai ouï dire que d'ici à deux ou trois jours, les routes ne seraient plus praticables pour les voitures ; que je vous voye le plus souvent possible, jusqu'à ce que

nous soyions forcément séparées l'un de l'autre.

Adieu. Je vous attends ce soir.

Votre amie,

Emilie Montaigu.

LETTRE CXXIII.

*Le capitaine Fermor, au comte de***.*

Monseigneur,

L'Angleterre, malgré sa nombreuse population, n'est sûrement pas encore assez considérable pour offrir un grand secours aux habitants de ses colonies; et le peuple de cette nation est aussi trop utile, par lui-même, pour en expatrier la moindre partie lorsqu'il trouve dans son pays de quoi l'occuper suffisamment. Nous devons encore considérer que les Anglais seraient le peuple

de l'univers le moins propre à se rendre utile dans les colonies.

L'attachement qu'ils ont pour leur pays natal est si fort, particulièrement dans la classe la plus commune du peuple, qu'il est très-rare que les gens honnêtes et industrieux de cette nation, se déterminent à la quitter. Ceux que l'on voit s'expatrier sont en général de mauvais sujets ou des paresseux qui ne peuvent s'utiliser dans aucun pays.

Les Anglais, malgré leur esprit actif et entreprenant, ont encore cet inconvénient de n'être nullement propres à supporter les fatigues et les besoins qui accompagnent toujours un établissement nouveau, même dans le pays le plus fertile.

Les Allemands, au contraire, avec les qualités utiles des Anglais, ont une persévérance, une sobriété qui les rend infiniment plus propres à la culture de

nouvelles terres ; c'est pourquoi l'on ne peut, par trop d'avantages, les engager à s'établir dans nos colonies ; ils conviènent mieux que nous pour ce genre d'industrie, et leur habitation dans nos îles est un bien précieux pour nous, sans qu'il nuise à l'intérêt de leur pays.

Dans le principe, ce fut la population nombreuse de l'Europe qui donna l'idée de faire passer du monde aux colonies. Une politique mieux entendue succède à celle de ces temps reculés ; les hommes sont éclairés aujourd'hui, et nous sommes convaincus, par la raison et l'expérience, qu'un peuple industrieux et actif ne peut être trop nombreux.

Les habitants du Nord furent contraints de quitter leur pays, non parce qu'il ne pouvait les nourrir, mais parce qu'ils étaient trop lâches pour cultiver la terre. C'était un peuple féroce, ignorant, barbare, ennemi du travail, pas-

sionné pour la guerre, et, comme nos sauvages Américains, trouvant au-dessous de la dignité de l'homme toute autre occupation qui n'était pas relative à cet objet, de premier intérêt pour lui.

Ainsi donc l'émigration de ce peuple venait moins de ce qu'il était nombreux que d'un manque d'industrie, d'un mépris barbare de l'agriculture et de tous les arts utiles.

Mais je laisse toutes ces réflexions pour satisfaire au désir que me témoigne votre Seigneurie, de connaître la nature du climat relativement à la santé. L'air pur qui règne constamment sous le beau ciel du Canada, lui est très-salutaire, et les habitants vivent en général jusqu'à un âge très-avancé; toute espèce de maladie leur est inconnue, si ce n'est la consomption à laquelle la plupart des jeunes gens sont fort sujets.

Cependant une chose à remarquer,

c'est qu'ils commencent à vieillir beaucoup plus tôt que les peuples d'Europe : à quel sujet ma fille observe qu'il n'est pas très-agréable pour les femmes de venir habiter un pays où les habitants n'ont qu'un instant de jeunesse dans une longue vie.

Les maladies des pays froids viènent généralement d'un besoin de transpiration ; c'est par ce motif que le grand exercice et même la dissipation sont ici les meilleurs remèdes.

Les Indiens donnèrent une preuve de leur bon sens, lorsqu'ils conseillèrent aux Français, dès le premier instant de leur arrivée, de se livrer à la danse, au plaisir, à tous les divertissements, comme l'antidote le plus salutaire contre les inconvénients du climat.

La longueur de cette lettre m'engage à remettre à un autre temps ce que je voulais encore communiquer à votre Seigneurie, relativement aux produc-

tions naturelles du Canada ; seulement j'observerai que l'on imaginerait que le ciel a voulu établir des relations sociales entre les nations les plus éloignées, lorsqu'on voit ce pays abonder en productions de tant d'espèces différentes, et chacune fournissant bien au-delà des besoins du peuple ; ce qui doit lui faciliter des échanges qui sont le moyen de former un lieu social et fraternel entre tous les habitants du globe.

Celui qui transporte ou fait naître dans un pays quelconque une espèce de grain ou même une fleur qui n'y avait pas encore paru, mérite à mes yeux des louanges infinies ; c'est un bienfaiteur ; c'est en quelque sorte un créateur.

J'ai l'honneur d'être,

Monseigneur,

Le très-humble, etc.

William Fermor.

LETTRE CXXIV.

Le colonel Rivers, à miss Montaigu.

Montréal, 14 avril.

Est-il concevable, ma chère Émilie, qu'après tout ce que je vous ai dit, vous persistiez encore à vouloir me détourner d'un projet auquel tout mon bonheur est attaché, et qui, j'ose m'en flatter, est également essentiel au vôtre? Je vous ai pardonné, j'ai même admiré le motif de vos premiers scrupules; je l'attribuais à la générosité; mais j'y ai répondu, et j'espérais les avoir dissipés. Si vous aviez pour moi le tendre attachement que vous m'inspirez, vous n'auriez jamais rappelé entre nous un si désagréable sujet.

Serait-ce votre propre cœur qui vous dirait que le mien regarde comme un

exil l'établissement que je formerais avec vous dans ce pays ? Consultez-vous bien, et dites-moi franchement si votre aversion pour le séjour du Canada n'est pas encore plus forte que le sentiment qui vous attache à votre Rivers.

Je suis extrêmement blessé de l'ardeur avec laquelle vous priez mistriss Melmoth de chercher à me détourner du projet de me fixer dans ces lieux ; vous pressez avec chaleur mon retour en Angleterre, quoiqu'il mette une barrière éternelle entre nous ; vous alléguez des motifs que la raison approuve peut-être, mais qui sont réprouvés par le cœur ; l'ambition peut-elle entrer en balance avec la tendresse? Vous croyez être conduite par la générosité, lorsque vous ne l'êtes que par l'indifférence. Femme insensible ! Non, vous ne connaissez rien de l'amour.

Ecrivez-moi promptement; que tous les mouvements de votre âme me soient dévoilés; je frémis à l'idée que vos sentiments pour moi sont moins vifs que les miens.

Adieu. Je serai malheureux jusqu'au moment où je recevrai quelque chose de vous; est-il possible, mon Émilie, que vous ayiez cessé d'aimer celui qui ne voit pas d'autre objet que vous dans l'univers, comme vous l'avez dit vous-même, en expliquant votre intérêt pour lui?

Adieu.

Votre ami tendre et respectueux,

Édouard Rivers.

Vous ne connaissez pas le cœur de votre Rivers, si vous le croyez susceptible d'aucune autre ambition que celle d'être aimé de vous; oui, c'est à ce bonheur que tendent tous ses vœux.

Mais qu'avez-vous dit, ma chère

Émilie ? *Vous ne consentirez jamais à vous unir à mon sort dans le Canada;* c'est une cruelle sentence que vous ayez prononcée contre moi, puisque vous savez que ma fortune ne me permet pas de solliciter votre main en Angleterre.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.